

LA
BONNE NOUVELLE
annoncée aux enfants.



Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Luc XVIII, 16.



SIXIÈME ANNÉE

1866

VEVEY
RECORDON FILS



MONTBÉLIARD
F.-A. SCHUTTEL

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

SIXIÈME ANNÉE

Le choix de Salomon.

Une nuit, il y a quelques mille ans, et dans un pays à quelques milliers de lieues de notre pays, dans un palais royal ou sous les rideaux d'une tente royale, dormait un jeune homme qui venait de succéder au trône de son père. Nous ne nous étonnons pas qu'en pareille circonstance, son sommeil fût troublé par des songes, résultat bien naturel de tout ce qui occupait ce jour-là ses pensées; mais le fait est que ce jeune monarque eut un songe d'une toute autre espèce. « Et l'Éternel apparut de nuit à Salomon, à Gabaon, dans un songe. » Nous avons dans l'Écriture d'autres cas où l'Éternel apparut à des hommes; dans chacun d'eux l'événement est si remarquable que l'on se demande : « Pourquoi? Dans quel but l'Éternel apparaît-il ainsi à l'homme? » Dans le cas qui nous est présenté il n'y a pas lieu de chercher la réponse à une telle question. C'était pour poser une question au dormeur royal. « Et l'Éternel apparut de nuit à Salomon, à Gabaon, dans un songe,

et Dieu lui dit : « Demande ce que tu veux que je te donne. » Les mots mêmes impliquent que tout ce qu'il demanderait lui serait accordé. Quelle circonstance ! Tout au commencement de son règne, alors que tout son avenir pouvait dépendre de la réponse à sa requête, avoir l'occasion de demander tout ce qu'il voudrait avec la certitude de l'obtenir ; — quelle faveur ! — quel privilège ! Mais aussi quelle pierre de touche de l'état et des désirs de son cœur ! Comme sa demande allait clairement montrer les dispositions de ce cœur — ce qu'il désirait le plus. Est-il avare ? il demandera des trésors d'or et d'argent, un revenu plus grand que celui d'aucun autre monarque de l'univers. Aime-t-il les plaisirs ? quelle occasion de satisfaire tous ses sens, tous ses goûts, au plus haut degré, et cela jusqu'à sa dernière heure. Est-il ambitieux ? il lui est facile de se garantir la victoire dans toutes ses guerres, l'extension de sa domination jusqu'aux extrémités du globe, l'exaltation de son trône et de son sceptre au-dessus de ceux de tous les autres rois. Il n'a qu'à demander et il recevra.

Chers lecteurs, qu'auriez-vous demandé en pareille occasion ? De ces choses dont nous venons de parler, des richesses, des plaisirs, des dignités, et qui sont toutes périssables ? Alors, malheur à vous, si telle eût été votre requête. Quelle fut la demande de Salomon ? Lisez-la vous-mêmes dans le deuxième livre des Rois, chap. III, vers. 6 à 9.

« Et Salomon répondit : Tu as usé d'une grande gratuité envers ton serviteur David, mon père, selon qu'il a marché devant toi en vérité, en justice et en droiture de cœur envers toi ; et tu lui as gardé cette

grande gratuité de lui avoir donné un fils qui est assis sur son trône, comme il paraît aujourd'hui. Or, maintenant, ô Eternel, mon Dieu ! tu as fait régner ton serviteur en la place de David, mon père, et je ne suis qu'un jeune homme qui ne sait point comment il faut se conduire ; et ton serviteur est parmi ton peuple que tu as choisi, et qui est un grand peuple qui ne se peut compter ni nombrer, tant il est en grand nombre ; donne donc à ton serviteur un cœur intelligent pour juger ton peuple, et pour discerner entre le bien et le mal ; car qui pourrait juger ton peuple, qui est d'une si grande conséquence ? »

Qui peut lire cette réponse de Salomon à l'invitation de Dieu de demander et de recevoir tout ce qu'il voudrait, sans admirer la forme aussi bien que le sujet de sa prière ? Il ne se hâte pas comme s'il voulait saisir avidement l'occasion pour lui-même. Ce n'est qu'à la fin de son allocution que la demande est exprimée. Il reconnaît avec gratitude les gratuités dont Dieu a usé envers son père David. Surtout celle de lui avoir donné un fils pour lui succéder dans le royaume, ce qui le conduit tout naturellement à reconnaître la miséricorde de Dieu qui l'avait fait asseoir sur le trône de son père, cependant il n'est qu'un enfant qui ne sait pas se conduire. Quelle confession pour un jeune homme — un jeune monarque ! Que c'est différent de la suffisance si ordinaire aujourd'hui, où l'on voit des enfants qui se trouvent déjà compétents pour juger de tout. Mais c'était justement le sentiment de sa grande jeunesse et par conséquent de son incapacité à se conduire, qui le pousse à demander ce qu'il préférerait.

Comme il reconnaît aussi le lien qui existait entre l'Éternel et son peuple. « *Ton* serviteur David, dit-il, et *ton* serviteur, » en parlant de lui-même, et « *ton* peuple que *tu* as choisi. » Ce n'est pas en vue de lui-même qu'il demande une grâce, la sagesse, mais surtout parce qu'il en sent le besoin « pour juger ton peuple qui est d'une si grande conséquence. » Heureux Salomon, de commencer son règne avec de pareils sentiments ! Heureux Israël, d'avoir un tel roi !

« Et ce discours plut à l'Éternel, en ce que Salomon lui avait fait une telle demande. » Hélas ! combien souvent il en est autrement. « Vous ne recevez point, dit l'apôtre Jacques, parce que vous demandez mal, afin de l'employer à vos voluptés. » La prière de Salomon était tout l'opposé de cela. « Et Dieu lui dit : Parce que tu m'as fait cette demande, et que tu n'as point demandé une longue vie, et que tu n'as point demandé des richesses, et que tu n'as point demandé la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé de l'intelligence pour rendre la justice ; voici, j'ai fait selon ta parole ; voici, je t'ai donné un cœur sage et intelligent, de sorte qu'il n'y en a point eu de semblable avant toi, et il n'y en aura point après toi qui te soit semblable. » Salomon devint donc le plus sage des hommes : Et ce ne fut pas tout : « Et même je t'ai donné ce que tu n'as point demandé, savoir, les richesses et la gloire ; de sorte qu'il n'y aura point eu de roi semblable à toi entre les rois, tant que tu vivras. Et si tu marches dans mes voies, pour garder mes ordonnances et mes commandements, comme David, ton père, y a marché, je prolongerai aussi tes jours. » Salomon ne pensait qu'à l'Éternel et à ce qui était le mieux pour le peuple d'Israël, et l'E-



ternel pensa à Salomon et fit pour lui infiniment mieux que Salomon n'eût pu penser ou demander pour lui-même. Il reçoit la sagesse au delà même de ses désirs ;

et en outre, d'autres bonnes choses qu'il s'était abstenu de demander. Combien il vaut mieux se confier en Dieu que de vouloir agir pour nous-mêmes. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par-dessus. »

Mais comment se fait-il que Salomon fit un choix si sage? qu'il préféra une grâce si excellente? La réponse à cette question nous amènera à quelques détails du plus profond intérêt quant à l'histoire de la jeunesse de Salomon.

La première mention que l'Écriture fait de cet homme distingué dévoile le secret de toute sa grandeur future. David, par sa propre faute, avait eu un profond chagrin à cause de la maladie et de la mort d'un enfant, dont la mère devint plus tard la mère de Salomon. Celui-ci semble avoir été envoyé par la miséricorde du Seigneur, comme une preuve pour David que l'Éternel avait pardonné son péché, et comme un gage et un signe de son invariable amour. Il est dit de la mère : « Et elle conçut un fils et il appela son nom Salomon : et l'Éternel l'aima. » Précieuses paroles ! Que ne pouvons-nous pas attendre de quelqu'un dont il est dit dès sa naissance, « *et l'Éternel l'aima?* » Ce n'était pas tout. Non-seulement il fut appelé Salomon, le prince de paix, mais après qu'il nous a été dit que l'Éternel l'aima, il nous est dit plus loin : « Et il envoya par Nathan le prophète; et il appela son nom Jedidiah, à cause de l'Éternel. » Le nom de Jedidiah signifie « bien-aimé de l'Éternel; » de sorte que, dès sa naissance, Salomon fut désigné comme un objet de la faveur particulière du Seigneur, de ses délices spéciales. Sans doute, c'est à cela, comme première grande cause, que

nous devons attribuer la sagesse du choix de Salomon.

Il nous est dit non-seulement que l'Éternel aima Salomon, mais aussi que « Salomon aima l'Éternel. » Que c'est beau ! Cela nous rappelle ce qu'a écrit le disciple bien-aimé : « Et nous avons connu et cru l'amour de Dieu pour nous. Dieu est amour. » Ce qui doit toujours aller en premier lieu, c'est, non pas notre amour pour Dieu, mais son amour pour nous. Il ne nous a pas montré son amour pour nous, de la même manière qu'il le fit pour Salomon, en l'établissant sur un royaume terrestre ; mais il a fait plus que cela : il a donné son propre et unique Fils, comme le don, la preuve, l'expression de son amour. C'est vraiment une grande bénédiction que de connaître et de croire cet amour de Dieu pour nous. Mais l'Apôtre ajoute : « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » Résultat béni d'une cause infiniment plus bénie. Être aimé et aimer ainsi, que peut-on désirer de plus. Le Seigneur aima Salomon et Salomon aima le Seigneur. Ah ! si l'on pouvait en dire autant de chaque lecteur de la « Bonne-Nouvelle » au commencement de l'année 1866 ! Nous n'avons point de meilleur souhait de nouvel-an à vous faire que celui-là. Oh qu'il se réalise par la grande grâce du Seigneur !

Un mot encore. Salomon avait eu de sages et pieux parents et il avait écouté leurs conseils et suivi leurs exemples. Son père était l'homme selon le cœur de Dieu ; et de sa mère, Salomon lui-même nous en donne un beau témoignage. Voici un chapitre (Prov. IV), dans lequel il semble nous expliquer pourquoi il attachait une si grande valeur à la sagesse, qu'il la demanda à Dieu et rien autre : « Enfants, écoutez l'ins-

truction du père, et soyez attentifs à connaître la prudence... Quand j'ai été fils à mon père, tendre et unique auprès de ma mère. » C'est ainsi que le grand roi rappelle les jours de son enfance, lorsqu'il écoutait les instructions de son père et jouissait de l'amour vigilant de sa mère. « Il m'a enseigné, et m'a dit : Que ton cœur retienne mes paroles ; garde mes commandements, et tu vivras. Acquiers la sagesse, acquiers la prudence ; n'en oublie rien, et ne te détourne point des paroles de ma bouche. Ne l'abandonne point, et elle te gardera ; aime-la, et elle te conservera. La principale chose, c'est la sagesse ; acquiers la sagesse ; et sur toutes tes acquisitions, acquiers la prudence. »

L'espace nous manquerait pour citer tout ce que dit l'homme sage en faveur de la sagesse ; il nous répète fréquemment combien elle lui avait été recommandée par ceux qu'il aimait et honorait le plus sur la terre. Pouvez-vous maintenant vous étonner que lorsque Dieu lui offrit de lui donner tout ce qu'il demanderait, ce fut la sagesse qu'il cherchât avant tout ? Cher lecteur, voulez-vous aussi la chercher ? Dans le sens le plus élevé, Christ lui-même est la Sagesse. C'est des lèvres de la Sagesse que nous entendons sortir ces paroles : « Qui me trouve, trouve la vie, et il obtiendra la faveur de l'Eternel. » Assurément c'est Christ qui s'adresse ainsi à nous. « Mais pour nous, dit l'Apôtre, nous prêchons Christ crucifié qui est un scandale pour les Juifs, et une folie pour les Grecs. A ceux, dis-je, qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, nous leur prêchons Christ, la puissance de Dieu, et la sagesse de Dieu. »

Cher lecteur, la sagesse est la chose principale. Vous n'avez pas besoin de sagesse pour gouverner un royaume

selon Dieu, comme Salomon. Mais vous avez une âme à sauver ! et comment deviendriez-vous sage à salut, sinon par « la foi qui est en Jésus-Christ ? » Si vous êtes déjà sauvés, vous avez besoin de sagesse pour pouvoir marcher de manière à plaire à Dieu. Et où la trouve-t-on si ce n'est en Christ, en qui sont cachés tous les trésors de sagesse et de connaissance, et qui nous a été fait de la part de Dieu sagesse, aussi bien que justice, sanctification et rédemption ? Recevez-le comme le précieux don de l'amour de Dieu. Demeurez en lui comme en Celui qui vous est donné de Dieu pour subvenir à tous vos besoins. Vous trouverez en lui la sagesse pour votre marche comme individu, comme enfant, comme serviteur, ou, par la suite, peut-être, comme père ou mère ou maître ; sagesse pour la famille, sagesse pour le comptoir ou l'atelier, pour l'église ou pour le monde. Nous avons tout en Christ, et rien en dehors de lui. Il pouvait dire quand il était sur la terre : « Il y a ici plus que Salomon. » « La sagesse est justifiée par tous ses enfants. »

QUESTIONS SUR « LE CHOIX DE SALOMON. »

1. Qu'arriva-t-il à Salomon une nuit qu'il dormait, au commencement de son règne ?
2. Qu'est-ce que Salomon fut invité à faire ?
3. En quoi consistait cette invitation ?
4. Qu'était-ce-là de plus qu'une merveilleuse faveur ?
5. Que faut-il admirer dans la prière de Salomon ?
6. Quel est le premier sujet de sa prière ?
7. Qu'est-ce que cela le conduit à reconnaître ?
8. Qu'a-t-il à dire sur lui-même ?
9. Que reconnaît-il encore dans sa prière ?
10. Comment sa prière fut-elle reçue ?

11. Qu'est-ce que le Seigneur lui accorde de plus que la sagesse qu'il avait demandée?
12. Que pouvons-nous conclure de cela?
13. Qu'est-ce que nous apprenons touchant Salomon, dès sa naissance?
14. Que nous est-il dit de lui-même par la suite?
15. Quels autres détails nous sont donnés pour expliquer pourquoi Salomon fit un choix si sage?



La bonne Nouvelle.

— Marie, va voir qui sonne, dit Madame Varin à sa petite fille qui jouait auprès d'elle sur la terrasse.

Marie revint au bout d'un moment, apportant à sa mère une lettre et un petit livre vert entouré d'une bande de papier blanc.

— Qu'est-ce que tu tiens là, Marie? s'écria son petit frère, qui t'a donné ce livre? c'est pour te l'apporter qu'on a sonné?

— Tais-toi donc, répondit sa sœur avec impatience, c'est le facteur qui me l'a donné, c'est ce petit livre que maman nous lit le dimanche. — Maman, ajouta-t-elle, j'ai vu que cette lettre vient de ma tante, j'ai reconnu son cachet; peut-être que ma cousine est revenue de pension, et qu'il y a aussi une lettre pour moi...

— Nous allons le savoir tout à l'heure, répondit Madame Varin en souriant et en décachetant la lettre, mais que me veux-tu, Georges, que tu tires ainsi ma robe?

— Maman, il y a une gravure sur la couverture de ce livre, est-ce que je puis la regarder ?

— Oui, et tu peux déchirer la bande, et voir s'il y a aussi des gravures dans le livre, pendant que je lis cette lettre. — Marie, tu as deviné, il y en a une aussi pour toi.

— De ma cousine ! maman, elle est donc revenue, oh ! quel bonheur ! Et Marie commença à lire.

— Maman ! s'écria-t-elle tout à coup en s'interrompant, ma cousine m'invite.... Et ma tante vous en parle aussi, j'en suis sûre, je vous vois sourire ; maman, que répondrez-vous ?

— Que voudrais-tu que je réponde, Marie ?

— Oh ! maman, vous le savez bien, s'écria l'enfant en rougissant.

— Eh bien ! je pense que tu pourras aller, et que tu pourras partir après-demain, s'il plaît à Dieu. Mademoiselle Thérèse va à B., je la prierai de te permettre de l'accompagner ; tu pourras passer chez ta tante tout le temps de tes vacances, et jouir ainsi en plein de la société de ta cousine.

— Oh ! maman, que je vous remercie, que vous êtes bonne, s'écria Marie, et elle se jeta au cou de sa mère.

— Et moi, est-ce que je ne vais pas en visite ? demanda alors le petit Georges, qui avait cessé de feuilleter son livre, et qui commençait à comprendre de quoi il s'agissait.

— Non, mon amour, tu es trop petit, tu restes auprès de maman.

— Oh ! j'aime rester avec maman, répondit l'enfant en embrassant tendrement sa mère. Maman, j'ai vu de belles gravures dans ce petit livre, je suis sûr qu'il y

a de belles histoires dedans, mais je n'ai pas pu lire, c'est trop fin ; j'ai seulement pu voir que sur la couverture il est écrit : *La Bonne Nouvelle* ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Veux-tu que je te l'explique ? demanda Madame Varin.

— S'il te platt, maman, dit le petit garçon, et tu me liras aussi une histoire, n'est-ce pas ?

— Non, Georges, pas aujourd'hui, interrompit vivement sa sœur ; vois-tu, je pars après-demain, et j'ai beaucoup de choses à préparer et à demander à maman ; quand je serai loin, tu auras tout le temps d'entendre des explications et des histoires.

— Et que vas-tu préparer ce soir ? demanda sa mère en souriant.

— Oh ! maman, répondit Marie un peu décontenancée, bien des petites choses ; je voudrais savoir si je puis emporter chez ma tante le livre que vous m'avez donné à ma fête, et le nécessaire que j'ai reçu de grand'maman, puis j'aimerais savoir aussi si vous me permettez de prendre ma robe neuve, et mon foulard bleu, enfin toutes sortes de choses....

— Ma chère enfant, renvoie tout cela à un autre moment, dit sa mère ; je comprends ton impatience, elle est bien naturelle et je l'excuse, mais nous ne rentrerons pas encore, l'air est doux, et nous resterons un moment ici. Quand ton petit frère sera couché, j'écouterai toutes tes demandes, et nous déciderons ensemble ce que tu dois emporter ou non. Maintenant, aie un peu de complaisance envers Georges, et puisque tu vas avoir bientôt un grand plaisir, laisse-moi lui en procurer ce soir un petit, — Dis-moi, Georges, si on

avait écrit les mots : *Bonne Nouvelle* sur la lettre de ta tante comme sur ce petit livre, aurait-on eu raison ?

— Je le crois bien, maman ! répondit Marie avec vivacité, car elle avait retrouvé toute sa bonne humeur à la pensée qu'elle aurait bientôt sa maman toute à elle pour ses préparatifs de départ, c'est la meilleure nouvelle que j'aie jamais reçue !

— Mais ce petit livre ne nous invite pas à aller quelque part, maman, dit Georges, quelle nouvelle nous annonce-t-il ?

— Ecoute une petite histoire, répondit sa mère, et tu me comprendras bientôt. « C'était la nuit, des bergers gardaient leurs troupeaux dans les champs ; tout à coup une vive lumière resplendit dans les cieux, un ange apparut à ces hommes effrayés et leur dit : Je vous annonce une bonne nouvelle.... »

— Oh ! je sais le reste, maman, c'était mon verset de dimanche passé : c'est que dans la cité de David vous est né le Sauveur !

— Oui, mon cher Georges, c'est cela même, c'est là la Bonne Nouvelle ou l'Évangile, car ce mot signifie Bonne Nouvelle. Eh bien ! l'évangile ou la bonne nouvelle que l'ange a annoncé aux bergers, est le même évangile que des hommes de Dieu prêchent maintenant par toute la terre. Les uns l'annoncent par des paroles, d'autres par des écrits ; les uns en parlent aux païens qui demeurent bien loin de nous, d'autres aux gens qui nous entourent ; les uns en parlent aux grandes personnes, d'autres aux petits enfants....

— Alors ce petit livre en parle aux enfants, n'est-ce pas, maman, car il est dit sur le titre : La bonne nouvelle annoncée aux enfants.

— Oui, mon cher enfant, il a été écrit dans ce but ; mais ce qu'il y a de bien triste, c'est que beaucoup d'enfants n'écoutent guère cette bonne nouvelle ; ils s'inquiètent beaucoup plus de leurs jeux ou de leurs plaisirs que de ce que Dieu a à leur dire. Une lettre d'invitation d'un de leurs amis terrestres les remplit de joie, tandis que la lettre d'invitation de leur Ami du ciel les laisse froids et indifférents.

— Mais, maman, interrompit vivement Marie, est-ce mal à moi de me réjouir d'aller en visite ?

— Non, mon enfant, pas le moins du monde, je suis heureuse de ta joie et je la partage, car tu as bien raison d'aimer ta tante et ta cousine et de te réjouir d'aller les voir, mais je voudrais voir ma petite Marie accepter avec autant de joie l'invitation que le Sauveur lui a adressée déjà bien des fois, et à laquelle elle n'a pas encore répondu. Comprends-moi bien, Marie, le Seigneur reconnaît et approuve les joies légitimes que nous procurent nos relations terrestres, mais il veut que nous les mettions à leur place. Il dit : « Celui qui aime son père ou sa mère *plus que moi*, n'est pas digne de moi. » Et tu sais bien, Marie, que Dieu prend plaisir à ce que les enfants aiment leurs parents. Mais il veut dire : N'aimez aucune créature, pas même vos propres parents, plus que moi. Il demande notre cœur, il veut que nous l'aimions par-dessus toutes choses, et que nous écoutions sa voix plutôt que toute autre, parce qu'il sait bien que c'est là pour nous le bonheur. Nous ne pouvons pas être vraiment heureux, si nous n'aimons pas Dieu, et les choses les plus précieuses de cette terre ne peuvent pas suffire à notre cœur. C'est pourquoi je voudrais, mes chers enfants, vous voir

avant tout donner vos cœurs au Seigneur, et chercher en lui ce bonheur qui sera notre éternelle part dans le ciel. C'est un grand chagrin pour moi de penser que mes chers enfants ne se soucient pas d'écouter la voix du Sauveur et de répondre à ses appels, et qu'ils gardent toutes leurs affections pour les choses de cette terre. Le Seigneur leur dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Je suis la porte, celui qui entre par moi sera sauvé. Venez à moi, » — et ils n'écoutent pas, ils vont en avant sur la route large qui conduit à la perdition, sans se soucier de savoir où elle mène, et ils ne veulent pas se laisser conduire par le Sauveur dans le chemin étroit qui conduit au ciel. Le Seigneur leur a préparé une demeure éternelle où ils peuvent être heureux à toujours, il veut les faire asseoir à sa table, à ce festin du veau gras où il a reçu l'enfant prodigue, et ils ne s'inquiètent pas de son invitation, ils s'absorbent dans leurs occupations, dans leurs plaisirs, et ne trouvent pas le temps d'écouter Celui qui leur parle des cieus. N'est-ce pas là être semblable à ceux qui disaient : Tiens-moi pour excusé? Tous ceux-là avaient de bonnes raisons. C'étaient des affaires : un héritage; des travaux utiles : une paire de bœufs; des affections permises : une femme; et pourtant que dit le Seigneur : « Ils ne sont pas dignes de mon festin. » Car le plus grand mépris que l'on puisse faire du Sauveur et de son invitation, c'est de les mettre en seconde ligne.



« S'il vous plaît, faites-moi chrétien. »

Un missionnaire disait : Je me souviens bien que, dans le cours de mes travaux, un pauvre jeune Hindou me suivait dans le jardin de l'école, me demandant de le faire chrétien. Je dis : « C'est impossible, mon cher garçon ; il n'y a que le Seigneur Jésus-Christ qui le puisse. Priez-le. » Je n'oublierai jamais la douce voix et la figure expressive de ce garçon, lorsque revenant bientôt à moi, il dit : « Le Seigneur Jésus-Christ est venu prendre possession de mon cœur. » Je lui demandai : « Comment cela ? » Il me répondit : « Je priai et dis : « O Seigneur Jésus-Christ, s'il vous plaît, faites-moi chrétien ! et Il fut si bon qu'Il descendit du ciel et vint habiter dans mon cœur à jamais. » Que c'est simple et touchant ! « Seigneur Jésus-Christ, s'il vous plaît, faites-moi chrétien ! » Pouvez-vous dire que vous avez fait une prière analogue dans un esprit tel que celui de ce pauvre Hindou ? et pouvez-vous dire, mes jeunes amis, que Jésus-Christ est descendu du ciel pour demeurer dans vos cœurs ?

Lecteur ! Aimez-vous Jésus qui mourut pour vous sauver ?



Trésors célestes.

Un jour, une dame était en visite chez un ministre qui avait deux fils. Ces deux petits garçons s'amusaient avec quelques beaux jouets. La dame dit en les voyant : « Eh bien, garçons, sont-ce là vos trésors ? — Non, madame, répondit l'aîné, ce ne sont pas nos trésors, ce sont nos jouets ; nos trésors sont aux cieux. »



La meilleure chose à apprendre.

C'était le 31 décembre. La petite Sophie Masson, assise devant la cheminée aux pieds de sa mère, suivait d'un air pensif les ondulations de la flamme, puis regardait sa mère, comme si elle eût voulu lui demander quelque chose. En effet, Sophie avait bien envie de parler, mais Madame Masson avait lu pendant longtemps et sa petite fille n'avait osé l'interrompre; puis, la maman de Sophie s'était appuyée au dossier de son fauteuil en fermant les yeux, et Sophie n'osait guère commencer la conversation. Au bout d'un moment, cependant, prenant la main de sa mère, elle y déposa un

baiser. Madame Masson sourit, et caressant les cheveux de l'enfant :

— Tu es tranquille depuis bien longtemps, ma chère, voulons-nous maintenant causer un peu ?

— Oh ! bien volontiers, maman ! s'écria la petite fille avec vivacité.

Aussitôt elle avança sous les pieds de sa mère le tabouret sur lequel elle avait été assise jusqu'alors ; puis elle s'installa sur ses genoux, et appuya la tête à son épaule.

— A quoi as-tu pensé pendant tout ce temps, mon amour ? demanda Madame Masson.

— Oh ! maman, à toutes sortes de choses, à l'année prochaine..... Quand commence-t-elle, maman ?

— A minuit, ma petite.

— Et après minuit, ce ne sera plus 1865.

— Non, ma petite, ce sera 1866.

— Et après 365 jours et 365 nuits, ce sera un autre Nouvel-an, qui s'appellera 1867 ?

— Oui, mon enfant, s'il plaît à Dieu, il en sera ainsi.

— C'est bien long, une année, trois cent soixante-cinq jours.... On peut apprendre bien des choses pendant ce temps.

— Et l'on en apprend souvent fort peu, répondit sa mère avec un soupir. Toi, ma Sophie, as-tu beaucoup appris pendant l'année 1865 ?

— Oh ! oui, maman, j'ai appris beaucoup de choses, répondit la petite fille avec vivacité, sans remarquer le regard sérieux de sa mère ; d'abord, j'ai appris à m'habiller et à me déshabiller toute seule, puis j'ai tricoté mes premiers bas, et j'ai appris à écrire à l'encre et à faire des additions, et mon institutrice m'a dit hier que

je pourrais l'année prochaine faire encore beaucoup plus de progrès que celle-ci. Oh! je veux bien m'appliquer, pour devenir aussi savante que Marie Dorval, je veux apprendre beaucoup de choses....

— Et tu oublieras peut-être la plus importante, ma toute chérie, interrompit sa maman....

— Quelle chose? maman, je ne sais pas laquelle! s'écria Sophie, mais elle s'arrêta soudain en rencontrant le regard de sa mère. — Te souviens-tu de Lina Bremer? demanda celle-ci.

— Oh! oui, maman, fit Sophie subitement sérieuse, cette petite fille allemande qui est en pension chez Madame Bernard, et que j'ai vue il y a quelques semaines. Tu m'as dit qu'elle est bien malade, et que sa maman est bien loin d'elle.

— Oui, ma chérie, Lina est bien malade, et elle ne se relèvera probablement plus du lit où elle est couchée. Si tu la voyais, tu aurais de la peine à la reconnaître. Il y a quelques semaines, elle était, comme ma petite Sophie, pleine de vie et de santé, elle faisait ses leçons avec plaisir, s'amusait avec gaieté, et ses joues étaient aussi roses que les tiennes. Aujourd'hui elle est pâle et souffrante, elle ne peut ni courir, ni jouer; heure après heure elle reste étendue sur son petit lit, et elle a souvent bien mal. Cela te fait de la peine de m'entendre dire cela, ajouta Madame Masson en voyant les yeux de Sophie se remplir de larmes, mais ce n'est pourtant pas le plus triste. Cette pauvre chère petite Lina est bien malheureuse; elle sent qu'elle va mourir, mais elle a peur de mourir.... Elle sait qu'elle a péché, et elle n'a pas appris à connaître Jésus pour son Sauveur, aussi elle craint de penser à Dieu, car elle sait

qu'il la punira. Je ne puis te dire, ma chère petite, combien j'ai été affligée dans ma dernière visite à Lina. Madame Bernard m'avait priée d'aller, car elle ne sait pas l'allemand, et elle ne pouvait voir cette pauvre enfant s'approcher de la mort sans que personne pût lui parler du Sauveur. J'y suis donc allée plusieurs fois cette quinzaine, mais Lina ne me disait pas ce qu'elle pensait, elle se contentait de m'écouter en silence. Aujourd'hui j'ai trouvé sa mère auprès d'elle. Cette pauvre mère a fait un grand voyage pour revoir sa chère enfant malade, et elle l'a trouvée encore plus mal qu'elle ne s'y attendait. Lina lui a ouvert son cœur, lui a dit combien elle redoute la mort, combien elle a peur de Dieu. Pauvre mère ! elle est bien désolée. J'ai pleuré avec elle, et nous avons demandé ensemble à Dieu d'ouvrir lui-même le cœur de Lina à sa grâce et à son amour en Jésus. C'est à elle que je pensais tout à l'heure, ma chère enfant, et j'ai demandé au Sauveur que ma chère petite Sophie apprit à le connaître pendant sa jeunesse, afin qu'elle n'arrive pas à l'heure de la mort sans espérance, comme la malheureuse enfant que j'ai vue aujourd'hui. Comprends-tu maintenant, Sophie, quelle chose je voudrais te voir apprendre avant tout ?

Sophie était très-émue. Elle ne put répondre, et cachant sa tête dans l'épaule de sa mère, elle fondit en larmes.

A ce moment, la domestique entra et remit à Madame Masson une lettre qu'on venait d'apporter pour elle. Après l'avoir parcourue des yeux, la maman de Sophie lui dit : Ecoute ceci, mon enfant, c'est aussi pour toi.

La lettre était de la maman de Lina, et contenait ces mots :

« Chère Madame,

» L'intérêt que vous avez pris à ma chère enfant me porte à vous écrire pour que vous vous réjouissiez avec moi. Oui, malgré ma douleur, il y a encore de la joie pour moi, car le bon Berger a retrouvé sa brebis perdue, et il la tient dans son sein. Ma bien-aimée Lina a reçu maintenant la paix du Sauveur, et la pensée de la mort ne l'effraye plus. Elle sommeille en cet instant, et j'en profite pour vous écrire, car je sais que vous sympathiserez avec moi. Oh ! si mon enfant, retrouvée pour le ciel, l'était aussi pour moi sur la terre ! Mais, hélas ! elle décline visiblement. Je devrais me réjouir à la pensée que la traversée du désert sera épargnée à mon enfant, mais mon cœur se brise à la pensée de son départ ; vous me comprendrez, vous êtes mère aussi.... Priez pour moi, je vous prie, et tout en remerciant le Dieu d'amour qui s'est révélé au cœur de l'enfant, demandez-lui de soumettre le cœur de la mère, afin qu'elle puisse sans murmurer accepter l'épreuve. Lina vient de s'éveiller, elle me prie de vous remercier, et vous fait dire qu'elle est bienheureuse.... « J'aimerais bien voir cette bonne dame, me dit-elle, si elle pouvait venir encore. Je ne voulais jamais rien lui dire, mais je ne pouvais pas alors, à présent j'aurais bien des choses à lui dire. » Si donc vous pouvez venir, chère Madame, vous ferez bien plaisir à Lina et à moi. »

Madame Masson se tut. Sophie la regardait.

— Iras-tu, maman ? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, je vais aller, mais auparavant ne

voulons-nous pas demander au Sauveur de faire à ma chère Sophie la même grâce qu'il a faite à Lina ?

Toutes deux s'agenouillèrent, et Madame Masson supplia Dieu d'enseigner lui-même à sa chère enfant à connaître et à comprendre son amour, afin que l'année qui allait commencer ne s'écoulât pas sans qu'elle eût reçu la paix en Jésus.

Et vous, chers petits amis, ne voulez-vous pas faire de même ?



L'enfant qui prie pour les soldats logés chez son père.

Des soldats français se trouvaient logés chez un pasteur allemand, digne serviteur de Christ. Ce pasteur avait un enfant âgé de quatre ans, pour qui les militaires étrangers étaient un objet de terreur et d'effroi. Chaque fois qu'on voulait le mener auprès d'eux, il se mettait à crier et à trembler de tous ses membres. Promesses ni menaces ne pouvaient vaincre sa résistance.

Un jour les soldats étaient allés se baigner dans le ruisseau qui coulait derrière le jardin du presbytère. L'enfant les aperçoit, et les voyant s'agiter dans l'eau en nageant, il se jette à genoux et prie avec ferveur : Cher Sauveur : vois les Français qui se noient. Oh « viens à leur secours, sauve-les ! » — Le pauvre enfant se tenait là inconsolable, suivant avec angoisse tous les mouvements des soldats, et s'attendant à chaque instant à les voir disparaître dans les flots.

Le père, témoin de cette scène, ne put contenir son émotion. « Cet enfant, dit-il en lui-même, te supplie tous les matins et tous les soirs de le protéger contre les militaires étrangers, et ce même enfant prie avec tant d'instances pour la conservation de leurs jours. Ah ! puissé-je devenir un enfant, et puissé-je le rester jusqu'à ma dernière heure ! »



L'armoire oubliée.

Une petite ville de la Silésie était livrée à toutes les horreur du pillage. Une veuve chrétienne qui y demeurait, avait résolu d'abandonner de bon gré aux soldats qui entreraient dans sa maison, tout ce qu'elle possédait. Elle demanda à Dieu, pour toute grâce, qu'il ne fût point fait de mal à sa personne.

Une bande de furieux se présente, les jurements et les menaces à la bouche. Elle les reçoit avec douceur, leur ouvre elle-même ses armoires, ses malles, et puis, tranquillement, les regarde faire. Les soldats avaient emballé leur butin et se disposaient à partir, lorsque la veuve, ouvrant encore une petite armoire qu'elle avait oubliée : « Voici, messieurs, leur dit-elle, le peu d'or et d'argenterie qui me reste ; dans mon premier saisissement, je n'y avais plus songé.

Le chef de la bande est frappé d'étonnement. Ses compagnons demeurent muets, portant leurs regards, tantôt sur eux-mêmes, tantôt sur les objets placés devant leurs yeux. « Camarades ! s'écrie enfin le chef, nous ne prendrons rien à cette brave femme. — Nous

ne vous prendrons rien, répéta-t-il en se tournant vers la veuve. Que Dieu soit avec vous, et reprenez vos effets. Adieu. »

Aussitôt les pillards se retirèrent sans emporter le moindre objet. A la grande surprise des voisins, aucun des nombreux soldats qui parcouraient les rues ne remit plus le pied dans la maison de la veuve. « Quant à moi, dit cette pieuse femme, je rendis grâces à Celui qui m'avait si miséricordieusement secourue, et qui, en protégeant mon bien, m'avait mise en état d'assister de mon superflu quelques-unes des malheureuses victimes de la guerre. »



Cantique.

Il faut au voyageur en son pèlerinage
Deux choses pour marcher et paisible et joyeux :
Le pain qui fortifie et soutient le courage,
Et pour but à la course un espoir bienheureux.

S'il avance au hasard, sans guide, sans boussole,
Son pied s'égaré, hélas ! et bientôt sous ses pas
L'abîme se dévoile, et son cœur se désolé
De chercher sans repos ce qu'il ne trouve pas.

Et s'il manque de pain, sa force l'abandonne,
Bientôt, faible et lassé, son courage fléchit ;
Ne voyant plus le but et l'espoir qu'il lui donne,
A son regard voilé l'horizon s'obscurcit.

Nous sommes voyageurs, et la route est aride,
Mais nous avons aussi deux soutiens précieux :
Le pain du ciel, offrant la vie à l'âme avide,
Et pour but au chemin le repos dans les cieux.



La reine du Midi.

Bien des années s'étaient écoulées entre la nuit dans laquelle l'Éternel apparut, en songe, à Salomon, et le moment où la Reine de Séba vint le visiter à Jérusalem. C'étaient des temps signalés par une activité d'un genre tout nouveau et une remarquable prospérité. Au lieu d'hommes se détruisant les uns les autres, et de l'épée dévorant ses milliers et ses dizaines de milliers, c'était un temps de paisible industrie, pendant lequel on bâtissait, on plantait, on taillait des pierres, on préparait des bois de construction, on exploitait dans les montagnes des carrières de pierre et des mi-

nes de métaux, on tirait des profondeurs de l'océan des richesses de perles et de pierres précieuses. Dans les limites de la Terre-Sainte au moins, et nous pourrions dire dans les pays environnants, les hommes avaient transformé leurs épées en hoyaux, et leurs hallebardes en serpes, échangeant les horreurs de la guerre contre les jouissances de la paix, habitant en sécurité, chacun sous sa vigne et sous son figuier. La sagesse que Salomon avait demandée à Dieu et la richesse et la puissance qu'il n'avait pas demandées, mais que Dieu lui avait données par-dessus, avaient été employées à bâtir, pour le culte de Dieu, un temple tel que la terre n'en avait jamais vu de pareil, et à gouverner la nation avec tant de justice et de prudence que sa renommée s'était répandue sur toute la terre, même jusqu'à une des plus lointaines régions du Sud, au point que la reine de ce pays fut par là poussée à entreprendre un bien long voyage, pour voir de ses yeux ce dont elle avait entendu parler dans son propre pays. Nous avons le récit de sa visite dans 1 Rois X et dans 2 Chroniques IX, deux chapitres que je vous engage à lire, afin d'être ainsi mieux préparés à comprendre, dans ce qui se rapporte à cette grande reine : — 1. ce qu'elle avait entendu dire ; 2. ce qu'elle vit ; 3. ce qu'elle ressentit ; 4. ce qu'elle dit ; 5. ce qu'elle fit.

1. Quant à ce qu'elle avait *appris*, il nous est dit : « Or la reine de Séba, ayant appris la renommée de Salomon à cause du nom de l'Eternel, le vint éprouver par des questions obscures. » Nous voyons par là combien la renommée de Salomon s'était répandue au loin. Dans ce temps-là il n'y avait ni chemins de fer, ni

bateaux à vapeur, ni journaux, ni télégraphes. En outre la nation d'Israël était tout à fait séparée des autres nations, quoique ce fût moins le cas du temps de Salomon qu'auparavant. Cependant il est évident que, par un moyen ou par un autre, la nouvelle des merveilles qui avaient lieu à Jérusalem, était parvenue jusqu'en Ethiopie. Quelques sujets de la grande reine étaient probablement revenus d'un long voyage dans le Nord, tout remplis de ce qu'ils avaient vu et entendu; ou peut-être quelques Israélites ou quelques Syriens étaient-ils allés si loin pour se procurer de ces rares productions qui, du temps de Salomon, semblent avoir été tout à fait communes chez les Israélites. Ainsi ou autrement, la Reine de Séba entendit parler de ce grand roi, de ses richesses, de sa sagesse, de sa prospérité, et surtout elle entendit parler de lui « à cause du nom de l'Eternel. » Le temple, sans doute, avec les merveilles qui accompagnèrent sa dédicace à Jéhova, le Dieu de toute la terre, lui avait été décrit comme la demeure de l'Eternel, et paraît avoir été la cause principale qui la poussa à entreprendre un si long voyage. C'était le lieu dans lequel on pouvait apprendre à connaître l'Eternel; et le roi, avec toute sa sagesse, n'était que l'organe de la pensée de l'Eternel.

Nous avons déjà parlé de l'impression que firent ces rapports sur la reine de Séba. Elle dit: « Et je n'ai point cru ce qu'on m'en disait, jusqu'à ce que je sois venue; » tout ce qu'elle veut dire par là, c'est qu'elle ne croyait pas entièrement à ce qu'elle avait appris. On ne m'en avait pas dit la moitié, ajoute-t-elle. Mais il est clair qu'elle avait dû croire assez du récit de la gloire de Salomon pour se résoudre à ce long voyage

— pour l'entreprendre et l'achever, afin de voir de ses propres yeux les merveilles dont elle avait seulement entendu parler. Or c'était là de la foi. Que Dieu accorde une même précieuse foi en Jésus à tous ceux qui lisent ces lignes.

Cher lecteur, cela ne vous a-t-il pas déjà rappelé Celui qui était plus grand que Salomon, et qui jadis parcourait les rivages de la Galilée et les plaines de la Judée? « La reine du Midi, dit-il, se lèvera, au jour du jugement, contre cette nation, et la condamnera, parce qu'elle vint du bout de la terre pour entendre la sagesse de Salomon : et voici, il y a ici plus que Salomon. » Il était plus grand dans sa tunique sans couture que Salomon dans tout son glorieux appareil. La gloire la plus éclatante du grand monarque oriental consistait en ce qu'il était un type de Jésus, et son règne un type de ce « siècle à venir, » où Jésus, jadis rejeté et crucifié, régnera sur toute la terre. David eut à souffrir et à combattre, afin que Salomon pût ainsi régner en paix, et le renom de sa gloire atteignit les extrémités de la terre. Jésus eut à souffrir et, par la souffrance, à soumettre ses ennemis et les nôtres, afin qu'il pût régner, avant qu'il soit longtemps, sur toutes choses dans les cieux et surtout la terre. Quand il régnera, tous ceux qui l'ont reconnu pendant sa réjection régneront avec lui. N'avez-vous pas entendu parler de ce Seigneur plus grand que Salomon? N'avez-vous pas entendu parler de Jésus? Dans quel but le Nouveau Testament fut-il écrit, si ce n'est pour rendre témoignage de lui? Dans quel but le Saint-Esprit est-il descendu, si ce n'est pour le glorifier? Pensez à tous les moyens mis en usage par vos

parents, vos instituteurs, vos amis, pour diriger votre attention sur les merveilles de Bethléem et du Calvaire, du mont des Oliviers et de la chambre haute à Jérusalem, le jour de la Pentecôte. N'est-ce pas de Jésus que vous entendez parler de Dimanche en Dimanche ? Mais quel a été l'effet de tout cela jusqu'à présent ? Comme la reine de Séba, avez-vous résolu d'aller vous assurer vous-même, si ce que vous avez entendu dire est vrai ? Avez-vous cru au point d'aller vous-même à Jésus, pour voir s'il n'est pas le Sauveur plein d'amour, le tout puissant-Rédempteur, la Portion qui satisfait l'âme, le constant et fidèle Ami, ce que mille plumes et dix-mille voix vous ont déjà répété ? Une fois, lorsqu'il était ici-bas, deux des disciples de Jean-Baptiste, auxquels leur maître venait de dire, comme Jésus passait : « Voilà l'Agneau de Dieu, » laissant Jean, suivirent Jésus ; et quand Jésus se retourna et leur demanda ce qu'ils cherchaient : « Rabbi ! où demeures-tu ? » répondent-ils ; et quelle réponse reçurent-ils, pensez-vous ? « Venez, et voyez. » Douces paroles ! qui sont pour nous aussi bien que pour eux. Venez et voyez ! Oh ! puissent vos cœurs être gagnés à Jésus, et puissiez-vous tout de suite, car il peut vous entendre quelque lieu que vous soyez, tomber à ses pieds et dire : « Précieux Jésus, j'ai répondu à ton appel ! Reçois-moi, montre-toi à moi, et dès ce moment, sois mon propre Sauveur. »

2. Que vit la reine de Séba ? Tout ce qu'elle s'attendait à voir et bien davantage. Elle vit que la gloire de Salomon dépassait tout ce qu'elle avait entendu dire. Tout ce qu'on en aurait dit n'eût pu donner une juste idée de son caractère et de sa magnificence. Les bâti-

ments qu'il avait élevés, les arrangements qu'il avait faits, les serviteurs qui le servaient, la justice qu'il administrait, le bonheur du peuple sur lequel il régnait, tout cela dépassait son attente. Mais lui-même, sa sagesse, et la montée par laquelle il montait dans la maison de l'Éternel, surpassaient tout le reste. Et lequel d'entre nous, ayant suivi l'exemple de cette reine, en allant au vrai Salomon, n'a pas trouvé en lui plus que le cœur ne pouvait jamais concevoir? De fait, nous ne l'avons pas encore vu, excepté par la foi; or la foi est la substance des choses qu'on espère et la démonstration de celles qu'on ne voit point. La foi regarde par le télescope de la parole de Dieu, et trouve plénitude de délices en croyant tout ce que Dieu a écrit sur le Seigneur Jésus-Christ, et sur ses perfections variées. La foi n'est-elle pas comme une seconde vue, quand on l'emploie ainsi, et, dans ce sens, ne pouvons-nous pas dire : « Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties, *mais nous voyons Jésus* ». Vue bénie! Salomon, dans toute sa gloire, n'était rien en comparaison. Il n'était qu'un homme; celui-là est le Dieu-homme. Les gloires de Salomon — du moins celles que l'œil pouvait voir — n'étaient que pour un temps : celles de Jésus sont éternelles comme Lui-même. La terre était le théâtre pour l'un — le ciel est la sphère pour l'autre. Les spectateurs pouvaient être étonnés et admirer les gloires du fils et du successeur de David sur son trône; mais nul ne pouvait les partager, sauf son épouse favorite. L'Église est l'épouse de Christ, pour participer à tous ses triomphes et à toutes ses joies. Cher lecteur, avez-vous par la foi goûté la joie de découvertes telles que celles-ci? Si cela n'est pas, hà-

tez-vous d'aller à Jésus. Dites-lui que vous avez entendu dire qu'il a telles choses à montrer et demandez-lui de vous les montrer et de se montrer lui-même à vous. Avec quelle joie ne répondra-t-il pas à cette requête. Puisse-t-elle être offerte et commencer d'être exaucée le jour même où vous lirez ces lignes.

3. Quant à ce que la Reine de Séba *ressentit*, — « elle fut toute ravie en elle-même. » Les faits dépassaient tellement le récit, la réalité excédait tellement toute conception qu'elle s'en était formée, qu'elle fut sur le point de s'évanouir d'étonnement et de ravissement. Ce qui semble surtout avoir eu cet effet sur elle, ce fut premièrement la manière dont Salomon répondit à toutes ses questions ; et secondement la montée par laquelle il montait à la maison de l'Éternel. Elle était venue pour « l'éprouver par des questions obscures ; » et quoique l'Écriture ne nous dise pas quelles étaient ces questions, est-ce aller trop loin que de supposer qu'elles embrassaient la question des questions, celle de son propre et éternel bonheur à elle — celle de ses relations avec Celui de qui dépendait son être et auquel sa vie devait à la fin retourner ? Pouvons-nous supposer qu'une telle femme ne se fût jamais posé à elle-même des questions pareilles à celles-ci : « D'où suis-je venue ? Qu'est-ce qu'il y a au dedans de moi, de si différent de mon corps, qui pense, se souvient, aime ou hait, espère ou craint ? Cessera-t-il d'être triste ou joyeux — cessera-t-il de penser ou de sentir — quand la respiration quittera mon corps ? ou pensera-t-il et sentira-t-il toujours ? Qui l'a fait — me fit — fit toutes choses au-dessus, au-dessous et autour de moi ? Ne Le connaîtrai-je jamais davantage et mieux qu'à présent ?

Le rencontrerai-je, quand je mourrai et que mon corps sera confié à la tombe? Quelle sorte d'Être est-Il? Prend-Il connaissance de moi? M'appellera-t-il pour rendre compte, comme je le fais avec mes serviteurs et mes officiers d'état? S'il est mécontent de moi, y a-t-il quelque moyen de détourner sa colère et de me concilier son bon plaisir? Ces questions peuvent ne pas avoir été, précisément en cette forme, dans l'esprit de la Reine de Séba; mais il est bien probable que quelques-unes la préoccupaient et qu'elles étaient un des motifs secrets de son long voyage et de son grand désir d'éprouver le roi par des questions obscures. Qui *alors* était aussi capable de répondre que le plus sage des hommes? Qui *maintenant* est aussi capable que le Seigneur Jésus-Christ? Le connaître, c'est posséder une réponse immédiate aux plus profondes et plus angoissantes questions. Demandez-vous : Où puis-je trouver un Sauveur? Jésus Lui-même est Celui que Dieu a exalté comme Prince et Sauveur. Est-ce : Où puis-je trouver le pardon? Où ailleurs, devrions-nous dire, si ce n'est auprès de Celui dont il est écrit : « Par Lui vous est annoncée la rémission des péchés. » Désirez-vous être édifié sur la question de savoir comment Dieu peut être juste en vous pardonnant ainsi? Ecoutez de nouveau : « Lequel Dieu a établi comme propitiatoire par la foi en son sang.... afin qu'il pût être juste et justifier tous ceux qui croient en Jésus. »

Mais le temps nous manquerait pour exprimer la centième partie des questions que vous pourriez désirer de voir résolues. Apportez-les toutes à Jésus. Il n'est pas moins bon que Salomon, qui expliqua à la Reine

de Séba toutes ses questions, « tout ce qu'elle avait proposé ; il n'y eut rien que le roi n'entendit, et qu'il ne lui expliquât. »

4. Que *dit-elle*? Si vous avez suivi le conseil que je vous ai donné au commencement de cet article, vous avez lu deux fois ces paroles. Elle déclara d'abord la vérité du rapport qu'on lui avait fait dans son propre pays, et qu'elle n'avait pas cru ce qu'on en disait jusqu'à ce qu'elle fût venue : « Et voici, ajouta-t-elle, on ne m'en avait point rapporté la moitié : ta sagesse et tes richesses surpassent tout ce que j'en avais entendu. » Qui est-ce qui, ayant cru au témoignage de l'Évangile et étant venu à Jésus, n'ait dit la même chose? Et même qu'est-ce que cette surprise comparée à celle que nous aurons, quand nous verrons notre Jésus, tel qu'il est? Mais la Reine du Midi ne témoigne pas seulement de la surprise. Elle s'écrie : « Oh ! que bienheureux sont tes gens ! oh ! que bienheureux sont tes serviteurs, qui se tiennent continuellement devant toi, et qui écoutent ta sagesse ! » Vous pensez peut-être que, si cela eût été bon devant Dieu, elle aurait volontiers résigné son sceptre et abandonné son royaume pour faire partie de la suite du Roi d'Israël. Elle termine en bénissant Dieu qui a eu Salomon pour agréable en le plaçant sur le trône ; elle déclare encore que c'est par amour pour les Israélites que Dieu leur a accordé un tel roi.

5. Enfin la Reine donna de son trésor royal abondance d'or, d'épices et de pierres précieuses. Six-vingts talents d'or et une grande quantité de choses aromatiques : « Il ne vint jamais depuis une aussi grande abondance de choses aromatiques, que la reine de Séba

en donna au roi Salomon. » Cela montre la profonde reconnaissance d'un cœur rempli de l'amour de Christ, et contraint par cet amour à vouer tout ce qu'il a au service de son Sauveur; mais cela nous rappelle aussi une de ces prophéties relatives aux jours encore à venir pour cette terre, où Christ régnera depuis une mer jusques à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. « Les rois de Tarsis et des îles lui présenteront des dons, nous est-il dit; les rois de Schéba et de Séba lui apporteront des présents. » Lisez les psaumes quarante-cinquième et soixante-douzième, ainsi que le soixantième chapitre d'Esaië, si vous voulez en savoir davantage sur ce délicieux sujet.

Cher lecteur, puissiez-vous être poussé, non à entreprendre un long voyage, mais tout de suite, en quelque lieu que vous soyez quand vous lirez ceci, à chercher une entrevue avec Jésus. Ce sera par la foi, sans doute, non par la vue et l'ouïe du corps; mais si une fois vous le contemplez, quoique ce soit par la foi, vous confesserez en toute assurance et à jamais, qu'on ne vous en avait pas dit la moitié. Dieu le veuille pour l'amour de Christ.

QUESTIONS SUR « LA REINE DU MIDI. »

1. Quel avait été le caractère de l'intervalle qui s'écoula entre le rêve de Salomon et la visite de la reine de Séba?
2. Comment Salomon avait-il employé sa sagesse, sa richesse et sa puissance?
3. De tous ceux qui rendirent visite à Salomon, qui fut le plus remarquable?
4. Qu'est-ce qui semble avoir été le principal motif pour l'engager à entreprendre un si long voyage?

5. Quelle douce invitation Jésus fit-il à deux disciples qui désiraient savoir où il demeurerait?
6. Que vit la reine de Séba?
7. Nous croyants, que voyons-nous, quoique nous ne voyions pas encore que toutes choses lui soient assujetties?
8. Quelle impression produisit sur la Reine ce qu'elle entendit et vit?
9. Quelles furent les deux principales causes de son ravissement?
10. De quoi les dons de la Reine à Salomon semblent-ils être un type?



Veinsmann.

Un jour que Veinsmann prêchait à Londres, il vit entrer dans sa chapelle plusieurs personnes qu'une violente averse avait obligées d'y chercher un refuge. Du nombre de ces auditeurs involontaires, se trouvait un jeune homme qu'il avait connu à Plymouth. Celui-ci s'approcha du pasteur, quand le service fut terminé, et s'informa auprès de lui de la santé de ses proches. Veinsmann, d'un ton affectueux, lui dit : « Votre respectable grand-père et votre pieuse mère sont heureusement arrivés dans le Ciel. Et vous, mon jeune ami, où allez-vous? Quelle serait la douleur de votre excellente mère, si le fils de sa tendresse et de ses prières ne cherchait pas à la rejoindre dans le séjour des bienheureux! »

Le jeune homme, dont le cœur était resté insensible à la prédication du pasteur, ne put résister à la puissance de ces questions si simples et si inattendues. — Elles produisirent en lui cette repentance selon Dieu, dont on ne se repent jamais.



La Bible de ma grand'mère.

Ceux d'entre vous, mes enfants, qui ont le bonheur de posséder une grand'mère pieuse, doivent considérer cet avantage comme un don précieux que Dieu leur a fait. L'apôtre Paul se plaît à rappeler un tel avantage à son cher Timothée, « son vrai enfant dans la foi, » en faisant mention de « la foi sincère qui était en lui (Timothée), et qui avait premièrement habité *en Loïs, sa grand'mère*, aussi bien qu'en Eunice, sa mère. » (2 Tim. I, 5.) — J'ai été moi-même autrefois dans ce cas ; cependant, je dois le dire avec chagrin, ce ne fut que longtemps après avoir perdu ma bonne grand'mère, et lorsque le Seigneur m'eut ouvert les yeux pour comprendre mon état comme pécheur sans ressource, et recevoir par la foi le don inestimable de sa grâce, en

son Fils Jésus, que je pus apprécier les soins de Dieu envers moi, durant ma première enfance, en me donnant pour aïeule maternelle une personne attachée aux Saintes Ecritures, les recevant comme la Parole de vérité, les croyant et s'en nourrissant chaque jour ! Je ne vous dirai pas que ma bonne grand'mère ait eu toute l'intelligence spirituelle et les lumières que peut posséder un vrai chrétien de nos jours, ni même qu'elle ait joui d'un plein affranchissement dans la grâce, mais sa soumission simple et sincère à la Parole de Dieu est d'autant plus remarquable qu'elle avait traversé durant sa vie (de 1752 à 1823) une partie de ce dix-huitième siècle, si rempli d'écrivains impies et de philosophes moqueurs et profanes, qui attaquaient la Bible dans leurs écrits, et qu'elle avait aussi dû passer par l'époque désastreuse de la grande révolution française, durant laquelle tout ce qui tient à la religion et à la piété fut complètement foulé aux pieds. Ainsi donc, cette bonne femme, dans son obscurité, a été du petit nombre de ces vrais témoins que le Seigneur s'était ménagés pour ce temps-là ; car malgré la méchanceté et l'incrédulité du cœur de l'homme, le Dieu d'amour et de vérité rend témoignage de ce qu'Il est, par les moyens qu'Il trouve bon d'employer, quand et où cela lui semble nécessaire.

Pour en revenir à ma grand'mère, voici ce dont j'ai conservé le souvenir. Chaque soir, dès que les veillées commençaient, notre petite cuisine réunissait la famille entière, composée alors de mon grand-père, de sa femme, de l'une de mes tantes, de ma mère et de moi, petit garçon d'une dizaine d'années. A peine assise devant la table, ma grand'mère prenait ses lunettes et se

faisait apporter la Bible ; c'était une de ces grosses anciennes bibles in-folio, avec réflexions d'Osterwald ; puis elle commençait sa lecture à haute voix. Cependant, hélas ! mon grand-père, assis dans un fauteuil auprès du feu, ne tardait pas à s'endormir et à ronfler. Qu'il était plaisant le ronflement de mon grand-père !... c'était une imitation de petits coups de sifflet qui se renouvelaient sans cesse, ou bien encore un cri pareil au miaulement d'un petit chat ; je m'en amusais beaucoup et je riais sous cape, au lieu de prêter l'oreille à la lecture et d'être attentif aux paroles du Seigneur, sortant des lèvres de ma respectable aïeule, Puis, tirant de ma poche quelques *mâpis* (billes) ou quelques soldats de plomb, je les étalais sur le foyer, à la lueur du feu ; enfin je m'endormais aussi ; ma mère et ma tante en faisaient autant sur leur ouvrage ; la lecture à haute voix allait toujours son train. A la fin, distraite par les ronflements diversifiés de son auditoire, ma grand'mère levait les yeux, nous appelait tour à tour et nous reprochait, tantôt avec douceur, tantôt avec l'accent d'une profonde tristesse, notre coupable indifférence. Cette scène se renouvelait souvent. Un soir, l'attention soutenue de ma grand'mère à sa lecture fut telle, qu'elle ne s'aperçut point que les dentelles de son bonnet se rapprochaient insensiblement de la chandelle ; en un instant la flamme les atteignit et sa tête fut tout en feu ; mais, réveillés par son exclamation, nous volâmes à son secours et parvînmes à arrêter l'incendie. Ce ne fut, grâce à Dieu, que la perte d'un bonnet et quelques cheveux grillés ! Un autre jour, un saignement de nez arrêta soudain la lecture, et tacha de sang les feuillets du Livre divin ; cette dernière circonstance n'était pas

rare; car son assiduité à sa lecture lui jetait d'ordinaire le sang à la tête. Mais rien ne pouvait arrêter la pieuse femme dans sa persévérance à se nourrir elle-même de la Parole de vie et à la faire entendre à ses alentours!

Que vous dirai-je encore?... Deux ou trois ans plus tard, ma grand'mère me manda un matin auprès d'elle et me fit part de son désir ardent qu'après sa mort je devinsse héritier de sa Bible, en demandant à Dieu d'en bénir la lecture pour mon âme. Dès ce moment, je me considérai déjà comme propriétaire anticipé du Saint Volume; je l'avais sans cesse entre les mains, non point pour y chercher la justice, le salut et la paix, et les trouver en effet (comme cela eut lieu plusieurs années après, Dieu en soit mille fois béni!) dans le précieux sang de Christ, car ma conscience n'était point encore réveillée, mais uniquement pour entretenir ma curiosité enfantine de tous les récits intéressants qu'offre le Livre de Dieu. A cet effet, je m'enfermais tout seul dans ma chambre, et, posant le gros volume sur une chaise basse, je m'agenouillais auprès pour mieux lire, et j'y consacrais des heures entières. Je pleurais sur Joseph mis en prison, je m'apitoyais tantôt sur Naboth, tantôt sur les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, je m'indignais tour à tour contre Achab et Jézabel, Pharaon ou Nébucadnetzar, et avec tout cela j'étais aveugle sur mes propres péchés et sur le besoin que j'avais d'un Sauveur.

Quelques années s'écoulèrent ainsi, et je pouvais avoir environ dix-sept ans, lorsque mon grand-père mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Le surlendemain de l'ensevelissement, ma bonne grand'mère, oppressée sans doute par le chagrin de cette perte sou-

daine, fut atteinte elle-même de paralysie et privée de toutes ses facultés : elle ne parlait, ne voyait, ni n'entendait. Cet état dura dix-sept jours, au bout desquels elle succomba, de sorte que, juste trois semaines après le décès de mon grand-père, on portait en terre sa compagne, sa pieuse femme..... Elle est morte au Seigneur (il serait mieux de dire, elle s'est endormie dans le Seigneur), je n'en doute pas ; ce ne sont pas ses œuvres qui l'ont justifiée, mais sa foi, quoique peu éclairée, sa foi à la Parole ; *elle a cru Dieu et cela lui a été compté pour justice*, comme à Abraham, car « tous » ceux qui sont sur le principe de la foi, sont bénis » avec le croyant Abraham » (Galat. III, 9).

Les héritiers de mes grands-parents m'adjudgèrent d'un commun accord la Bible de ma grand'mère. Grande fut alors ma joie ! Je la possède encore, et vous pourriez, chers enfants, y retrouver dans quelques feuillets les taches de sang mentionnées ci-dessus, comme aussi la page où le bonnet fut brûlé.

Maintenant je termine en vous disant que ceci n'a pas été écrit dans l'intention d'exalter ma grand'mère, qui n'était après tout qu'une pauvre pécheresse de la race déchue d'Adam, ni pour relever l'importance de sa grande Bible d'Osterwald sur tout autre exemplaire des Saints Livres, mais pour vous montrer une fois de plus les immenses richesses de la grâce de Dieu, qui prend les misérables pécheurs, n'importe où, pour les justifier et en faire ses enfants en Christ. Il me reste donc à vous rappeler que le Berger plein d'amour, qui a donné sa vie pour ses brebis, *appelle ses propres brebis par leur nom !...* Son appel, j'en suis certain, a aussi été adressé à chacun de vous ; comment y avez-

vous répondu ? Dieu le sait, et vos consciences prouvent vous en rendre témoignage. « Oh ! qu'heureux » sont tous ceux qui se retirent vers Lui ! » (Psaume II, 12.)

L. M.



Enfants et poires.

Qui veut venir avec moi cueillir des poires ? dit le vieux Monsieur Robert, en sortant de la remise d'une belle et grande ferme, une échelle à l'épaule. — Moi ! moi ! s'écrièrent aussitôt plusieurs voix d'enfants, et Charles, Auguste, Hélène et Rose d'accourir à l'envi. — Je porterai le panier, s'écria Hélène en s'en saisissant. — Et nous la grande corbeille, dirent en même temps les deux garçons. — Ce serait bien mieux si vous pouviez porter l'échelle, fit observer la petite Rose, elle est bien lourde pour toi, n'est-ce pas, grand papa ? — Pas encore trop, ma petite, répondit tendrement le bon vieillard, en caressant de la main la blonde petite tête qui se tournait vers lui. — Au bout de peu d'instant, la bande joyeuse arriva au haut de la vigne, où s'étalait dans un coin de pré un superbe poirier, chargé de fruits. Le grand-père appuya l'échelle à l'arbre, y monta lentement, tandis que les deux petites filles s'asseyaient sur l'herbe, et que les garçons couraient çà et là dans la vigne, cherchant les grappillons oubliés lors de la vendange. Bientôt leur grand-papa les appela pour leur remettre le panier plein qu'il venait de décrocher de la branche, à laquelle il l'avait suspendu, et leur dit de le vider soigneusement dans la grande corbeille, puis de le lui rendre. — Alors Hélène s'écria :

Oh! grand papa, il y a plusieurs poires qui sont bien laides. — Eh bien ! mon enfant, répondit le grand-papa, trie-les avec ta sœur, et faites sur l'herbe un tas des plus laides. Les deux petites filles furent bientôt activement occupées, et la cueillette se poursuivit sans interruption jusqu'à ce que la grande corbeille fut entièrement remplie de fruits. Alors le grand-papa descendit de l'arbre et vint s'asseoir sur le gazon, tandis que les quatre enfants se rassemblaient autour de lui. — Voilà une belle récolte, fit observer Charles, combien y en a-t-il de boisseaux, grand-papa? — Un peu plus de quatre, je pense, répondit Auguste. — Je le pense aussi, dit le grand papa. — Et il en reste encore beaucoup sur l'arbre, fit observer la petite Rose. — Mais nous ne pourrons pas emporter cette grande corbeille à la maison, s'écria Hélène, ce serait trop lourd. — Aussi nous n'essayerons pas de le faire, répondit le grand-papa, Jean va passer avec le char dans un moment, il emportera notre corbeille. — Et que ferons-nous de toutes ces vilaines poires? demanda la petite Rose, elles ne sont bonnes à rien. — On les prendra aussi, répondit vivement Auguste, on peut les utiliser pour la nourriture des porcs. — C'est singulier, fit Hélène, qu'un même arbre puisse produire des fruits si différents. — C'est précisément à cela que je pensais, répondit le grand-papa, et je me disais que mes petits enfants pourraient tirer instruction de ceci, s'ils le voulaient. A quoi comparerais-tu ces poires, Hélène? — Je ne sais pas, grand-papa, répondit la petite fille après un moment de silence, peut-être aux bons et aux méchants, comme il est dit dans le Nouveau-Testament. — Qu'y est-il dit? demanda le bon grand-papa

avec intérêt, car il cherchait en toute occasion à développer l'intelligence et la réflexion de ses chers petits enfants. — Je sais à quoi Héléne pense, répondit Auguste, elle se rappelle la parabole du filet que papa nous a expliquée hier, le filet contenait de bons et de mauvais poissons, et papa nous a dit que cela signifiait les méchants et les justes. — L'Évangile lui-même le dit, répondit le grand-papa, un de vous saurait-il me réciter les versets qui contiennent cette parabole ? — Je crois que je le puis, dit Charles, papa nous a ordonné de les apprendre pour Dimanche, et je l'ai fait ce matin : « Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer, et rassemblant de toutes sortes de poissons. Quand il fut plein, les pêcheurs le tirèrent sur le rivage, et s'asseyant, ils mirent ensemble les bons dans des vaisseaux, et jetèrent dehors les mauvais. Il en sera de même à la consommation du siècle, les anges sortiront et sépareront les méchants du milieu des justes et les jetteront dans la fournaise du feu ; là seront les pleurs et les grincements de dents. » — C'est cela, dit le grand-papa, seulement notre comparaison des poires est bien loin d'être aussi exacte que celle du filet, nous ne pouvons pas en tirer autant d'instructions que de la parabole, aussi ce n'était qu'une réflexion générale que je faisais tout à l'heure. — Oui, je comprends, dit Auguste, les mauvais poissons sont inutiles, tandis que nos mauvaises poires mêmes seront employées. — Puis il y en a beaucoup dans la corbeille qui ne sont guère belles, ajouta Héléne, et dont on ne mangera qu'un petit morceau. — Vous avez raison, mes enfants, dit le grand-papa, cependant cherchons ce que nous pouvons tirer de notre compa-

raison, tout imparfaite qu'elle soit. Voyons, que trouvez-vous? — Il me semble, dit Charles, qu'on peut remarquer que tous les poissons venaient de la même mer, comme toutes les poires du même arbre. — Très-bien, mon enfant, répondit le grand-papa, c'est justement ce qu'Hélène a déjà observé en s'étonnant qu'il y eût entre elles autant de différence. Et ne pensez-vous pas, mes enfants, qu'on peut trouver des différences aussi marquées entre tous les habitants d'un même pays, d'une même ville, d'un même village, entre tous les enfants d'une même école, tous les membres d'une même famille? — Je le pense bien, répondit vivement Auguste, notre maître dit souvent : Il y en a au milieu de vous plusieurs qui n'apprennent rien, qui sont des élèves entièrement nuls, et pourtant je vous donne à tous les mêmes leçons, et je prends avec tous la même peine. — Et dans une même famille, il y a aussi bien des différences, interrompit Charles, il n'y a qu'à voir les deux fils de notre voisin, dont l'aîné est un débauché qui a changé plus d'une fois de métier, et qui ne sait venir à la maison que pour emprunter de l'argent à son père, tandis que le cadet travaille comme un domestique, et est le bras droit de ses parents. — Ne prenez pas l'habitude, mes chers enfants, dit alors sérieusement le grand-papa, d'appliquer aux personnes de votre connaissance les exhortations qu'on vous fait, c'est le moyen de n'en pas profiter; c'est à vous-même que vous devez rapporter ce que vous entendez pour en tirer vraiment du bien. Chaque soir, chez nous, le culte de famille rassemble tous les habitants de notre maison, et si un étranger y arrivait alors, en voyant toutes ces personnes, la Bible à la main, et en apparence vrai-

ment sérieuses et attentives, ne pourrait-il pas dire : Voilà un rassemblement de vrais chrétiens ? Et pourtant si c'était le Seigneur et non pas un homme qui entrait chez nous, le dirait-il ? je vous le demande, mes enfants. — Non, grand-papa, répondit Hélène à voix basse. — Eh bien ! tous jouissent pourtant des mêmes bénédictions de la part de Dieu, tous ont la Bible, tous ont une âme immortelle, une intelligence et un cœur, et pas un d'eux ne peut dire : Il m'a manqué quelque chose que d'autres ont eu. Pourquoi donc ce mélange de bon et de mauvais fruits dans les mêmes conditions d'existence ? A qui en est la faute ? Au soleil qui a éclairé toutes les parties du poirier, à la pluie qui l'a arrosé partout, à la sève qui a circulé partout, ou à la poire qui n'a pas profité des avantages qu'elle avait reçus ? — A la poire, grand-papa, fit la petite Rose, elle pouvait devenir belle, puisque les autres le sont devenues. — Oui, mon enfant, et à qui est la faute quand, dans une même famille, il y a des personnes qui sont de bons fruits aux yeux du Seigneur, et d'autres qui en sont de mauvais ? — A nous, grand-papa, répondit Hélène — Eh bien ! que faut-il faire ? ajouta le bon grand-papa, en la regardant. — Hélène baissa les yeux sans répondre, mais la petite Rose, relevant la tête, dit : Grand-papa, je veux demander au Seigneur Jésus de faire de moi une bonne poire. — Il le fera, mon enfant, si tu le lui demandes, il le fera, n'en doute pas, répondit le bon grand-papa tout ému, car il dit : Je ne mettrai dehors aucun de ceux qui viendront à moi, et le plus petit enfant qui s'adresse à lui, est sûr d'en être entendu et exaucé.

A ce moment, le char arrivait. Bientôt corbeille,

échelle, panier, y furent installés, puis les enfants et leur bon grand-père y montèrent, et rentrèrent joyeux au logis. — Mais ils n'oublièrent pas leur conversation au pied du poirier, et plus d'une fois, en contemplant du fruit, leur revint à l'esprit la réflexion naïve de la petite Rose : « Je veux demander au Seigneur de faire de moi une bonne poire. »



L'erreur de calcul.

Un chrétien, qui était premier commis d'une maison de commerce importante, avait passé plusieurs semaines à dresser son bilan, et cette occupation lui était devenue d'autant plus pénible qu'il se sentait malade et souffrant. Son travail terminé, il se trouva qu'il s'en fallait de quatre deniers que les comptes fussent exacts. Cette découverte le consterna et le jeta dans un profond abattement. Il eut recours à la prière :

« Pauvre malade que je suis ! s'écria-t-il. Tu vois, ô mon Dieu et mon Père, que je succomberai si je suis obligé de reprendre ce long travail. Aide-moi, ô mon Dieu ! Viens à mon secours, Toi qui es riche en secours ! »

L'Éternel exauce l'affligé et le délivre de toutes ses détresses. C'est ce dont notre commis fit, dès le lendemain, l'heureuse expérience. Plein d'espoir et de confiance, il s'était rendu dans son comptoir. A peine eût-il ouvert ses livres, qu'il découvrit où était l'erreur.



La sauvegarde.

C'était en 1805. La nouvelle de la prise de Custring et de l'approche des troupes françaises avait jeté l'alarme dans le sein d'une famille très-pauvre, dont la maison était située sur l'une des grandes routes du Brandebourg.

« Hélas ! que ferons-nous ? » s'écria la femme avec inquiétude.

« Viens, ma bonne, lui dit son mari, nous allons demander une sauvegarde. »

Il la prend par la main, l'entraîne dans une pièce voisine, se jette avec elle à genoux, et prie :

« Mon Seigneur et Sauveur, quoi qu'il te plaise de nous envoyer, nous ne te demandons que ces trois choses : Donne-nous d'être patients, en songeant à ce que tu as souffert pour nous. Conserve-nous la foi en toi, et la bonne part que les hommes ne peuvent ravir. Détache-nous tellement de tout objet terrestre, que nous en supportions joyeusement la perte. »

Ils se relèvent entièrement rassurés, et prêts, s'il le fallait, à porter eux-mêmes à la rencontre des ennemis le peu qu'ils possédaient. — Rien ne leur fut demandé. Et tandis qu'à l'entour d'eux on pillait, on saccageait, on maltraitait les habitants, leur demeure seule fut respectée. Aucun des nombreux soldats qui passèrent ne songea à en franchir le seuil.



Impressions de jeunesse.

Un juif de la Silésie, homme riche et considéré , avait pris dans sa maison une nourrice chrétienne. C'était une personne pieuse et sincèrement attachée au Seigneur. Quand elle berçait , quand elle portait l'enfant qu'on avait confié à ses soins , au lieu de fredonner toutes sortes de chansons frivoles , elle chantait d'une voix douce les chants graves et harmonieux de l'Eglise. A mesure que la petite grandissait, elle semblait prendre plus de plaisir aux airs que sa bonne lui chantait. Et comme celle-ci resta quelques années au service de son père , elle eut le temps de concevoir pour elle un vif et profond attachement.

La semence qui avait été déposée dans le cœur de l'enfant ne périt point. Cachée aux yeux des hommes elle germa et fructifia, grâces aux soins du céleste jardinier. — A l'âge de seize ans, la jeune fille, entraînée par une impulsion irrésistible, demande à devenir chrétienne ; elle n'a pas de repos qu'un pasteur évangélique ne l'ait reçue à ses instructions ; et peu de temps après elle a la joie d'être admise au saint baptême. Souvent elle affirma depuis que sa nourrice avait été le véritable instrument de sa conversion. Les cantiques qu'elle lui avait chantés dans son enfance avaient laissé dans son âme de si puissantes impressions, que plus rien n'avait été en état de les détruire.

Avis aux parents chrétiens !





Jeannette ;

la petite fille sourde et muette.

Il y a quelques années, un colporteur voyageait dans le midi de la France. On donne ce nom de colporteur, entre autres, à certains individus (ordinairement des chrétiens), qui portent avec eux une balle contenant des bibles et des livres religieux, qu'ils sont chargés de vendre, et par ce moyen il se fait beaucoup de bien, surtout dans les endroits où la parole de Dieu est rare. En parcourant un village, il remarqua une troupe d'enfants se rendant à l'école et la pensée lui vint que ce serait une bonne chose s'il pouvait enga-

ger le maître d'école à prendre quelques bibles, pour que ses jeunes élèves pussent chaque jour lire dans la parole de Dieu. Le souhait fut converti en prière, et le colporteur demanda au Seigneur de bénir la tentative qu'il allait faire. Sa prière fut exaucée, car la prière faite avec foi l'est toujours tôt ou tard. La maîtresse d'école le reçut favorablement et acheta trente Nouveaux Testaments pour ses élèves. De nouveau il éleva son cœur au Seigneur en lui demandant que l'amour de Dieu, dans le don de son cher Fils, pût être révélé aux petits par la parole laissée ainsi parmi eux, et qu'ils apprissent à connaître Celui qui prit les petits enfants dans ses bras, les bénit, fut ému de compassion envers eux et dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez point. »

Au bout de quelque temps, revenant à ce même village, il visita de nouveau l'école pour savoir quel usage on avait fait des Nouveaux Testaments qu'il y avait laissés. Une étrangère ouvrit la porte, et lui répondit, après qu'il se fut informé de sa première connaissance, qu'elle avait quitté l'école pour retourner dans son lieu natal. Il demanda alors s'il y avait dans l'école quelques Nouveaux Testaments.

— Pourquoi faites-vous cette question ? demanda-t-elle.

— Parce que c'est moi qui les lui vendis.

— Mais on vous a payé. J'en ai l'acquit, répondit brièvement la jeune femme.

— Ce n'est pas de l'argent que je viens chercher, répondit le colporteur, mais je désire savoir, si les enfants lisent ces livres-là.

— Non, Monsieur, répondit-elle sèchement ; ils sont

trop jeunes et trop ignorants pour lire le Testament.

— Vraiment! vous m'étonnez. J'en ai vu d'aussi jeunes et d'aussi ignorants le lire avec délices.

— C'est possible; mais ce n'est pas mon habitude de le leur faire lire.

— On ne fait donc plus aucun usage de ces livres?

— Non, ils sont tous sur l'étagère où je les trouvais. Mais, non, je me trompe, il en manque un.

— Puis-je vous demander ce qu'il est devenu?

— Une petite fille l'a emporté, elle le voulait et l'aurait acheté. Mais pardonnez-moi, Monsieur, je ne puis laisser plus longtemps ma classe. Si vous désirez en savoir davantage, allez à la chaumière que vous voyez là-bas à gauche, c'est là que ses parents demeurent.

Sur ce, le colporteur dirigea ses pas vers la maison qui lui avait été indiquée, maisonnette plutôt, mais très-jolie, entourée de bocages et de fleurs. A l'extrémité d'un petit jardin, était un berceau, formé de forts ceps de vigne, dont les branches entrelacées, au feuillage touffu, garantissaient tout à fait de l'ardeur du soleil. Au fond de ce joli cabinet de verdure, une petite fille était assise. Pensant que ce pouvait être l'enfant qu'il cherchait, le colporteur s'avança vers elle et lui fit une question.

Elle le regarda fixement avec beaucoup d'expression, mais ne parut pas le comprendre. Il répéta la question, mais elle ne répondit pas. Il s'aperçut alors que l'enfant était sourde et, élevant la voix, il vit qu'elle entendait quelques sons, mais au lieu de répondre elle mit la main sur sa bouche et expliqua par signes qu'elle ne pouvait pas parler.

— Sourde et muette! s'écria le colporteur. Pauvre enfant, comme le Seigneur t'a affligée!

— Elle n'est pas si malheureuse que vous pensez, dit un homme qui venait de sortir de la maison. Le Seigneur la console si admirablement que nous ne la plaignons pas.

— Le Seigneur soit loué ! car vraiment j'étais bien peiné de voir qu'elle était sourde et muette. Mais ayez la bonté de me raconter comment tout cela est arrivé.

— Volontiers, répondit le père ; mais entrez pour vous reposer et prendre quelque rafraîchissement. Nous pourrons mieux causer dedans qu'ici dehors.

Acceptant cette invitation bienveillante, le colporteur, suivi de la petite fille, entra dans la jolie maisonnette. La chambre où il fut introduit était remarquable de propreté et de simplicité. Les meubles, de bois blanc, étaient arrangés avec beaucoup de goût, et la table bien propre fut bientôt couverte de pain, de fromage et de vin, faits à la maison par la mère de la petite fille. Quand il fut à table, son hôte commença son récit.

— Il y a environ dix mois que notre Jeannette était un des plus forts et des plus robustes enfants de l'endroit : mais une maladie épidémique, appelée fièvre nerveuse, fit son apparition et se propagea rapidement. Notre petite en fut atteinte à l'école et fut ramenée très-malade à la maison. Le docteur qu'on avait envoyé chercher recommanda beaucoup de soins, mais quoique nous suivissions attentivement toutes ses directions, la maladie fit tant de progrès que nous perdimes presque tout espoir. Voyant notre détresse elle nous disait une fois :

— Ne soyez pas en peine, papa et maman ; je crois que je vais mourir, mais je n'ai pas peur. J'aime le

Seigneur Jésus-Christ et il a promis de me prendre dans son ciel.

La mère pleura beaucoup en entendant ces paroles, moi je pensais que c'était le délire de la fièvre, qui lui avait fait croire que Jésus-Christ lui avait parlé; et tâchant de ne pas paraître troublé, je lui dis :

— Jeannette, tu ne dois pas t'attrister par de telles pensées; tu guériras bientôt, je l'espère. Mais elle m'interrompit :

— Non, papa, ce que je dis ne m'attriste pas; car je t'assure que le Seigneur Jésus-Christ m'a parlé d'une manière qui réjouit mon cœur.

— Bien, bien, ma chérie, c'est un joli rêve que tu as fait.

— Papa, s'écria-t-elle, ce n'est pas un rêve. A l'école j'ai lu la Parole de Dieu, je l'ai prié et c'est comme si une voix disait dans mon cœur: Le Sauveur t'aime et te prendra au ciel avec Lui.

J'étais encore incrédule, mais voyant mon enfant mourante sourire à ce qu'elle disait, je répondis seulement: « Eh! bien, mon enfant, nous parlerons de tout cela une autre fois. »

Pendant elle devenait toujours plus malade et le docteur dit qu'il n'y avait plus d'espoir. Oh! monsieur, que de larmes nous versâmes autour de ce lit! De temps en temps la petite malade nous regardait si tendrement que nos cœurs se fondaient et souvent, comme dans une prière silencieuse, elle joignait ses faibles petites mains. Mais abrégeons. La maladie, mon cher Monsieur, dura vingt et un longs jours — vingt et un jours qui nous parurent comme autant d'années, car le temps est terriblement long quand nous voyons souf-

frir ceux que nous aimons. Un jour que nous pensions tout à fait que ce serait le dernier pour elle, elle nous fit signe d'approcher. Je le fis et, plaçant mon oreille à ses lèvres, elle murmura très-lentement et avec la plus grande difficulté, tandis que ses yeux étaient tournés vers le ciel : « Je le savais, » puis elle se tut. Dès lors elle n'a jamais parlé. Elle est rétablie, comme vous voyez ; sa vie a été épargnée, mais elle est sourde et muette.

Le visiteur, qui avait écouté avec intérêt le récit de l'affliction de Jeannette, dit : « C'est vraiment une grande épreuve, mes amis, qu'elle soit sourde et muette ; mais vous parliez de grande consolation — qu'entendez-vous par là ? »

— Je vais vous le dire, répondit la mère. Lorsque Jeannette reprit des forces, elle semblait peinée de ne pouvoir nous parler ; mais, à part cela, elle avait l'air très-heureux. Cependant elle me faisait souvent un signe que je ne savais comprendre. Si seulement elle pouvait écrire ce qu'elle demande, dis-je à son père, quelle précieuse compensation ce serait. Mais peut-être avez-vous remarqué que tous ses doigts sont tellement crispés, qu'elle ne peut rien tenir. Cela aussi est une des conséquences de sa pénible maladie. Nous remarquâmes qu'elle tournait constamment la tête vers la place où était un livre de vieilles histoires, et pensâmes qu'elle désirait s'en amuser ; mais nous nous trompions, car chaque fois que nous touchions le livre, elle secouait la tête.

Ici le père interrompit sa femme pour dire que c'était lui qui avait enfin découvert ce qu'elle demandait. « L'idée d'un livre me suivait partout. Jeannette dési-

rait un livre, c'était clair — mais quel livre? J'allai un jour à l'école qu'elle fréquentait autrefois, et demandai à la maîtresse, si par hasard elle avait des livres d'histoires amusantes qu'elle permettait de lire à ses élèves. Elle répondit que non. — N'en avez-vous point d'autres que la petite Jeannette aimait à lire? — Attendez — oh! oui, oui; il y en a un qu'elle aimait beaucoup. — Quel est-il? — Le Nouveau Testament. — Le comprenait-elle alors? — Il me semble que oui, car souvent quand les autres jouaient elle se retirait pour le lire. — Avez-vous encore de ces livres, Madame? — Oui, j'en ai. — Voulez-vous m'en vendre un? — Certainement.

En possession du livre, je courus à la maison, mais non sans penser que je pouvais m'être trop hâté d'acheter un livre qui peut-être, après tout, n'était pas celui qu'elle désirait. Je m'approchai du lit, indécis; mais quand elle vit ce que j'apportais, elle se leva sur son séant, malgré sa grande faiblesse, et battit des mains, tandis qu'en même temps sa figure rayonnait d'une manière remarquable. Délicieux spectacle, je vous assure.

Ici la mère ajouta : Dès ce moment sa santé revint promptement, ainsi que sa gaiété; et ce qui est encore plus frappant, et ce que mon mari hésite à vous avouer, c'est que Jeannette — oui, cette petite sourde et muette que vous voyez, est devenue notre docteur. Elle nous marque les plus beaux passages de son livre pour que nous les lisions. Vous pouvez trouver cela étrange, néanmoins c'est un fait; et de plus, nous y trouvons autant de plaisir que Jeannette elle-même.

— Dites simplement, s'écria le visiteur, que vous

avez trouvé, dans le Nouveau-Testament, la Parole de Dieu, et que notre miséricordieux Seigneur s'est servi de votre jeune fille pour vous y conduire : dites-le hardiment, mes amis. Loin de m'en moquer, je bénirai le Seigneur avec vous, et d'autant plus que c'est moi qui ai introduit ce bon livre à l'école. Il raconta alors toutes les circonstances relatives à la vente des Nouveaux Testaments, l'année précédente.

Pendant toute cette conversation, Jeannette tenait ses yeux fixés sur eux, essayant de deviner, par l'expression de leurs figures, le sujet de leur discours, tout en soupçonnant que c'était sur elle qu'il roulait, et quand ils eurent cessé de parler, elle adopta une nouvelle mode de s'adresser au visiteur. Désireuse de s'assurer s'il était un croyant comme elle, elle prit son Nouveau Testament et, l'ouvrant au neuvième chapitre de Jean, elle posa un de ses petits doigts crispés sur ces paroles : « *Crois-tu au Fils de Dieu ?* » et le lui tendit. Prenant le livre, le colporteur chercha le onzième chapitre du même évangile, au verset 17 : « *Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde.* »

Jeannette exprima sa joie par un regard d'affection, qui alla droit au cœur de son visiteur, et pour compléter cette joie et la convaincre que, comme elle, il mettait toute sa confiance en son Sauveur, il feuilleta encore et montra : « *Celui qui croit au Fils a la vie éternelle* » (Jean III, 36).

Ainsi ils conversèrent par le moyen de plusieurs passages de l'Écriture, se prouvant réciproquement qu'ils avaient la même foi et la même espérance ; et les versets, auxquels cette chère petite sourde-muette

recourait, montraient clairement qu'elle avait été enseignée par le Saint-Esprit, justifiant pleinement la vérité de ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ : « Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants » (Matth. XI, vers. 25).

Que Jeannette fût heureuse, tout en elle le témoignait. Mais quelle était la cause de son bonheur ? Elle était privée de toute conversation. Souvent on parlait de choses qu'elle aurait bien voulu entendre, elle voyait les yeux briller, les lèvres remuer.... et c'était là tout.

Elle ne pouvait avoir de communication ni avec ses parents ni avec ses compagnes. Le gai babil de ces dernières, elle ne l'entendait pas. Elle ne pouvait connaître la cause de leurs joyeux éclats de rire. Le doux gazouillement des oiseaux ne pouvait plus réjouir son oreille, ni l'hymne de louanges son cœur. Et cependant elle était heureuse. Quelle en était la cause ? La voici. *Dieu pouvait communiquer avec elle, si personne autre ne le pouvait, et elle avec lui.* Si, en beaucoup de choses, elle était isolée des autres, elle était d'autant plus en communion avec Dieu. Oh ! quelle heureuse portion d'être ainsi seul avec Dieu ! C'est ce qui la rendait heureuse. Cher jeune lecteur, serais-tu aussi heureux d'être SEUL AVEC DIEU ? Pose-toi sérieusement cette question. Dieu connaît la réponse de ta conscience, quand même tu essayerais de te la cacher à toi-même. Si tu ne peux répondre devant lui : « oui, » il doit y avoir, pour cela, une cause. Cette cause, c'est le péché. Eh bien ! Jeannette savait que ses « transgressions étaient pardonnées, ses péchés couverts, et ses iniquités non-imputées »

(Ps. XXXII). La Bible, que Jeannette aimait tant, nous dit comment le Seigneur Jésus-Christ « ôta le péché par le sacrifice de Lui-même. » De sorte que, maintenant, tous ceux qui l'acceptent pour leur Sauveur — tous ceux qui se confient en Lui comme étant mort pour eux, sont gratuitement pardonnés — tous leurs péchés sont effacés par son précieux sang. Jeannette croyait cela. Elle le connaissait, car Dieu le lui avait dit dans sa parole. C'est là ce qui la rendait heureuse — mais ce n'était pas tout. *Son habituelle communion* avec le Seigneur par la prière, et l'étude constante de sa parole l'avaient remplie du sentiment de son amour, l'avaient fait « CROITRE dans la grâce et dans la connaissance de son Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, » avaient fortifié sa foi et son espérance, tellement qu'elle avait trouvé ce repos que ceux-là seuls connaissent, *qui prennent son joug sur eux et apprennent de lui* (Matth. XI, 29), MARCHANT ET PARLANT AVEC LUI EN CHEMIN. C'est là surtout ce qui la rendait heureuse.

Cher lecteur, puisses-tu connaître le Seigneur Jésus-Christ, d'abord comme ton SAUVEUR et ensuite comme ton AMI : « Un ami qui est plus attaché qu'un frère. »

Encore un mot ou deux sur un sujet qui, sans être très important, est néanmoins fort utile. Les sourds-muets se servent pour converser avec leurs alentours, d'un alphabet en signes, dont chaque lettre se forme en plaçant les mains et les doigts dans des attitudes variées. Si la petite Jeannette et ses parents l'avaient connu, elle et eux se seraient épargné beaucoup de peine et de chagrin. Il est vrai que ses doigts étaient tout perclus et contractés, mais pourtant pas au point

de ne pas lui permettre d'exprimer, par de simples signes, le nom du livre qu'elle désira si longtemps ; sinon elle n'aurait pas pu manier son cher Nouveau-Testament avec autant d'agilité qu'elle le faisait. Quelle jouissance aussi si le colporteur avait su, par ce moyen, converser avec la chère Jeannette ! Que de précieuses pensées, puisées dans sa communion solitaire avec son Seigneur et Maître, elle aurait pu lui exprimer ainsi qu'à ses parents ! Mais il ne paraît pas qu'aucun d'eux eût jamais entendu parler de l'alphabet des Sourds-Muets. Eh bien ! si jamais vous vous rencontrez avec un pauvre enfant sourd-muet, n'aimeriez-vous pas beaucoup pouvoir lui parler avec vos doigts ? Supposons que vous connussiez le Seigneur, et supposons que l'enfant sourd-muet ne le connût pas, quelle grande chose ce serait de pouvoir lui parler de l'amour de Christ ! Qui sait si, par ce moyen, vous ne seriez pas un instrument pour faire de lui (si l'on peut dire ainsi) une autre chère petite Jeannette ? La plupart des sourds-muets de ce pays connaissent cet alphabet, mais à moins que d'autres personnes ne l'apprennent aussi, ils ne peuvent se parler qu'entre eux et ainsi, comme jadis les lépreux de la Palestine, ils sont privés de la société des autres. Cela n'est certainement pas bienveillant, ni bon pour eux. Or, s'il faut parfois beaucoup de temps et de peine aux sourds-muets pour apprendre cet alphabet, parce qu'ils ne peuvent être instruits de vive voix, vous pouvez l'apprendre d'une seule soirée avec l'aide d'un ami qui le connaîtrait, car vous en avez sans doute qui le savent. Je vous recommande d'essayer. Vous le trouverez utile en beaucoup d'occasions et amusant aussi.

Si vous avez des frères et des sœurs, engagez-les à l'apprendre avec vous ; et alors vous pourrez vous asseoir et causer sans faire aucun bruit ! Cela vous sera un excellent exercice d'*épellation* et rendra aussi vos doigts agiles.

Dans ce moment, un petit garçon est assis à côté de moi ; il apprend sa leçon d'*épellation* pour demain de la manière mentionnée ci-dessus. Il a son livre, d'un côté, et une petite planche, où se trouve imprimé cet alphabet, de l'autre. C'est la *première fois* qu'il essaye ; cependant il n'a besoin d'aucun autre secours que de celui de la planche ; et ce qui est digne de remarque, c'est qu'il me dit qu'il trouve qu'en épelant un mot de *cette* manière, seulement *une fois*, il le sait immédiatement sans avoir à y revenir ; cet exercice le fixe dans sa mémoire, ce qui lui cause autant d'amusement que d'instruction. Si vous le trouvez un peu long d'abord, ne vous découragez pas. En peu de temps vous pourrez épeler des mots par ces signes, aussi rapidement qu'avec la langue. La pratique fait la perfection, vous savez ; et ce qui était difficile d'abord devient aisé par la fréquente répétition. Et quand ainsi vous aurez appris *un autre langage*, si jamais vous rencontrez (et pourquoi ne pas essayer d'en trouver ?) quelque pauvre affligé qui ne peut entendre votre voix, vous pourrez réjouir son cœur en lui montrant que vous connaissez son silencieux langage, et qu'il n'est pas *tout à fait*, autant qu'il le croyait, isolé de la société de ceux qui ne sont pas affligés comme lui. Le fait même que vous pouvez converser avec lui à sa manière sera une preuve de sympathie, et la sympathie est très-précieuse à l'affligé ; mais plus que cela, si vous aimez vraiment le Seigneur Jésus et si vous désirez être employé à son service, quelle riche récompense ne moissonnez-vous pas en retour du badinage d'apprendre l'Alphabet des Sourds-Muets ?





La voix des fleurs.

Qui n'aime les fleurs? les fleurs des champs, des bois, des eaux et des collines, répandues à profusion par la main libérale de Celui qui a dit : « Considérez les lis des champs? » Comme je suis tout à fait sûr que les enfants aiment les fleurs, j'ai pensé que cela leur ferait plaisir de lire, de temps en temps, quelques pages sur ce sujet, et d'apprendre ainsi, relativement aux fleurs, quelque chose de plus que ce qu'ils peuvent comprendre en regardant simplement comment elles croissent, et mon but en le faisant ne sera pas seulement d'amuser, mais d'instruire les jeunes

lecteurs de la BONNE NOUVELLE dans les voies de Celui, que toutes ses « œuvres louent » disant unanimement que « ses tendres miséricordes abondent sur tous. »

Le péché, hélas ! est entré, et « par le péché la mort, » qui a tout gâté et les bourgeons verts qui sortent beaux et frais des liens bruns qui les emmaillotent, et qui sont si admirablement propres à protéger leur tendre enfance des pluies et des vents glacés de l'hiver, joncheront bientôt le sentier et bruiront sous nos pieds, murmurant des soupirs de ruine et de mort. C'est pourquoi ceux qui « mettent leurs affections aux choses de la terre, » même aux fleurs, qui les aiment pour elles-mêmes et non parce qu'elles sont l'œuvre des mains de Celui « par qui toutes choses furent créées, tant celles qui sont dans le ciel que celles qui sont sur la terre, » moissonneront des mécomptes et seront contraints de dire avec un poète mélancolique :

« Je n'ai jamais aimé sur la terre une fleur
Qu'elle ne fût bientôt flétrie et sans odeur. »

Avec quelle force cela nous rappelle l'immense différence qui existe entre les croyants et les incroyants — entre ceux qui connaissent le Seigneur et ceux qui ne le connaissent pas ! Les joies de l'incroyant doivent se flétrir, ses espérances doivent être confondues, aussi sûrement que la fleur se fane, que la feuille verte tombe et se change en poussière. De plus l'hiver vient, *aussi pour lui*, après lequel il n'a point de printemps à attendre. Mais les joies du croyant procèdent d'une source où la mort n'est jamais entrée et coulent en devenant toujours plus profondes.

Ses espérances sont fondées sur Celui qui « ne meurt plus, » et quoiqu'il ait aussi son hiver, il sait qu'un glorieux printemps l'attend, printemps sans automne, printemps éternel. Aussi avec quelle allégresse il peut alors regarder aux promesses de cette saison printanière, qui lui rappellent avec tant de force les arrhes qu'il possède déjà de ces « temps de rafraîchissement, » amenés par « la présence du Seigneur ! » Et qui sait s'ils n'arriveront pas bientôt ?

Ainsi vous voyez, cher jeune lecteur, qu'on peut beaucoup apprendre en *considérant* « les lis des champs, » pourvu que nous soyons guidés dans nos méditations par ce saint livre, la Bible, qui donne aux choses une signification et une voix que, sans elle, elles ne posséderaient pas.

J'ai parlé des bourgeons qui, dans ce moment, poussent aux arbres tout autour de nous, quelques-uns d'entre eux s'ouvrent déjà un peu ; comme si les petites feuilles de l'intérieur guignaient pour voir quel temps il fait, avant de s'aventurer à sortir dans toute leur fraîche beauté. Avez-vous jamais examiné attentivement l'une d'entre elles ? Faites-le, cela en vaut bien la peine. Il y a un arbre appelé marronnier d'Inde : vous pouvez le voir presque partout, même dans les villes, car c'est un arbre qu'on aime à planter dans les promenades et dans les parcs, à cause de ses feuilles, qui sont si grandes et si belles. Eh bien ! si vous cueillez, sur un marronnier, un de ces bourgeons brunâtres, vous verrez comme Dieu prend soin *même d'une feuille*. Dans les premiers jours de printemps, le temps est souvent très-froid et humide. Comment la jeune et tendre feuille sera-t-elle protégée contre la pluie glacée ?

Remarquez ces écailles brunes et dures, semblables à une cotte d'armes, entourant le vivant bourgeon, de manière à ce que rien ne peut lui nuire. Mais la pluie torrentielle ne pourra-t-elle pas pénétrer entre les écailles, et quand surviendra une nuit de gelée, faire périr la tendre feuille à l'intérieur? Regardez de plus près. Touchez les bords de ces écailles à l'endroit même où ils se joignent les uns aux autres: qu'est-ce qui pique votre doigt? C'est une espèce de résine que l'eau ne peut pénétrer, et que les insectes ne peuvent souffrir; chaque écaille en est entièrement engluée par-dessous, et cependant elle est si douce et si souple que, lorsque le tendre bourgeon devient en dedans d'heure en heure un peu plus grand et se déploie peu à peu, elle n'offre aucune résistance; sans cela la petite feuille serait étranglée dans son berceau, et ne couvrirait jamais la branche en été, pour offrir un abri aux oiseaux et une ombre contre la chaleur. Celui qui pourvut ainsi à la sûreté et au bien-être *d'une feuille*, oublierait-il le petit enfant qui se confie en lui et qui, par sa *propre* grâce, a appris à le connaître et à l'aimer? Oh! non, impossible. Quelle leçon de confiance donne donc clairement même le bourgeon brun d'un marronnier à ceux qui le *considèrent* avec soin, lorsque la rude bise de Mars le balance dans son berceau!

J'espère que nous recueillerons beaucoup de semblables leçons en continuant à « considérer » (si le Seigneur tarde) les fleurs qui surgissent par monts et vaux et revêtent le penchant de la verte colline d'un manteau bariolé.

Mon projet maintenant est simplement de vous faire penser à ces choses en abordant le sujet d'une ma-

nière générale avec l'intention d'y entrer plus particulièrement une autre fois. Arrachez à la haie le premier bouton de feuille venu. Regardez-le attentivement. Ouvrez-en soigneusement l'enveloppe extérieure et observez la manière admirable dont la petite feuille y est enveloppée ; elle n'est nullement chiffonnée, mais régulièrement plissée, chaque partie étant, dans quelques espèces, doublée côte à côte, dans d'autres, enroulée l'une dans l'autre. Essayez si vous pouvez la déployer sans la déchirer. Il faut pour cela une main bien douce. Qu'elle est fraîche et belle et d'un vert délicat ! Posez-la entre des feuilles de papier brouillard, placez-la dans un livre et mettez dessus quelque chose de lourd. Quand elle sera séchée, vous aurez une petite feuille à conserver, que les petits oiseaux n'ont jamais regardée, que les vents glacés n'ont jamais touchée, que le soleil brûlant n'a jamais desséchée, qui n'a jamais jeté son ombre sur le gazon. Elle peut vous rappeler, lorsque vous la regardez, quelque cher petit frère, retiré auprès de Dieu dès le berceau, dont le jeune esprit ne connut jamais les soucis desséchants du monde, ne fut jamais flétri par la tentation, ne jeta jamais une ombre de chagrin dans le cœur d'un autre.



Vieux ou jeune ?

Un mauvais choix de conseillers.

Voici un étrange contraste avec les scènes et les événements qui, les deux mois derniers, ont occupé notre attention ! L'heureux choix de Salomon, par lequel il devint le plus sage des hommes et le plus illustre de

tous ses contemporains — et comment sa renommée attira, des lointaines contrées du Midi, la Reine des Gentils pour rendre témoignage qu'on ne lui en avait pas dit la moitié — tels ont été dernièrement nos heureux sujets. Nous avons maintenant à nous entretenir du malheureux fils de Salomon, qui en très peu de temps perdit les cinq sixièmes du royaume et occasionna un schisme entre les dix tribus et les deux autres, schisme qui ne fut jamais réparé.

Mais la fidélité exige que tout ne soit pas mis à la charge du fils. Salomon lui-même avait trouvé, dans la prospérité, une école pire que l'adversité n'avait été pour David. Sage, puissant et renommé qu'il était au commencement de son règne, et si glorieux que fût devenu son royaume, la vieillesse le vit détourner son cœur de l'Éternel et donner des preuves d'infidélité, comme David n'avait jamais fait. David ne s'était jamais détourné après d'autres dieux comme Salomon ; et quoique Dieu traitât ce dernier avec miséricorde, à cause de David, et ne lui infligeât pas, en ses jours, le plein châtement de son péché, il montra son déplaisir en lui suscitant deux adversaires — Hadad et Rézin ; et à Jéroboam, fils de Nébat, il fut prédit qu'après la mort du roi il règnerait sur dix tribus. Ainsi fut frayé le chemin aux changements qui arrivèrent aussitôt après la mort de Salomon.

Sichem fut le théâtre de ces tristes événements. C'est là que tout Israël s'était assemblé, pour établir roi Roboam. Jéroboam était alors en Égypte ; on envoya le chercher. Il semble avoir eu vent de ce qui avait lieu, car il nous est dit que « Jéroboam et toute l'assemblée d'Israël vinrent, et parlèrent à Roboam,

en disant : Ton père a mis sur nous un pesant joug ; mais toi, allége maintenant cette rude servitude de ton père, et ce pesant joug qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » C'était une parole peu bienveillante. Elle indiquait que, sous la gloire et la pompe extérieure du règne de Salomon, il y avait eu parmi ses sujets un profond sentiment de mécontentement pour les fardeaux qu'ils avaient à porter. Quand, du temps de Samuel, Israël rejeta l'Éternel pour son roi et demanda qu'ils eussent un roi comme les nations d'alentour, il fut ordonné au prophète âgé de leur montrer de quelle manière le roi régnerait sur eux. Ce que déclara fidèlement Samuel en ces termes : « Ce sera ici la manière en laquelle vous traitera le roi qui régnera sur vous : Il prendra vos fils, et les mettra sur ses chariots, et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant son chariot.... Il prendra aussi vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères. Il prendra aussi vos champs, vos vignes et les terres où sont vos bons oliviers et il les donnera à ses serviteurs Vous crierez à cause de votre roi que vous vous serez choisi ; mais l'Éternel ne vous exaucera point en ce jour-là. » Ainsi averti, le peuple persista à avoir un roi ; et du temps de Salomon ils avaient réalisé la vérité des paroles de Samuel. Déjà pendant le règne de Saül, la génération même qui avait voulu avoir un roi l'avait expérimenté. Mais David fut l'objet de l'amour de la nation. Plusieurs avaient été plus ou moins ses compagnons à travers les péripéties de sa jeunesse et l'aimaient avec un zèle qui leur rendait tout service facile. De plus, David gouverna sous l'influence des leçons apprises à l'école de l'adversité,

qui fut pour lui, comme pour des milliers d'autres, l'école de Dieu.

Au commencement du règne de Salomon, la sagesse de sa conduite et la gloire de son royaume réconcilièrent probablement la nation avec le prix auquel elle était achetée. Mais cet état ne put pas se maintenir sans beaucoup de peines de la part du peuple. Nous lisons que « Salomon avait soixante-et-dix mille hommes qui portaient le faix, et quatre-vingt mille qui coupaient le bois sur la montagne. » C'était pendant la construction du temple, celle de sa propre maison, et celle de la maison de la forêt du Liban. Alors, comme dans sa vieillesse, il avait fait venir des chevaux d'Égypte, jusqu'à ce qu'il eût mille et quatre cents chariots, et douze mille hommes de cheval, et tout le reste en proportion ; nous pouvons bien penser, d'après cela, qu'on exigeait beaucoup de travail et de lourds impôts aussi. Le joug avait été porté en silence jusqu'à la mort de Salomon ; mais un changement à cet état de choses fut demandé à son fils. C'était une crise sérieuse pour le jeune monarque, qui venait de monter sur le trône ; crise qui réclamait de sa part toute la sagesse, pour laquelle son père avait été si renommé. Roboam agit d'abord sagement. Au lieu de répondre tout de suite aux demandes du peuple, sous l'impulsion du moment, il ajourne à trois jours la prise en considération de leur demande. S'il avait employé ce délai aussi sagement, le résultat eût été bien différent. Hélas ! la suite de l'histoire est bien triste.

La première chose qui arrête l'attention, c'est que le jeune roi semble n'avoir jamais pensé à rechercher le conseil de Dieu ; David le faisait, lui, en toute occa-

sion. Tout récemment encore, nous étions occupés de Salomon qui confessait n'être qu'un enfant et qui demandait la sagesse et la sagesse seule pour gouverner un si grand peuple. Mais il semble que Roboam n'avait jamais pensé à Dieu, n'avait jamais eu l'idée de lui demander quelle réponse il devait donner au peuple. Avons-nous parmi nos lecteurs un fils de pieux parents, qui ne prie pas et reste insouciant; qui peut aller à ses affaires ou au jeu sans jamais plier le genou, ou qui peut prendre les plus sérieuses décisions sans demander une seule fois des directions au Dieu de son père? Puissiez-vous, si c'est là votre cas, voir dans l'histoire qui est devant nous le résultat inévitable d'un tel oubli de Dieu!

Mais bien que Roboam ne cherche pas le conseil en Dieu, il délibère avec deux classes de ses courtisans. D'abord il « consulta les vieillards qui avaient été auprès de Salomon, son père, pendant sa vie, et leur dit: Comment et quelle chose me conseillez-vous de répondre à ce peuple? » Ce n'était pas précisément mal, et même c'eût été tout à fait bien de désirer connaître le jugement des conseillers de son père, âgés et de longue expérience, si d'abord il eût cherché celui de l'Éternel. Leur jugement était bien digne de considération: « Si aujourd'hui tu te rends facile à ce peuple, et que tu lui cèdes, et que tu leur répondes avec douceur, ils seront tes serviteurs à toujours. » Vraiment c'était là un bon conseil. Ces vieillards voulaient que le roi se conciliât son peuple en le traitant avec bonté et condescendance; en surmontant le mal par le bien, et que, par de bonnes paroles et de bonnes actions, il le liât à son trône par la reconnaissance.

Et le roi adopta-t-il ce système? Non; « il laissa le conseil que les vieillards lui avaient donné, et consulta les jeunes gens qui avaient été nourris avec lui, et qui étaient auprès de lui. »

Et qu'advint-il? Dans leur ardeur d'opposition, ils

conseillent au jeune roi de dire au peuple que son petit doigt était plus gros que les reins de son père, et que là où son père les avait châtiés avec des verges, il les châtierait avec des fouets garnis de pointes. Et ce fut là la réponse qu'il donna. Ajoutant l'insulte à l'oppression, il répond aux supplications de son peuple, implorant du soulagement, en menaçant ses sujets d'un joug encore plus pesant et d'une servitude plus insupportable. Même si le pouvoir eût été de son côté, que c'était inhumain et injuste de faire une telle menace ! Et dans l'absence de tout pouvoir, n'était-ce pas absolument insensé ? Aussi le résultat ne nous surprend pas. Ce cri est poussé : « Quelle part avons-nous en David ? Nous n'avons point d'héritage avec le fils d'Isaï. Israël, retire-toi dans tes tentes. Et toi, David, pourvois maintenant à ta maison. Ainsi Israël s'en alla dans ses tentes. » La multitude insurgée répond par l'insulte à l'insulte, et une révolte générale s'ensuit. Le roi envoie Adoram, qui était commis sur les tribus ; mais le peuple l'assomma de pierres. Jéroboam est bientôt établi roi sur les dix tribus révoltées, qui, ainsi séparées de la maison et du trône de David, ne revinrent jamais à leur ancienne condition. Ce que c'est que de ne pas rechercher le conseil de l'Éternel, et de préférer le conseil insensé de ses jeunes compagnons aux sérieux et excellents avis des conseillers et amis de son père.

Mes chers jeunes lecteurs, dans les difficultés où vous pouvez vous trouver, avez-vous l'habitude de chercher le conseil du Seigneur ? Cela ne peut guère être le cas, à moins que vous ne le connaissiez comme votre Sauveur. En est-il ainsi ? On a lieu de craindre que Roboam n'eût point de connaissance à salut du Dieu d'Israël, car alors il aurait eu recours à lui dans la solennelle crise d'où dépendait tout l'avenir de sa vie. Quelle pitié de voir des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe mépriser le Dieu de leurs parents, et le divin Sauveur, dont ils apprirent à balbutier le nom sur

les genoux de leur mère, et suivre une voie tout à fait opposée à celle dans laquelle ils ont été élevés ! Cher lecteur, es-tu entré dans ce même chemin ? Ne veux-tu pas t'arrêter et réfléchir au but où il mène ? La perte des cinq sixièmes du royaume terrestre qu'il avait hérité de son père, fut un assez sérieux résultat pour Roboam. *La perte éternelle de ton âme* est le but que tu poursuis. Arrête, arrête, cher lecteur, et considère ce qui t'est adressé en termes si tendres et si touchants : « Ne crieras-tu pas désormais vers moi : Mon père, tu es le conducteur de ma jeunesse » (Jérém. III, 4) ?

Et quant aux cas sans nombre, dans lesquels vous ou vos parents avez une décision à prendre, qu'il est important que vous appreniez, vous appliquiez et conserviez dans votre mémoire le sujet qui vient de nous occuper. Ce n'est pas que je suppose faisable ou même désirable de « placer de vieilles têtes sur de jeunes épaules, » mais raison de plus pour que les jeunes laissent aux vieillards à juger à quoi leur jeune force et leur énergie peuvent être employées. On ne sème pas de « l'ivraie » sans en récolter la moisson tôt ou tard ; et quel que puisse être l'attrait, pour l'esprit charnel, des choses qui vous entourent, soyez assurés, mes lecteurs, que c'est comme « le pétillage des épines sous un chaudron, » qui finit bientôt par la fumée et les ténèbres. Soyez persuadés et « tenez-vous sur les chemins, et regardez, et vous enquérez touchant les sentiers des siècles passés, quel est le bon chemin, et marchez-y, et vous trouverez le repos de vos âmes. » N'imitiez pas ceux qui appellent leur père « gouverneur » et rient derrière son dos de toutes ses sérieuses paroles. N'ayez pas la présomption de savoir mieux qu'aucun autre, ou du moins n'ayez pas celle de vous imaginer que vos jeunes compagnons en savent plus que vos vieux conseillers.

Surtout, cher lecteur, soyez disposé à profiter de l'expérience de ceux qui ont été eux-mêmes égarés une

fois, en dehors du sentier étroit, et qui voudraient vous épargner l'amertume de goûter vous-mêmes ce qu'est la transgression. « La voie des transgresseurs est pénible. » Oh ! si les jeunes gens voulaient le croire sur l'assurance que leur en donnent ceux qui l'ont amèrement éprouvé, au lieu de se résoudre toujours à en répéter l'expérience pour eux-mêmes ! Que la bénédiction de Dieu accompagne cet avertissement, et qu'aucun de ceux qui le lisent, n'ait comme Roboam, à déplorer trop tard les conséquences de l'obstination, de la folie et de l'orgueil.

QUESTIONS SUR « VIEUX OU JEUNES ? »

1. Sous quel rapport David, n'était-il jamais tombé ?
2. Lequel de ses proches tomba de cette manière ? et à quelle époque de sa vie ?
3. Quel châtement cela amena-t-il, même du temps de Salomon ?
4. Qu'est-ce qui avait été prédit comme devant suivre sa mort ?
5. Où eut lieu la rupture ?
6. Dans quel but les tribus s'y assemblèrent-elles ?
7. Qui est-ce qui parla pour le peuple ?
8. Qu'est-ce que leur requête indiquait ?
9. Qui, depuis longtemps, avait prédit cela ?
10. Pendant combien de temps les fardeaux avaient-ils été portés en silence ?
11. Quelle sage démarche le jeune roi fit-il ?
12. A quoi semble-t-il n'avoir jamais pensé ?
13. De qui prit-il d'abord conseil ?
14. Comment auraient-il voulu que le roi agit avec son peuple ?
15. Qui consulta-t-il ensuite ?
16. Quel conseil suivit-il ?
17. Quel en fut le résultat ?
18. Quel résultat, plus sérieux encore, sera la conséquence de la réjection, par qui quo ce soit, du conseil de Dieu ?
19. Quelle est la place qui convient aux jeunes gens ?
20. De quoi surtout est-il important que les jeunes gens profitent ?



La voix des fleurs.

SECONDE PARTIE.

« Chaque feuille a sa langue.
Chaque ruisseau sa voix. »

Avril, avec ses rayons de soleil et ses ondées, a souvent été comparé à l'enfance avec ses sourires et ses larmes, qui vont et viennent si rapidement, et comme l'enfance aussi sont quelques-unes des fleurs qui s'ouvrent maintenant et qui passent si tôt.

Mais avant de vous en parler, il faut que je vous engage à regarder le Fuchsia que vous voyez, dessiné ci-dessus, et qui est ce que les botanistes appellent une

fleur-hermaphrodite ; c'est-à-dire une fleur qui possède toutes les différentes parties que nous allons décrire, et que quelques fleurs n'ont pas. En l'examinant, vous remarquerez qu'elle se compose de quatre cercles les uns dans les autres. Le premier, ou cercle extérieur, se nomme le *calice* (1). Le calice est la coupe qui contient et entoure les fleurs. Dans certaines fleurs le calice est tout d'une pièce, dans d'autres il est divisé en plusieurs parties qui s'appellent alors *sépales*. Dans le dessin, vous voyez quatre sépales qui forment le calice. Le second cercle représente la *corolle* (2). La corolle est la fleur. Parfois aussi elle ne se compose que d'une pièce, d'autres fois de plusieurs. Ces pièces s'appellent *pétales*. Dans la fleur ci-dessus la corolle consiste en quatre pétales. Le troisième cercle contient quatre petits filaments appelés *étamines* (3). Certaines fleurs ont beaucoup d'étamines, d'autres n'en ont qu'une. Les étamines sont ces tiges minces comme du fil à l'intérieur de la fleur, qui sont terminées par un ou plusieurs petits points arrondis appelés *anthères* ; ils sont dans leur saison couverts d'une belle poussière jaune, nommée *pollen*. Vous voyez dans ce dessin à la figure 3, quatre étamines, se terminant chacune par une petite anthère ovale. Le quatrième et dernier cercle vous montre le *pistil* (4). Le pistil a une petite tête, ressemblant parfois à une tête d'épingle, et d'autres fois, divisée en trois. Cette petite tête s'appelle le *stigmate*, c'est comme une petite bouche qui reçoit la poussière dorée, tombant sur elle des anthères des étamines (3). Je vous en parlerai une autre fois. Eh ! bien, prenez une giroflée jaune, si vous pouvez, et examinez-en les diverses parties. Que les quatre pétales de la corolle sont

richement colorées ! Quelle belle et odoriférante *croix* elles forment en se tenant ouvertes sur les quatre sépales du calice ! La forme vous rappelle-t-elle la croix de Christ ? *Celle-ci* est-elle plus attrayante pour votre cœur que la fleur parfumée, que vous tenez à la main, ne l'est pour votre odorat. S'il en est ainsi, vous pouvez considérer ce petit *souvenir* avec un double plaisir, à cause de ce qu'il vous rappelle et parce que c'est *Lui* qui l'a fait. Quel doux parfum elle exhale, lorsque vous écartez ses pétales pour regarder les étamines qui sont à l'intérieur ! Mais quelques-unes d'entre elles sont si enfoncées que vous ne pourrez les voir sans détruire la jolie fleur. C'est dommage, mais il le faut ; c'est pourquoi détachant les quatre sépales composant le calice et les quatre pétales qui forment la corolle, vous voyez les étamines. Combien y en a-t-il ? Justement six ; deux courtes et quatre longues, chacune avec sa grande anthère, entourant le pistil qui est au centre avec sa petite stigmale, attendant de recevoir la pluie d'or qui tombe sur elle en sa saison. A cause de la disposition des pétales en forme de croix, cette douce fleur appartient à ce que les botanistes appellent l'ordre ou la famille des crucifères — car les plantes sont divisées en familles, sur lesquelles j'espère que nous en apprendrons davantage en continuant. Cette curieuse famille ne se compose pas seulement de fleurs, mais, tout étrange que cela puisse paraître, elle contient aussi des végétaux, tels que les navets, les choux, le cresson, etc. Famille bien mélangée, direz-vous. D'accord, mais elle est pourtant très-utile, et si vous avez l'occasion d'examiner les *fleurs* de quelqu'un de ces végétaux, vous verrez que, comme la giroflée, elles

ont toutes la forme de la croix, avec six étamines et un pistil, qui, lorsque le pollen est tombé dessus et a mûri la semence qui est à l'intérieur, devient le vase de la semence. Dans quelques plantes le vase de la semence se trouve au-dessous du pistil, ainsi que j'espère vous le montrer une autre fois; mais dans la famille des crucifères, le pistil lui-même devient la cosse ou poche de la semence. Or, chaque fois que vous trouverez une plante, dont la fleur ressemble à la giroflée dans ses diverses parties, vous saurez à quelle famille elle appartient.

J'ai dit que certaines fleurs printanières — passant si vite — ressemblaient en cela à l'enfance : —

« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. »

L'enfance et la jeunesse sont vanité.

Descendons en imagination dans quelque verdoyante vallée de la campagne, où les jeunes feuilles de la haie, par un soleil passager, sourient à travers leurs larmes d'Avril. Là, dans quelque recoin abrité, à moitié cachées par une pierre moussue, vous verrez, si vous regardez bien, les pétales bleues ou blanches de la violette au doux parfum, emblème de l'humilité. Si votre odorat est fin, vous la découvrirez presque plus vite par ce sens qu'avec les yeux, comme si elle cherchait « à bénir quoique invisible, » car elle répand son parfum — le souffle même du printemps — dans les airs, tout en baissant tellement la tête dans le gazon et les herbes que souvent elle est tout à fait invisible. Ne nous rappelle-t-elle pas quelqu'un qui fut si « doux et humble de cœur, » dont toute la carrière de la crèche à la tombe fut un sacrifice parfait et de bonne senteur à Dieu ?

Elle parle de lui, car je suis sûr qu'il n'y a pas une fleur qui n'eût un langage pour parler de celui qui l'a créée, si seulement nous avons des oreilles pour entendre.

Il y a huit sortes de violettes, dont une seule a ce parfum agréable, « si doux et pourtant si pénétrant, » *caractère* ou qualité qui nous rappelle de nouveau celui dont la douce main pouvait caresser un petit enfant (Marc IX, 36 ; X, 16), et dans sa toute-puissance tancer la tempête mugissante sur « les vagues d'un bleu foncé de la mer de Galilée. » Oh ! quel privilège immense de l'avoir pour ami ! Mais d'abord le connaissez-vous comme votre SAUVEUR ? Son sang précieux vous a-t-il purifiés de tout péché ? Comme le petit garçon mentionné dans un précédent numéro de la BONNE-NOUVELLE, pouvez-vous répondre. « Oui, parce que DIEU l'a dit ? » S'il en est ainsi, alors Jésus est votre AMI.

- « Ici, famille, amis, tout passe,
- » Le bonheur paraît et s'efface,
- » Son cœur seul jamais ne se lasse,
- » Oh ! quel amour ! »

Ne vous contentez pas de savoir qu'il vous a sauvés. Apprenez à le connaître comme cet être infiniment bon dans la communion duquel vous trouvez vos délices. Souvenez-vous qu' « il prenait les petits enfants dans ses bras, posait ses mains sur eux et les bénissait. » Sans doute, vous pouvez vous approcher *tout près* de lui en toute humilité et pourtant en toute confiance ! Penserez-vous à ces choses lorsque la brise vous apportera le parfum de « l'humble violette ? »

Si vous comparez la violette à la giroflée, vous ver-

rez que la première a cinq pétales au lieu de quatre ; et l'une d'entre elles, la plus inférieure, a la forme d'une petite bourse, appelée par les botanistes *éperon*. De plus, le calice (ou coupe de la fleur) a cinq *sépales* au lieu de quatre et en examinant la tige ou *pédoncule*, vous verrez deux sortes de petites feuilles pointues, qui ne sont pourtant pas des feuilles. A l'intérieur aussi elle diffère beaucoup de la giroflée, n'ayant que cinq étamines liées ensemble et deux d'entre elles ayant des *éperons*. Une autre différence entre elles est que dans la violette les *pétales* diffèrent les unes des autres dans la forme, tandis que dans la giroflée, elles sont toutes quatre semblables. De cette manière vous pouvez comparer les diverses parties de telles fleurs que vous pouvez trouver pendant ce mois et vous verrez que cela vous sera très profitable, non-seulement pour l'étude des fleurs, mais pour des choses plus importantes. Cela vous aidera à acquérir une habitude de penser et d'observer qui vous sera très-utile plus tard. Prenez séparément toutes les parties déjà décrites de quelque fleur qui les possède et, après les avoir séchées en les serrant entre des *feuilles* de papier buvard, arrangez-les proprement sur une feuille de papier blanc, en gommant un peu les coins. D'abord les pétales les unes à côté des autres formant un croissant, dessous les étamines avec un pistil au milieu ; et, en dernier lieu, les sépales sous la forme d'un autre croissant renversé, de telle sorte que les extrémités des deux croissants se rencontrent aussi près que le permettra la différence de dimension ; au centre les étamines, etc. Puis arrangez d'une manière semblable toutes les parties de quelque autre fleur. Ecrivez dessous le nom de chaque

fleur et observez soigneusement en quoi chaque partie de l'une diffère de la partie correspondante de celle qui lui est comparée. Pour aider votre mémoire, d'abord, pour les diverses parties, vous pouvez demander à quelque ami d'écrire en tête de chaque section le mot « pétale, » « étamines, » « pistil, » « sépales, » sans oublier que le bout des étamines est appelé *anthère* et celui du pistil *stigmate*.

Mais si vous voulez cueillir la violette embaumée pour la conserver toute l'année, vous ne devez pas tarder. Elle passera bientôt. Encore peu de semaines, même peu de jours, puis ce sera trop tard. D'autres fleurs seront là très-jolies, vraiment, et même plus attrayantes à la vue ; mais la violette parfumée sera passée. Trop tard ! Je n'entends jamais ce mot sans penser à ce qui arrivera lorsque « l'Epoux » viendra et que ceux qui seront prêts entreront avec lui aux noces, et que la porte sera fermée. *Après*, les autres viendront ; mais.... il sera trop tard ! (Matth. XXV). Un autre printemps amènera d'autres violettes au doux parfum, mais pour ceux qui auront persisté à rejeter la grâce, il n'y aura plus, d'autre occasion, quand il sera « trop tard » (Luc XIII, 25).



Il est plus heureux de donner que de recevoir.

1. *La lanterne magique.*

— Non, jamais nous ne pourrons avoir cette jolie chose, s'écrièrent simultanément trois voix enfantines ;

jamais nous ne pourrions nous la procurer, car notre argent de poche est bien loin d'y suffire.

Et trois petits visages du frère et des deux sœurs, Charlotte, Edouard et Minna, se jetèrent des regards désolés. Ils étaient assis dans leur petite chambre et le sujet de leur conversation captivait si fort leur esprit qu'en vain le petit Guillaume les engageait à jouer et que Louise, encore plus petite, criait en s'efforçant d'atteindre les longues boucles de Charlotte, pour attirer son attention sur elle. Mais nos trois amis ne répondaient à ces demandes bruyantes que par de profonds soupirs, si bien que Gertrude, la gouvernante, les regarda et dit, moitié riant : « Qu'avez-vous donc, enfants ? »

— Jamais nous n'aurons assez, répéta Charlotte d'un ton triste.

— Que n'aurez-vous pas assez ? demanda la gouvernante.

— Ecoute, Gertrude, nous voulons te le raconter, seulement tu n'en parleras pas, continua celle-là. Il y a dans la vitrine d'un magasin une jolie lanterne magique avec tout l'attirail, et Edouard, Minna et moi nous aimerions tant à la posséder. Mais pense, Gertrude, que Monsieur Harris en demande six francs et à peine avons-nous deux francs entre nous. Ah ! quel plaisir nous causerait un pareil jouet ?

— J'ai aussi un grand franc, interrompit le petit Guillaume.

— Et, poursuivit Charlotte en grande hâte de crainte qu'Edouard ne prit la parole avant elle — quand la chambre est obscure, alors toutes sortes de figures se promènent sur les parois. Géants, nains, soldats, dan-

seurs, bref, tout ce que nous voudrions nous pourrions le voir passer devant nous à l'instant.

— Ne serait-ce pas joli? interrompit Edouard.

— Et tu verras, Gertrude; tu te blottiras dans un coin et le petit Guillaume ouvrira des yeux aussi grands qu'une pièce de deux francs, et la petite Louise étendra ses petites mains et voudra saisir les hommes magiques. Ha! ha! ha!

— Mais d'où nous viendra l'argent? J'ai bien envie d'en demander au grand-père.

— Pourquoi pas à ta maman? demanda la gouvernante.

— Parce que lorsque maman nous a acheté ce cheval à bascules, elle nous a dit que de longtemps, nous ne devons plus attendre de cadeaux, dit Charlotte. Mais peut-être connaît-elle un moyen de nous aider. Viens, Edouard, nous irons vers elle.

En ce moment se fit entendre le son d'une petite cloche qui invitait au souper; et après avoir mis un peu d'ordre à leurs jouets épars et renversés, tous les enfants quittèrent la chambre.

Cependant avant de les suivre dans la chambre à manger, le lecteur sera bien aise d'apprendre quelque chose de plus sur chacun d'eux.

Charlotte était l'aînée de cinq enfants. Monsieur Seibel, leur père, était avocat et demeurait depuis assez longtemps dans la ville de C.. Charlotte s'imaginait qu'il y avait déjà très longtemps de cela, quoiqu'elle eût à peine atteint sa septième année. Les parents possédaient une jolie maison avec un jardin et un verger attenants, et les enfants avaient quantité de jouets, dont beaucoup de mes jeunes lecteurs n'ont pas même

entendu le nom ; cependant ils n'en étaient pas plus heureux, car, comme nous venons de le voir, ils avaient tout à coup découvert qu'il leur manquait quelque chose, qu'ils devaient absolument avoir, pensaient-ils.

Comme beaucoup de ses semblables, Charlotte avait ses moments de mauvaise humeur, lorsque tout n'allait pas à sa fantaisie ; mais sous les soins d'une tendre mère elle avait appris quelque peu à connaître son mauvais cœur et désirait vivement être bonne et affectueuse. Edouard avait un bon caractère, comme on dit ordinairement, mais il n'en était pas moins un peu sauvage et turbulent, disait la gouvernante. Minna était petite et délicate, faisait peu de bruit en jouant, restait même souvent bien tranquille sur sa chaise, mais de temps en temps elle montrait aussi sa volonté et son obstination. Cependant tous trois n'étaient pas peu fiers de leurs deux petits frère et sœur et étaient toujours prêts à les amuser, à babiller avec eux et à les initier à toute espèce de choses, bonnes et mauvaises.

Tels étaient les jeunes habitants de la chambre des enfants dans la maison de l'avocat Seibel. Ils ressemblaient à un petit parterre, où la mauvaise herbe croît toujours plus, tandis qu'une tendre jardinière est constamment occupée à l'arracher du sol et à en semer de la bonne. Et cette jardinière n'était autre que la mère qui connaissait le Seigneur et dont la joie était d'élever ses enfants, par la prière, dans la discipline et l'enseignement du Seigneur. Quelle bénédiction de posséder une telle mère !

Père et mère étaient à table pour le repas du soir. On fit remarquer aux trois enfants, qu'il leur était impossible de cacher plus longtemps à leurs parents un

sujet qui se peignait dans cet instant sur toute leur physionomie ; et il ne fallut à la mère qu'une légère impulsion pour que le désir ardent de la lanterne magique qu'on trouvait dans le bazar de la Grand'rue devint un secret connu. Et lorsque Charlotte adressa timidement cette question à sa maman : « Que devons-nous faire ? » Edouard posa sa tartine et écouta la réponse avec anxiété.

— On vous a dit, mes enfants, commença la mère après une pause, que pour le moment vous ne devez plus attendre de présents. Papa et moi ne pouvons plus rien faire pour vous ; c'est pourquoi je vous engage à être plus soigneux de vos jouets aussi bien que de votre argent. Si vous le faites, je ne vois pas pourquoi vous ne payeriez pas vous-mêmes la lanterne magique avec vos propres économies. Il va de soi-même que, pour cela, pendant tout un mois, vous devrez vous priver de toute espèce de friandises, ajouta la mère en riant. Tout ce que je puis vous promettre, c'est que, lorsque vous aurez la lanterne, papa et moi irons dans votre chambre regarder cette merveille.

— Mais, maman, fit observer Charlotte, si nous attendons tout un mois, M. Harris vendra sa lanterne, et alors toutes nos économies seront inutiles.

— Sous ce rapport, poursuivit la mère, vous pouvez être tranquilles. Car quand vous aurez atteint les six francs, je me chargerai moi-même de vous procurer la lanterne, si du moins vous la désirez encore.

— Oh ! merci, merci, Maman ! s'écria Charlotte avec joie. Bien sûr, nous la désirerons encore alors, n'est-ce pas, Edouard ?

à suivre.





Un anniversaire.

« Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et avant que les années arrivent desquelles tu dises : Je n'y prends point de plaisir » — Ecclés. XII, 1.

Il est très étrange que nous ayons besoin de tant d'avertissements pour ne pas oublier celui qui nous a faits, notre Créateur, qui conserve nos vies, qui nous donne la nourriture, la santé et le vêtement. Mais l'homme oublie Dieu ; content de manger et de boire, de dormir et de jouir de ses dons, il ne pense pas du tout à celui de qui découlent toutes bénédictions. Eh ! bien, ce texte nous dit de nous souvenir de notre Créateur, et de nous en souvenir pendant notre jeunesse.

Nous éviterons une quantité de pièges en aimant le Seigneur dès notre jeunesse, et si nous nous souvenons de Dieu pendant notre enfance, nous verrons qu'il ne nous oubliera jamais dans la vieillesse.

Par une chaude journée d'été deux vieillards étaient assis à l'ombre d'un chataignier. Leurs cheveux étaient blancs et leurs visages tout ridés ; il ne leur restait pas beaucoup de force à voir leur dos voûté et leur tenue annonçant la faiblesse. Ils parlaient ensemble des temps d'autrefois, car ils avaient toujours vécu dans le même village et se connaissaient depuis soixante ans et plus ; tandis qu'ils causaient, un beau garçon de dix ans arriva vers eux en sautant, et hors d'haleine de gaieté s'assit à leurs pieds. C'était le petit fils de l'un des vieillards, joyeux garçon vraiment !

— C'est mon anniversaire, grand-papa, commençait-il ; j'ai reçu tant de présents — une toupie et une balle, et des livres.

Le grand-papa regarda l'enfant presque tristement et dit. « J'espère que tu deviendras un homme sage et bon, Arthur, et que tu seras plus heureux que je ne l'ai été. » « Pourquoi, grand-papa ? » demanda le garçon. « Quand j'étais jeune, mon garçon, je ne me souvenais pas de mon Créateur ; je renvoyais toujours à plus tard de penser à Lui, et quand mon ami ici présent essayait de me dire que la jeunesse était le meilleur temps pour s'occuper de Dieu et lui donner mon cœur, je répondais que j'avais encore assez de temps pour cela, et j'oubliais Dieu entre les mains duquel était ma vie. Puis vinrent les soucis et il me semblait que je n'avais pas le temps de songer à mon âme. Je devais gagner ma vie, travailler toute la longue jour-

née et quelquefois la nuit à mes livres, dans mon comptoir; et alors je trouvais difficile de penser à Dieu. Enfin je tombai malade. Dieu m'ôta la santé pour laquelle je ne l'avais jamais remercié, et les forces que je n'avais employées que pour moi; mais durant la maladie et les nuits agitées par de cruelles souffrances, je ne pouvais penser à Dieu ni étudier ma Bible, que j'avais négligée, ni apprendre de Jésus que j'avais rejeté. Dieu me rétablit cependant; mais alors j'eus d'autres peines et d'autres angoisses et il me semblait encore que le temps me manquait pour le christianisme. J'ai enfin, j'espère, trouvé Jésus, mon Sauveur; mais qu'elle est triste pour moi la pensée que je n'ai qu'un cœur lassé du monde à lui offrir. Je ne puis rien faire pour Dieu, car j'ai si peu de force, soit morale, soit physique. » Le garçon était sérieux; son grand-papa continua: « C'est un joug aisé que Christ nous exhorte à prendre, n'est-ce pas, ami Gray? » « Oui, vraiment! » répondit l'autre vieillard avec un doux sourire. « Souviens-toi, cher garçon, que servir Dieu dans sa jeunesse nous épargne beaucoup de chagrins, sans nous ôter un seul plaisir réel. Que ton jour de naissance ne se passe pas sans demander à Dieu de t'aider à te souvenir de lui aux jours de ta jeunesse. » L'enfant éleva son cœur et Dieu entendit sa prière.



Le prophète de Béthel.

L'histoire de ce mois attire notre attention sur de tristes et lugubres scènes. Cependant, au milieu de

tout cela, « *la parole de l'Éternel* » est toujours immuable, et toujours efficace ; et les droits de cette « parole » — son autorité suprême et absolue, et la certitude de son accomplissement, — tel est le grand sujet qui doit être gravé dans nos esprits.

Le royaume des dix tribus, séparé de Juda et de Jérusalem, ainsi que nous le vîmes le mois dernier, marcha sans interruption dans le mal dès le commencement. Sans doute l'Éternel s'était servi des Israélites et de leur roi Jéroboam, comme d'une verge en sa main pour châtier la maison de David à cause de ses péchés. Mais il est à supposer que, de leur part, les motifs de leur révolte contre Roboam étaient égoïstes et méchants. Il est vrai que l'Éternel permit ce changement et, par le prophète Ahija, il désigna même Jéroboam comme devant monter sur le trône vacant ; mais il y avait de sombres indices dans les paroles mêmes qui lui furent adressées à cette occasion : « Je te prendrai donc, et tu régneras sur tout ce que ton âme souhaitera, et tu seras roi sur Israël. » Un désir de régner n'est pas tout ce qu'il faut pour qu'on puisse espérer que celui qui le nourrit régnera bien. L'Éternel empêcha le roi de Juda de combattre contre Jéroboam, qui malgré cela s'éloigna du Seigneur, disant en son cœur : « Maintenant le royaume pourrait bien retourner à la maison de David. Si ce peuple monte à Jérusalem pour faire des sacrifices dans la maison de l'Éternel, le cœur de ce peuple se tournera vers son seigneur Roboam, roi de Juda ; et ils me tueront, et ils retourneront à Roboam, roi de Juda. » Incrédulité ! incrédulité ! L'Éternel qui l'avait établi roi sur les dix tribus ne pouvait-il pas préserver sa vie et tenir son

peuple soumis? N'était-ce pas la même *parole de l'Eternel*, par laquelle il régnait, qui dirigeait et invitait le peuple à monter à Jérusalem pour adorer? Sans doute; et si Jéroboam s'était seulement confié en l'Eternel, et avait obéi à sa parole, l'Eternel l'aurait établi sur le trône. Au lieu de cela nous lisons: « Sur quoi, le roi, ayant pris conseil, fit deux veaux d'or, et dit au peuple: Ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem; voici tes dieux, ô Israël! qui t'ont fait monter hors du pays d'Egypte. Et il en mit un à Béthel, et il mit l'autre à Dan. Et cela fut une occasion de péché, car le peuple allait même jusqu'à Dan, pour se prosterner devant l'un des veaux. »

Aux yeux de bien des gens de nos jours, mes jeunes amis, cela semblerait peu de chose qu'un roi, par des motifs politiques, désignât un nouveau lieu de culte national. Mais aux yeux de l'Eternel, ce n'était pas peu de chose. Il avait solennellement proclamé Jérusalem comme le lieu où il avait établi son nom et qu'il avait choisi lui-même pour y habiter; et quant à Jéroboam, choisir Béthel et Dan était une rébellion directe contre Dieu. Et voyez comment un péché conduit à un autre. Ce changement de *lieu* de culte se rattachait à des changements tout aussi grands dans l'objet d'adoration et dans son ordre. Des veaux d'or furent établis comme dieux d'Israël et il nous est dit de ce malheureux roi, qu'« il fit aussi des maisons des hauts lieux, et établit des sacrificateurs des derniers du peuple, qui n'étaient point des enfants de Lévi. » Il changea aussi les temps de la convocation des assemblées solennelles, en ordonnant une fête au huitième mois. « Or, le quinzième jour du huitième mois, savoir, au mois qu'il avait in-

venté de lui-même, il offrit sur l'autel qu'il avait fait à Béthel, et célébra la fête solennelle qu'il avait instituée pour les enfants d'Israël, et offrit sur l'autel, en faisant des encensements. » A quels terribles résultats un faux pas peut conduire ! Une fois que vous prenez pour votre guide votre propre volonté au lieu de la volonté de Dieu, personne ne peut dire à quelles conséquences d'arrogante impiété vous pouvez arriver.

Au milieu de sa profanation du culte de Dieu, Jéroboam dut entendre « *la parole de l'Eternel,* » d'un lieu d'où il s'attendait peu à l'ouïr. Souvenez-vous que son grand péché était le mépris de « *la parole de l'Eternel.* » « *La parole de l'Eternel* » déclarait que Jérusalem était le lieu de culte pour Israël et celui du rassemblement des tribus. « Dan et Béthel me conviennent mieux, » voilà ce que répondit à Dieu le méchant Jéroboam. « Ecoute, ô Israël, l'Eternel ton Dieu est l'Eternel. » Tel est le témoignage de « *la parole de l'Eternel.* » « Voici tes dieux (deux veaux d'or), ô Israël ! qui t'ont fait monter hors du pays d'Égypte ! » Tel fut le cri de Jéroboam. « *La parole de l'Eternel* » avait consacré la tribu de Lévi comme la tribu sacerdotale, et la famille d'Aaron comme celle des sacrificateurs. Tout autre tribu quelconque devait fournir des sacrificateurs à Jéroboam. « *La parole de l'Eternel* » avait prescrit des époques fixes pour les fêtes annuelles d'Israël ; Jéroboam en établit une « au mois qu'il avait inventé de lui-même, » et pendant qu'il était occupé à la célébrer, voici, un homme de Dieu vint de Juda à Béthel, avec *la parole de l'Eternel,* lorsque Jéroboam se tenait près de l'autel pour y faire des encensements. Et il cria contre l'autel, selon *la parole de l'Eternel,* et

dit : Autel, autel ! ainsi a dit l'Éternel : Voici, un fils naîtra à la maison de David, qui aura nom Josias ; il immolera sur toi les sacrificateurs des hauts lieux qui font des encensements sur toi, et on brûlera sur toi les os des hommes. » C'était un hardi témoignage en présence du méchant et idolâtre apostat qui se tenait-là ; témoignage qui fut confirmé par un signe que l'homme de Dieu annonça ainsi : « C'est ici le miracle dont l'Éternel a parlé : Voici, l'autel se fendra tout maintenant, et la cendre qui est dessus sera répandue. » Mais qu'étaient les signes et les prophéties pour ce Jéroboam qui s'était endurci contre l'Éternel. « Il étendit sa main de l'autel, en disant : Saisissez-le. » Mais une main plus forte que celle de Jéroboam ou de ses serviteurs avait déjà arrêté le roi rebelle. La main qu'il avait étendue contre le prophète de Dieu ne put être retirée en arrière ; elle restait immobile, monument de la propre folie de l'impie monarque et du juste déplaisir de Dieu. « Et la main qu'il étendit contre lui devint sèche, et il ne put la retirer à soi. » De plus le signe qu'il avait méprisé s'accomplit devant ses yeux. « L'autel aussi se fendit, et la cendre qui était sur l'autel fut répandue, selon le miracle que l'homme de Dieu avait proposé, *suivant la parole de l'Éternel.* » Et ce ne fut pas là seulement le triomphe dont *la parole de l'Éternel* fut en ce jour-là couronnée. Le roi rebelle devint un suppliant devant le prophète et s'adressa ainsi à lui : « Je te prie, qu'il te plaise de supplier l'Éternel, ton Dieu, et de faire prière pour moi, afin que ma main retourne à moi. Et l'homme de Dieu supplia l'Éternel, et la main du roi retourna à lui, et elle fut comme auparavant. »

Le roi fut si ému par les merveilles dont il avait été témoin et par la délivrance dont il venait d'être l'objet, qu'il invita instamment l'homme de Dieu à l'accompagner dans sa maison et à se rafraîchir, en lui promettant de plus une récompense. Mais le prophète refusa. Quand même le roi lui donnerait la moitié de sa maison, il n'y entrerait pas avec lui, ni ne mangerait du pain ni ne boirait de l'eau en ce lieu-là. Pourquoi donc ? Quel était le secret de ce refus. Voici la réponse, telle qu'elle sortit des lèvres du prophète : « Car il m'a été ainsi commandé *par la parole de l'Eternel*, qui m'a dit : Tu n'y mangeras point de pain, et tu n'y boiras point d'eau, et tu ne t'en retourneras point par le chemin par lequel tu y seras allé. » Et quoiqu'un roi l'invitât à désobéir et cela dans des circonstances qui pouvaient faire croire que le roi était converti, le prophète fut inébranlable dans son obéissance. « Il s'en alla donc par un autre chemin, et ne s'en retourna point par le chemin par lequel il était venu à Béthel. »

Si seulement nous pouvions clore ici notre récit et poser notre plume ! Mais nous ne le pouvons pas. L'homme de Dieu, ayant délivré son message et résisté à la tentation d'un festin avec le roi et d'une récompense royale, devait être assailli de nouveau. D'un côté, il est vrai, bien inattendu arriva la nouvelle tentation. Un frère prophète, qui demeurait à Béthel — prophète du vrai Dieu et non de la religion idolâtre établie par Jéroboam — entendait raconter par ses fils ce qui avait eu lieu, sella son âne et se mit à la poursuite de l'homme de Dieu de Juda. Il atteignit ce dernier sous un chêne où il se reposait. Halte fatale dans son voyage ! Si seulement il eût continué de marcher avec la

même vigueur qu'au départ ! Souviens-toi, cher lecteur chrétien, que la première pause dans le sentier de l'obéissance est souvent l'occasion que choisit Satan pour nous en détourner. Ce peut être par des choses qui ne choquent en rien nos sentiments qu'il nous tente. Ce n'était pas le cas dans notre histoire. C'était un frère prophète qui venait vers l'homme de Dieu de Juda, pour le presser d'accepter l'hospitalité dans sa maison. Mais *la parole de Dieu* ne défendait-elle pas cela aussi expressément quand l'offre en était faite par un prophète de l'endroit, que peu de temps auparavant, quand elle était faite par un roi repentant ? L'homme de Dieu semble d'abord sentir et reconnaître cela. Il répète au prophète de Béthel ce qu'il avait déjà déclaré au roi. « Car il m'a été dit *de la part de l'Eternel* : Tu n'y mangeras point de pain, et tu n'y boiras point d'eau, et tu ne t'en retourneras point par le chemin par lequel tu y seras allé. » Que peut dire le vieux prophète à cela ? Hélas ! hélas ! il ouvre sa bouche pour prononcer un mensonge. « Et il lui dit : Et moi aussi, je suis prophète comme toi ; et un ange m'a parlé de la part de l'Eternel, en disant : Ramène-le avec toi dans ta maison, et qu'il mange du pain, et qu'il boive de l'eau. Mais il lui mentait. » C'était bien là une tentation. Prophète contre prophète, révélation contre révélation. Oui, mais l'homme de Dieu de Juda savait que c'était *la parole de l'Eternel* qui lui avait défendu de manger et de boire ; et qu'était la parole d'un prophète quelconque ou même d'un ange, quand elle contredisait ce qu'il savait être *la parole de l'Eternel*. Un prophète pourrait mentir, un ange pourrait être un mauvais ange, parlant précisément pour

tromper ; mais *la parole de l'Éternel* ne pouvait pas changer, ne pouvait pas tromper, ne pouvait pas faillir. Nous manquons souvent à notre devoir de l'honorer et d'y obéir : mais cela même ne fait que prouver d'une autre manière qu'elle est permanente à toujours. Heureux l'homme qui est soumis à *la parole du Seigneur*. Malheur à l'homme qui se rebelle contre elle.

L'homme de Dieu de Juda tomba dans le piège qui lui était tendu et descendit avec le prophète de Béthel pour manger et boire dans sa maison. Et comme il était à table, les lèvres menteuses de son hôte perfide s'ouvrirent, hélas ! avec toute la solennité de l'impitoyable vérité, pour prononcer la sentence de sa victime et de son hôte. « Ainsi a dit l'Éternel : parce que tu as été rebelle au commandement de l'Éternel, et que tu n'as point gardé le commandement que l'Éternel, ton Dieu, t'avait prescrit ; mais tu t'en es retourné, et tu as mangé du pain, et bu de l'eau dans le lieu dont l'Éternel l'avait dit : N'y mange point de pain, et n'y bois point d'eau ; ton corps n'entrera point au sépulcre de tes pères. » Ainsi que la question adressée à nos premiers parents : « Adam, où es-tu ? » ou celle à Caïn « Qu'as-tu fait ? » ou ainsi que l'écriture mystérieuse sur la muraille, qui fit trembler Belsazar, ainsi ce message doit avoir résonné aux oreilles du prophète. S'asseoir pour entendre sa sentence des lèvres mêmes par lesquelles il avait été trompé ! Sous quels effrayants pressentiments il dut se remettre en marche ! « Une attente certaine et terrible de jugement et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires » pourrait seule représenter les sentiments, avec lesquels il remonta sur son âne et tourna son visage vers ce pays de Juda que

ses yeux ne devaient plus revoir.

« Puis ce prophète s'en alla, et un lion le rencontra dans le chemin, et le tua; et son corps était étendu par terre dans le chemin, et l'âne se tenait auprès du corps; le lion aussi se tenait auprès du corps. » Ainsi il était manifeste que sa mort n'était pas un simple accident, suite de la faim d'une bête sauvage. Dans ce cas le lion aurait dévoré l'homme ou l'âne; mais le corps restant étendu intact avec l'âne et le lion à ses côtés, qui pouvait douter que ce ne fût là le jugement de Dieu? Le vieux prophète, ayant appris cela, sella son âne et alla sur le lieu. Là il trouva les choses telles qu'elles lui avaient été représentées, il « trouva le corps de l'homme de Dieu étendu dans le chemin, et l'âne et le lion qui se tenaient auprès du corps; le lion n'avait point mangé le corps, ni déchiré l'âne. » Misérable! quels doivent avoir été ses sentiments? Il peut montrer tout le respect possible pour la victime de sa trahison, mettre le corps sur son propre âne, l'ensevelir dans son propre sépulcre et pleurer sur lui, en disant: « Hélas! mon frère! » Mais il aurait dû aussi penser à tout cela lorsqu'il opposait son propre mensonge à *la parole de l'Eternel*, parole qui fut accomplie et réalisée à ses yeux.

Cher lecteur, qu'est-ce qu'est pour vous *la parole du Seigneur*? L'avez-vous jamais sérieusement considérée. Un apôtre en parle en la mettant en contraste avec toutes les gloires périssables de l'homme, et avec son existence même ici-bas: « Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; l'herbe est séchée, et sa fleur est tombée; mais *la parole du Seigneur* demeure éternellement. »

Eh bien ! qu'est pour nous cette *parole du Seigneur* ? Est-ce, en premier lieu, une parole sur les autels idolâtres, et sur le jugement qui doit s'exécuter contre eux ? Non. Elle a quelque chose à nous dire sur de tels sujets, aussi bien qu'à d'autres de l'ancien temps, mais ses premiers accents sont pour nous des accents de miséricorde et de compassion ; son premier thème est un salut gratuit et complet en Christ, pour quiconque le reçoit. « Et c'est cette parole qui vous a été évangélisée. » La parole du Seigneur est pour nous la BONNE-NOUVELLE. C'est ce que signifie le mot « évangile. » Ne voulez-vous pas prêter l'oreille à la BONNE-NOUVELLE qui proclame *la parole du Seigneur* ? Ne voulez-vous pas la recevoir ? Elle apporte la nouvelle de l'amour de Dieu pour les pécheurs, de la mort de Christ pour les pécheurs, du pardon gratuit pour les pécheurs. Croyez-la, soumettez-vous à elle, accueillez-la et vous verrez qu'elle vous annonce d'autres bénédictions encore, comme étant pour vous, tout en vous montrant le chemin que vous devez suivre, et en vous révélant la volonté de Dieu pour chaque jour de votre vie. Évangile béni ! Paul pouvait bien dire : « Quand nous-mêmes vous évangéliserions, ou quand un ange du ciel vous évangéliserait, outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème » (Galat. I, 8).

Tenez-vous collés à *la parole du Seigneur*. Tenez-vous près d'elle et elle se tiendra près de vous. N'écoutez ni homme, ni ange, qui voudraient la corrompre ou vous détourner de votre soumission à cette parole. Qu'elle soit glorifiée dans votre volonté, dans votre obéissance à elle en tout, et l'honneur qui vient de Dieu couronnera bientôt une telle soumission. Que Dieu accorde cette grâce à tous nos lecteurs. Amen.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE DE BÉTHEL. »

1. Qu'étaient, en général, les dix tribus comme royaume ?
2. Que pourrait-on aisément supposer d'un personnage qui désirerait régner ?
3. Sous quel prétexte Jéroboam établit-il ses étranges autels ?
4. Quel était le motif réel de sa conduite ?
5. Quel était le lieu que l'Éternel avait choisi pour son culte ?
6. Que pouvait-on donc penser du choix d'autres lieux que fit Jéroboam ?
7. Quel changement dans l'objet de culte était lié avec ce changement de lieu ?
8. En quels autres rapports fut-il fait encore des changements ?
9. Que dit l'Écriture sur le temps, auquel Jéroboam célébra sa fête ?
10. Que dut-il entendre d'inattendu, tandis qu'il était ainsi occupé ?
11. Qui fut annoncé d'avance par son nom comme devant exécuter le jugement contre cet autel ?
12. Pouvez-vous citer le passage qui rapporte l'accomplissement de cette prophétie ?
13. Quel fut le signe de son accomplissement futur ?
14. Comment la violence de Jéroboam contre le prophète fut-elle arrêtée ?
15. Que demanda-t-il au prophète de faire pour lui ?
16. Que dit-il au prophète après sa délivrance ?
17. Pourquoi le prophète refusa-t-il son hospitalité ?
18. Qui devint ensuite son tentateur ?
19. Comment aurait-il pu échapper tout à fait à cette tentation ?
20. Quel fut le mensonge, par lequel le prophète de Béthel trompa l'homme de Dieu ?
21. Qu'est-ce que l'homme de Dieu préféra à ce qu'il savait être *la parole de l'Éternel* ?
22. Qui lui dénonça sa condamnation ?
23. Quelle preuve avons-nous que sa mort ne fut pas un simple accident ?
24. Quel est le caractère particulier de la *parole du Seigneur*, lorsqu'elle s'adresse à nous ?



La brillante exception.

Et que signifie ce mot « exception ? » se demanderont très-probablement quelques-uns des petits lecteurs du titre ci-dessus. Eh bien, il signifie quelque chose d'étrange, d'extraordinaire, de singulier; quelque chose qui ne ressemble pas aux autres choses. La première perce-neige qui sort de la terre dure et froide et lève seulette sa tête humide, est une exception aux nombreuses fleurs qui écloront plus tard, aussitôt que seront arrivés des jours plus chauds. Si, durant longtemps, le ciel a été nuageux et le temps pluvieux et froid, tellement que vous ne pouvez sortir ni pour vous promener ni pour jouer, et que paraisse enfin un jour

clair, beau et chaud, ce jour-là serait une exception et une brillante exception aussi. L'écolier sombre et paresseux est une exception entre ses condisciples diligents et animés ; l'enfant haineux, querelleur est, dans sa famille, une exception à ses frères et sœurs aimables et affectueux. Voilà, direz-vous, des exceptions rien moins que brillantes ; mais celle sur laquelle je veux diriger votre attention en est une brillante.

Abija était le fils de Jéroboam. L'Écriture (1 Rois XIV) ne nous dit pas quel était son âge. Peut-être était-il encore un enfant, ou déjà un jeune homme, mais quel que fût son âge, il semble qu'il était encore sous les soins de ses parents, lorsqu'il tomba malade. Son père, quoiqu'un méchant homme, en révolte contre Dieu, n'était cependant pas dépourvu de toute affection naturelle, et même il paraît avoir éprouvé beaucoup de chagrin et d'inquiétude à l'endroit de son fils, comme nous allons le voir. Mais laissez-moi vous rappeler que celui dont vous lisez l'histoire est le Jéroboam, auquel Ahija avait prophétisé qu'il serait roi sur Israël ; le Jéroboam qui se mit à la tête des révoltés contre le fils de Salomon et auquel fut donné le trône des dix tribus rebelles. C'est lui que nous vîmes, le mois dernier, se tenant auprès de son autel idolâtre à Béthel, étendant sa main contre le prophète, et dont le bras fut frappé de telle sorte qu'il ne pût le retirer à lui. Quel avertissement, mais il fut inutile. Il persista dans ses péchés, et alors la main de l'Éternel s'étendit sur son fils Abija, dont nous lisons qu'il « devint malade. »

Ne semble-t-il pas étrange que Jéroboam, qui avait rejeté le culte de Dieu et entraîné Israël dans le péché, recourût, lorsque son fils tomba malade, à Ahija, le

prophète de l'Éternel. Mais il ne va pas lui-même et même n'envoie pas son message d'une manière directe et franche. Non, il dit à sa femme : « Lève-toi maintenant, et te déguise, en sorte qu'on ne connaisse point que tu es la femme de Jéroboam, et va-t'en à Silo ; là est Ahija le prophète, qui m'a dit que je serais roi sur ce peuple. Et prends en ta main, dix pains, et des gâteaux, et un vase plein de miel, et entre chez lui ; il te déclarera ce qui doit arriver à ce jeune garçon. » Il croit que le prophète peut dire si son enfant sera guéri, et pourtant il s'imagine pouvoir tromper le prophète quant au messenger qu'il envoie ! La femme fait comme lui avait dit son mari et arrive à la maison d'Ahija, lequel « ne pouvait point voir, nous est-il dit, parce que ses yeux étaient obscurcis à cause de sa vieillesse. »

Mais le prophète, dans la connaissance qu'il possédait, ne dépendait ni de la vue ni de la mémoire. Il était inspiré de Dieu. Il était inutile d'essayer de le tromper. « Et l'Éternel dit à Ahija : Voilà la femme de Jéroboam, qui vient pour s'enquérir de toi touchant son fils, parce qu'il est malade : tu lui diras telles et telles choses. Quand elle entrera, elle fera semblant d'être quelque autre. » Cher lecteur, dans ta vie ordinaire, est-il quelque chose que tu cherches à cacher à tes parents, à tes instituteurs ou à tes amis ? — quelque chose à quoi tu n'oses penser lorsque tu t'agenouilles dans ta chambre, ou qui peut-être t'empêche de t'agenouiller ? Vois dans le récit que nous considérons, la folie de toute tentative d'en imposer à Dieu ou de cacher quoi que ce soit à son œil qui voit tout. A genoux sur-le-champ pour lui confesser ce mal, puis hâte-toi d'en informer aussi tes parents.

Terrible fut la réception qui attendait la femme de Jéroboam en la présence d'Ahija. « Aussitôt donc qu'Ahija eut entendu le bruit de ses pieds, comme elle entra à la porte, il dit : Entre, femme de Jéroboam ; pourquoi fais-tu semblant d'être quelque autre ? Je suis envoyé vers toi pour t'annoncer des choses dures. » Il ne lui donne pas le temps de raconter sa fable, ou d'essayer l'effet du déguisement qu'elle avait pris. Comme Adam, appelé du milieu des arbres du jardin ; comme Guéhazi, lorsqu'il revint à Elisée, son maître, avec un mensonge sur les lèvres ; comme Ananias et Saphira qui conçurent dans leur cœur l'idée de mentir au Saint-Esprit, — cette pauvre et malheureuse femme expérimente l'inutilité de son travestissement et de son stratagème. Il en est de même, cher lecteur, de tous ceux qui pensent pécher secrètement, et cacher leurs œuvres de ténèbres à Dieu et aux hommes ; avec ces derniers, ils peuvent réussir aussi longtemps qu'il plaît à Dieu de permettre la réussite de leur méchanceté. Mais il voit et connaît tout, et un jour viendra certainement où tout sera mis à découvert. « Car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu. » Dieu veuille, cher lecteur, que nous n'ayons rien que nous désirions cacher.

Mais qu'étaient les « choses dures » que le Silonite devait annoncer à la femme de Jéroboam de la part de l'Eternel ? D'abord, il rappelle à Jéroboam comment l'Eternel l'avait élevé et établi comme roi ; comment il avait déchiré le royaume de la maison de David et le lui avait donné ; et pourtant il n'avait pas, comme David, servi l'Eternel, mais avait fait pis que tous ceux

qui avaient été avant lui. Il est accusé d'avoir fait d'autres dieux et des ouvrages de fonte pour irriter l'Éternel et d'avoir rejeté l'Éternel derrière son dos ; à cause de cela, l'Éternel allait amener du mal sur la maison de Jéroboam : tout mâle de sa famille devait être retranché. Celui de la famille de Jéroboam qui mourrait dans la ville, les chiens le mangeraient ; celui qui mourrait aux champs, les oiseaux des cieux le mangeraient. Ce qui suit, je vous le citerai dans les paroles mêmes d'Abija à la femme de Jéroboam : « Toi donc, lève-toi, et t'en va en ta maison ; et aussitôt que tes pieds entreront dans la ville, l'enfant mourra. Et tout Israël mènera deuil sur lui, et l'ensevelira : car lui seul, de la famille de Jéroboam, entrera au sépulcre ; parce que l'Éternel, le Dieu d'Israël, a trouvé quelque chose de bon en lui seul de toute la maison de Jéroboam. » Ainsi Abija, fils de Jéroboam, fut la brillante exception d'entre tous ceux de la maison de son père. Tandis que tous les autres étaient méchants — effrontément, obstinément, désespérément méchants — l'Éternel, le Dieu d'Israël avait trouvé quelque chose de bon en cet enfant. Ainsi il était une exception par son caractère, et une exception quant au jugement, d'abord prononcé, puis exécuté sur tout le reste de la famille.

« L'Éternel, le Dieu d'Israël, avait trouvé quelque chose de bon. » Il ne nous est pas dit quoi. Peut-être avait-il refusé d'assister au culte des idoles ou de prendre aucune part aux sacrifices à Béthel et à Dan. Peut-être avait-il parlé à son père, plaidé avec sa mère, ou intercédé l'Éternel, le Dieu d'Israël, dont le temple et le trône étaient à Jérusalem. De tout cela il ne nous est rien dit : ni par quels moyens il était de-

venu une brillante exception au milieu de tous les membres de la maison apostate et impie de Jéroboam. Il n'est pas à supposer qu'il eût appris par eux quoi que ce soit de bon. Il nous est, d'ailleurs, aisé de comprendre quelle était la source de ce « quelque chose de bon » qui fut trouvé en lui. « Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait viennent d'en haut et descendent du Père des lumières, en qui il n'y a point de variation, ni d'ombre de changement. » C'est Lui qui, considérant la maison de Jéroboam, et n'y voyant personne dont le cœur ne fût pas vendu au mal, attira à lui le cœur de ce cher enfant et mit en lui « quelque chose de bon envers le Seigneur, le Dieu d'Israël. » Ce fut peut-être par le moyen de quelque vénérable nourrice, qui se rappelait le temps où les tribus montaient à Jérusalem pour adorer, et où l'objet de leur adoration n'était pas un veau d'or inanimé, mais Dieu qui a fait les cieux et la terre, et qui, comme Seigneur d'Israël ou Jéhova, avait choisi Jérusalem pour le lieu de sa demeure. Peut-être en méditant quelque manuscrit, quelque portion de la parole de Dieu, ou de ces livres des Rois ou des Chroniques, que, d'une manière ou d'une autre, il avait pu se procurer. Des moyens, il ne nous est rien dit. Mais l'œuvre montre l'Ouvrier; et il est bien certain qu'il n'y aurait pas eu « quelque chose de bon » dans ce cher enfant, pas plus que dans ses proches, si Dieu dans sa grâce ne l'y avait mis lui-même. C'était « à l'égard de l'Eternel Dieu, » remarquez-le. Il aurait pu y avoir quelque chose de bon à l'égard de ses parents, de ses frères ou de ses sœurs, à l'égard de ses camarades; mais « quelque chose de bon à l'égard de l'Eternel Dieu »

ne se trouve dans aucun cœur humain, à moins que Dieu, dans sa grâce, ne l'y ait produit.

Cher lecteur, cette grâce-là a-t-elle ainsi agi dans votre cœur? Dieu maintenant n'habite dans aucun temple fait de main. Celui qui pouvait dire du temple de son corps : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours, » nous a déclaré que ni Jérusalem, ni la montagne de Samarie, ne sont nullement à présent un lieu spécial de culte; mais un lieu quelconque où qu'il soit — homme, femme ou enfant — Juif, Gentil ou Samaritain — peut discerner en Jésus, humble et rejeté, la gloire et l'amour du Père qui l'a envoyé, là est un lieu de culte en esprit et en vérité. Partout où un pécheur trouve, dans le Seigneur Jésus-Christ, son Sauveur pleinement suffisant, et, dans la simplicité de la joie qu'il vient de recevoir, commence à bégayer : « Abba, Père, » là se voit l'œuvre de Dieu. Une nouvelle création dans le Christ Jésus y a produit « quelque chose de bon à l'égard » — je ne dis plus « de l'Éternel le Dieu d'Israël, » mais à l'égard du « Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ. » C'est l'amour qui engendre l'amour. « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. » L'amour de Dieu vous a-t-il été révélé, cher lecteur? L'amour pour Dieu, l'amour pour Jésus a-t-il par là été allumé dans votre cœur? Êtes-vous tombé à ses pieds en esprit, et l'avez-vous reconnu comme votre Sauveur et Seigneur? ou êtes-vous encore avec le monde, cette maison de Jéroboam, la multitude qui court dans le chemin du mal? Vous pouvez dire qu'il est difficile d'être pieux, là où tous sont impies; qu'il est difficile de lutter contre le vent et le courant; mais pensez à ce fils de Jéroboam. Il

n'y avait pas un seul individu dans toute la maison de son père pour fortifier ses mains ou l'encourager dans le bien; il avait tout autour de lui des exemples et des influences si mauvais qu'on ne peut guère rien supposer de pire, et néanmoins il y avait dans ce cher enfant « quelque chose de bon. » Un petit flambeau se voit aisément dans une nuit très-sombre; et ainsi cet enfant, comme une lampe dans un lieu obscur, brille d'autant plus par le contraste avec tous ceux qui l'entourent, et avec tout ce qui l'entoure. Oh! qu'il en soit ainsi de ceux de mes lecteurs, dont la position aurait quelque rapport avec celle de ce fils de Jéroboam.

Et remarquez-vous, mon lecteur, comment le Seigneur reconnaît, distingue et récompense la piété de cet enfant, qui était une si brillante exception dans la maison impie de son père? Le prophète est informé de ce qu'est cet enfant avant que sa mère arrive. Elle n'est pas de retour auprès de lui que sa maladie était terminée par la mort. Aussitôt que ses pieds entreront dans la ville, l'enfant mourra. Le Seigneur le réclame. Il est trop précieux, soit pour être laissé dans une telle maison, soit pour être témoin des malheurs et des jugements par lesquels elle doit être retranchée. Il est recueilli de devant le mal. Heureux enfant! Lui seul de tous les fils de Jéroboam, ou de tous les mâles de sa maison, meurt d'une mort naturelle. Paisiblement, dans son lit, il exhale son dernier soupir, et il est recueilli avec ses pères. Tous les autres, à cause de leur méchanceté, périssent de mort violente et sont donnés en pâture aux chiens de la ville ou aux oiseaux du désert. Ils avaient rejeté Dieu et Dieu les rejette. Dieu,

entre les mains duquel sont notre vie, notre souffle et toutes choses, élargit le seul trophée de sa grâce et d'un corps souffrant et de toute l'opposition qu'il doit avoir endurée, et Il le prend à lui ; Il abandonne les autres au destructeur. Terrible jugement. Et n'en est-il pas un pire encore qui attend ceux qui rejettent le Seigneur Jésus ? Aussi sûr que le Seigneur désirait ce pieux enfant, aussi sûr il désire avoir près de Lui tous ceux en qui se trouve « quelque chose de bon envers Lui. » Par la maladie et la mort, il prit cet enfant, comme il en a pris déjà des myriades d'autres. Mais il est un jour qui s'approche, où, en un moment, en un clin d'œil, le Seigneur Jésus réclamera et prendra à Lui tous ceux qui lui appartiennent. Le tombeau, la mer, le sable du désert, rendront la précieuse poussière des saints ; tandis que tous ceux qui seront vivants et resteront seront enlevés ensemble avec eux dans les nuées, en l'air, à la rencontre du Seigneur : « Et ainsi, dit l'apôtre, nous serons toujours avec le Seigneur. » Viendra ensuite le jour du Seigneur — le jour du châtement pour ceux qui ont préféré le monde avec ses séductions, ses richesses et ses plaisirs, à une place avec Jésus. Il fondra sur eux « comme un larron dans la nuit.... et ils n'échapperont pas. »

Que Dieu préserve mes lecteurs d'une telle catastrophe. Puisse « quelque chose de bon envers Lui » être trouvé dans leurs cœurs. Puisse Jésus être connu et reçu par chacun ; et pressé par son amour, que chacun vive de telle sorte qu'il soit une lumière dans les ténèbres, une brillante exception, sinon la seule, dans un monde impie et incrédule, qui se précipite en insensé au-devant du jugement.

QUESTIONS SUR « LA BRILLANTE EXCEPTION. »

1. Que signifie le mot « exception? »
2. Qui était « la brillante exception, » dont on vous a parlé?
3. Pouvez-vous m'en citer une infiniment plus brillante — une exception non-seulement dans une famille, mais dans toute la race humaine? *
4. Qui est-ce que Jéroboam pensait pouvoir tromper?
5. De quelle manière cette pensée est-elle considérée comme des plus insensées?
6. Qu'est-ce qu'il y avait, dans le cas du prophète, qui pouvait, semble-t-il, favoriser la tentative?
7. Comment fut-elle rendue vaine?
8. Combien de temps le méchant peut-il réussir à tromper les hommes?
9. Quel jour à venir doit certainement arriver?
10. Sous quels rapports l'enfant était-il une exception?
11. Qu'est-ce qui caractérisait « la bonne chose » qui se trouvait en lui?
12. Qui produit cela en qui que ce soit?
13. Comment et pourquoi cet enfant devait-il mourir?
14. En quoi sa mort différa-t-elle de celle de sa parenté?
15. Quel grand événement futur sa mort nous rappelle-t-elle?
16. Qu'est-ce qui suivra cet événement?

* La réponse à la question 3^{me} ne se trouve pas dans l'article qui précède, mais lequel de nos lecteurs pourrait ne pas savoir y répondre?



La table dressée.

Le pasteur de Rixdorf, près de Berlin, Augustin Schulz, avait des revenus plus que modiques. Mais quand il s'agissait de faire du bien aux pauvres, c'était un homme riche qui ne calculait pas ce qu'il donnait. Beaucoup trouvaient qu'il poussait la bienfaisance jusqu'à l'excès. Peut-être avait-on raison; mais s'il en faisait trop, il le faisait pour le Seigneur, et nous ne pensons pas que son Maître lui en ait fait de bien dures réprimandes.

Un jour, il arriva, — ce n'était pas pour la première fois, — qu'il n'y eut pas une bouchée de pain dans la maison, et point d'argent pour en acheter. Le pasteur Schulz ordonne de mettre le couvert comme de coutume. « Mais, mon ami, lui dit sa femme, tu ne songes pas que nous n'avons ni pain, ni soupe. » — « Sois tranquille, lui répond le fidèle serviteur de Dieu, le Seigneur est assez riche pour nous donner ce qu'il nous faut. » — On met la nappe; on se range autour de la table dégarnie; on prie La prière n'était pas terminée, qu'on vit une voiture chargée s'arrêter devant la maison pastorale. C'était une provision de pain, de beurre, de fromage, de jambons et de légumes, qu'envoyaient au bon ministre, dont la bienfaisance était connue, des amis chrétiens d'un village voisin.





LIS ROUGE. LIN.
LIS BLANC. ROSE.
FLEURS DE LA TERRE-SAINTE.

La voix des fleurs.

TROISIÈME PARTIE.

La gravure du mois dernier, dans la *BONNE-NOUVELLE*, formait un bouquet de quelques-unes des plus charmantes fleurs. Il y avait la violette parfumée, déjà passée maintenant ! le fuchsia, la giroflée, le muguet des vallées et le géranium. Nous avons fait une petite erreur en parlant du *calice* du fuchsia. Le calice de cette fleur n'est *pas de quatre* sépales, mais *d'un seul*, quoique profondément divisé -- petite figure qui nous rappelle aisément l'Eglise de Christ, laquelle, vous sa-

vez, est toute et toujours *une*, quoique, hélas ! tellement divisée à vue humaine.

Le *muguet des vallées*, dont je me propose de vous parler maintenant, est une fleur bien différente des lis splendides de la Palestine, auxquels notre Seigneur fait allusion dans Matth. VI ; et cependant, quoique si différente elle a aussi une « voix » pour ceux qui connaissent son nom. C'est une fleur qu'on aime particulièrement, et à bon droit, aussi la voit-on fréquemment dans les jardins. Mais ceux qui demeurent à la campagne la trouveront au pied de l'arbre vert, toujours à l'ombre, car elle semble aimer la solitude et ne recherche pas le grand jour.

Là à l'écart, à l'endroit où croissent le géranium sauvage ou le sombre géranium, là où les feuilles de trèfle et les pétales, veinés de blanc, de l'oseille, ondoient au gré du vent, là, à l'ombre de quelque banc rustique ou de quelque buisson solitaire, le muguet des vallées embaume sa retraite.

Une tige droite d'environ six pouces de haut, appelée *pédoncule*, est ornée du haut en bas de clochettes blanches et pendantes. Chacune d'elles est attachée à la tige principale par une autre tige courte et mince comme un fil. Cette petite tige s'appelle *pédicelle*. La plupart des fleurs ont un pédoncule, mais elles n'ont pas toujours des pédicelles. Par exemple, si vous regardez la dent-de-lion, si commune, mais des plus utiles, vous verrez que sa large fleur jaune couronne le *pédoncule*, qui n'a ni feuille, ni branche ; mais le muguet des vallées a de petites branches, qui croissent tout le long de la tige mère. Ce sont les pédicelles. Les feuilles en forme de lance de cette plante ne sont

pas son moindre ornement. Elles sont larges et longues, et du vert le plus tendre. Elle a aussi une odeur très-douce et se tient cachée à l'ombre de quelque feuillage comme pour se dérober à la vue, là où les oiseaux sauvages bâtissent leurs nids — elle dresse sa tige, élève doucement sa tête humide, ses pures corolles qui, comme des cloches, scintillent de gouttes de rosée d'une matinée de mai; elle étend ses larges et fortes feuilles, comme si elle voulait abriter toutes les petites créatures qui, lorsque le soleil est haut, peuvent avoir besoin d'« une ombre contre la chaleur » — en même temps elle exhale son parfum à tous ceux « qui se baissent assez pour le recevoir ; assurément elle nous parle ainsi de Celui qui, quand il était sur la terre au milieu des hommes, » n'était que pureté, douceur, compassion et grâce; et qui « est le même hier, aujourd'hui et éternellement. »

Quand et où eût-il jamais son pareil? Qu'il est délicieux de penser à Jésus, seul dans sa pureté, au milieu des multitudes de ce vaste, vaste monde! Avez-vous jamais pensé à Lui sous ce point de vue? Lorsque le Seigneur Jésus-Christ vint dans ce monde, l'homme était créé depuis environ quatre mille ans. Durant les quarante siècles, qui s'étaient lentement succédé depuis la chute d'Adam, il doit y avoir eu beaucoup de centaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants dans le monde. Cependant, jusqu'à la venue de Jésus, il n'y en avait jamais eu un — non, pas même *un seul* parmi toutes ces myriades — sur lequel l'œil de Dieu pût se reposer avec une *parfaite* satisfaction. Mais lorsque le « saint enfant Jésus » naquit, lorsqu'il était couché dans une crèche, lorsqu'il descendit en

Egypte, lorsqu'il demeurait à Nazareth, lorsqu'il allait et venait avec ses parents de Galilée à Jérusalem, lorsqu'il était assis au milieu des docteurs de la loi, lorsqu'il se tenait sur les bords du Jourdain, entouré de pêcheurs confessant leurs fautes, Dieu avait en lui sur la terre un objet selon son cœur. Tout en lui était perfection, il était plus pur que la neige chassée dans l'air; et sur son dévouement, son obéissance et son amour, l'œil de la toute-science pouvait se reposer, non-seulement avec complaisance, mais avec infiniment de délices — avec une joie rendue plus grande encore, on peut le supposer, par le profond contraste entre cet objet parfait et tout ce qui l'entourait, — tellement qu'à la fin, dans la scène qui eut lieu justement aux rives du Jourdain, lorsque le seul HOMME pur et parfait, qui ait jamais foulé la terre depuis la chute d'Adam, était là au milieu d'une *telle* foule, ce bon plaisir ne put rester plus longtemps silencieux : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection » (Matth. III, 5, 6, 16, 17).

Quelle bonne odeur le nom de Jésus n'a-t-il pas ! Mais nous devons beaucoup nous abaisser pour en *jouir*. La moindre teinte de propre satisfaction en nous émousse notre odorat moral pour sentir ce doux parfum, si précieux en Lui, si précieux au cœur de Dieu son Père; mais plus nous nous abaissons dans notre propre estime, plus ce doux parfum se développe en nous.

Mais revenons à notre muguet de mai, notre muguet des vallées.

La semence de cette jolie plante est renfermée dans les petites baies, qui viennent après les odorantes et

blanches clochettes, et qui deviennent rouges lorsqu'elles arrivent à maturité. Puis elles tombent dans la terre, et le muguet des vallées périt; et si, pendant l'hiver, vous regardiez la place où il fleurissait une fois, vous penseriez qu'il a vécu en vain et qu'il a disparu pour toujours. Mais retournez-y dans le gai mois de mai, ou au verdoyant juin, et si la place n'a pas été dérangée, voyez! au lieu de la plante qui peut-être s'épanouissait seule l'année précédente, toute une quantité, comme une famille de muguets des vallées, sont-là, aussi verts, aussi frais, aussi vigoureux que s'ils avaient toujours peuplé cet endroit ombragé. Le muguet des vallées n'a pas vécu en vain après tout; et pourtant s'il n'était pas *mort*, il aurait dû vivre seul; et tout, autour de ce petit coin de terre, au lieu d'être verdoyant, et blanc, et embaumé, n'eût été couvert que de feuilles mortes des hivers successifs. Et n'y a-t-il pas un écho dans cette solitude? Je crois que oui. Je crois que si vous avez « une oreille ouverte, » vous pouvez aussi entendre une voix.

Je vous ai déjà rappelé comment le Seigneur Jésus, lorsqu'il était sur la terre, était le seul sur lequel l'œil d'un Dieu saint *pouvait* se reposer avec une parfaite satisfaction. En dehors de lui, tout et tous étaient totalement ruinés par le péché et, n'eussent été sa mort et sa résurrection, désespérément *ruinés*. Il était impossible de les *améliorer* ou de les rendre tant soit peu meilleurs. On n'améliore pas ce qui est entièrement mauvais. Si cela eût été possible, assurément Israël, dont il a été si souvent question dans la BONNE-NOUVELLE, aurait été amélioré, n'est-ce pas? Considérez combien de peine Dieu prit avec eux. Lisez Esaïe V. Eh!

bien, pour prouver qu'ils n'étaient pas meilleurs, après tout ce que l'Éternel avait fait pour eux, ils le rejetèrent ! Pensez-y. *Pensez à ce que Jésus était*, puis réfléchissez au résultat : — ils le *rejetèrent* ! Ensuite lorsque son propre peuple eut montré, par toute sorte de méchanceté, qu'il ne voulait rien avoir à faire avec Lui, les Grecs vinrent et s'informèrent de Lui. Ce fut alors que Jésus dit : « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean XII, 24). Il était le « Grain de froment, » et il était SEUL. Mais vous savez qu'« il fut fait péché pour nous, » et qu'il donna sa vie sur la croix, et que son sang précieux se répandit de ses mains, de ses pieds et de son côté. Et assurément ce ne fut pas en vain. « Il abolit le péché par le sacrifice de lui-même » et ensuite il ressuscita et « entra dans les cieux avec son propre sang. » Et que de fruits cette précieuse mort et cette résurrection n'ont-elles pas déjà produits ! Tout pécheur, jeune ou vieux, qui vient à lui, et croit en son nom, est « fait une même plante avec Christ dans la ressemblance de sa résurrection » (Rom. VI, 5). Oui, il est déjà ressuscité avec le Christ » (Col. III ; Eph. II) ; mort au péché, mais vivant à Dieu ; « crucifié avec le Christ, mais vivant par la puissance de Dieu ; » il n'a pas été *amélioré en quoi que ce soit* en lui-même, mais il est « une nouvelle créature dans le Christ Jésus, » et quoiqu'il porte encore un corps de péché, le moment approche où il sera ressuscité ou transmué, puis enlevé pour être toujours avec le Seigneur. Alors apparaîtront tous les merveilleux fruits de ce « Grain de froment, » jadis si solitaire !

Puis, là sera, *tous purs intérieurement* et revêtus de robes blanches, une multitude innombrable, une famille céleste — toute parfumée de l'odeur de son nom et de sa nature. car « comme nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. »

Un mot encore sur ce muguet. S'il est arraché, tandis qu'il est en pleine floraison et soigneusement séché, il formera un très joli spécimen, mais vous verrez qu'une fois mort il perd tout son parfum.

Ici encore, il a une « voix » pour tous. Car c'est avec un Christ *vivant* et non pas mort, que toi, cher lecteur, tu dois avoir affaire, si tu veux connaître, posséder et conserver la douce saveur de son nom. Combien de gens qui reconnaissent que Christ est mort pour les pécheurs, et qui ne savent rien de plus sur lui et se contentent de n'en pas savoir davantage. Pour eux il est mort. Or, il est heureusement vrai que Christ mourut pour les pécheurs, mais il est *ressuscité*, et je désire que vous pensiez à lui comme à un ÊTRE réellement vivant à la droite de Dieu, auquel vous pouvez aller, si vous ne l'avez pas déjà fait et il « vous donnera le repos ; » avec lequel, si vous avez cru en son nom, vous pouvez *marcher* ; et duquel, à proportion que vous vous tiendrez près de lui, vous *apprendrez*, et trouverez ainsi « le repos de vos âmes. »

Et si, par grâce, vous êtes conduits *maintenant même* à aller à Jésus, et dès à présent à marcher avec lui, et à toujours plus apprendre de lui, le muguet des vallées n'aura pas été créé en vain, quoiqu'aucun œil n'ait vu où il croît, si ce n'est l'œil brillant du rouge-gorge qui siffle là où ses petites clochettes tintent au vent, faisant entendre une voix à ceux qui attendront pour l'écouter et se qui baisseront pour apprendre.

à suivre.



**Il est plus heureux de donner
que de recevoir.**

(Suite de la page 83).

Les enfants retournèrent en courant dans leur chambre, et appliquèrent leurs petites têtes à un calcul bien exact.

Encore une fois, ils examinèrent soigneusement leur tirelire et s'assurèrent avec joie qu'elle contenait bien deux francs. Puis comme le grand papa l'enrichissait chaque semaine d'une pièce de cinquante centimes, l'achat de la lanterne magique s'annonçait sous les plus favorables auspices. Au milieu de ces occupations l'heure d'aller dormir arriva, et je ne suis pas sûr qu'ils n'aient pas rêvé à la lanterne magique et aux sous épargnés.

2. Le pauvre Thomas.

Deux ou trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels les trois enfants ne parlaient presque plus que de la lanterne magique. Edouard, surtout faisait, dans sa tête bouclée toutes sortes de calculs. En esprit il voyait déjà les centimes se changer en sous, et les sous en francs; et cette rapide augmentation de son petit capital le rendait, par moments, tout rayonnant, mais de telles illusions avaient aussi pour effet de l'induire en erreur sur l'état réel de sa caisse. La gouvernante se plaignait de lui en disant que, deux fois dans une leçon il avait écrit « magique » au lieu de « logique, » et elle trouvait bien singulier que Charlotte parût s'être

mis dans la tête de voir et de lire « lanterne » dans tous les mots de trois syllabes commençant par L.

Enfin arriva le premier samedi ; et en effet la pièce du grand père alla se loger dans la cassette de Charlotte. Naturellement nos trois amis se voyaient par là considérablement rapprochés de leur but, et leurs yeux brillaient de plaisir. C'eût été vraiment une grande joie pour les vieux habitants de la maison que, le lendemain, l'argent fût resté entre les mains de son premier possesseur et que leur repos du Dimanche n'eût pas été troublé par une incessante sonnerie de la pièce. Mais au dehors la pluie avait inondé les rues et les enfants, forcés de rester à la maison, prièrent leur mère de leur raconter une histoire de Dimanche. « Mais une jolie, longue histoire, » ajouta Charlotte, et l'obligeante mère prit Minna sur ses genoux, dit aux deux aînés de rapprocher leurs petites chaises, et au bout de quelques minutes, elle commença en ces termes :

« Dans la rue sombre d'une grande ville de fabriques vivait un petit garçon. Presque toute la journée il était abandonné à lui-même, car la mère allait en journée, et le père, homme bourru, ne s'inquiétait nullement du garçon qui, tout seul à la maison, devait passer son temps comme il pouvait. De cette manière le pauvre Thomas n'avait presque point d'occupation, et encore moins de plaisirs. Quoiqu'il eût déjà atteint sa sixième année, il ne connaissait pas encore les lettres, car personne n'était venu les lui enseigner ; et son corps chétif ne lui permettait pas d'aller à l'école. D'où cela venait-il ? Nul ne le savait ; mais ses mains et ses pieds impotents lui permettaient à peine de remuer un membre. Chaque matin sa mère le lavait et

l'habillait, l'asseyait sur une chaise, plaçait un plot sous ses pieds, puis allait à son ouvrage et le pauvre petit restait là, seul, tout le jour. Lorsqu'il jetait un regard attristé sur la rue boueuse et voyait d'autres enfants sortir en courant de l'école, le petit Thomas ne remarquait ni leurs figures pâles ni leurs vêtements en lambeaux ; il pensait, non sans quelque envie, à leur bonheur et à leur joie. Le seul plaisir de Thomas était de regarder les nuages, entre les cheminées environnantes. Mais il ne savait pas ce qui se trouvait au delà des nuées, si ce n'est que sa mère disait quelquefois : « Là est le repos ! » Et il pensait souvent pendant de longues heures à ce qu'était proprement le repos et se demandait parfois, non sans étonnement, si là-haut au delà des nuées il pourrait remuer bras et jambes. Ainsi s'écoulait jour après jour ; peu à peu il s'était habitué à sa position et il coulait ses jours dans une profonde apathie. Mais tout à coup survint un événement qui apporta un changement total dans sa vie.

Pendant un jour orageux, notre Thomas était, comme d'habitude, assis dans sa chambre sombre. Il prêtait l'oreille au bruit des gouttes de pluie et attendait avec impatience le retour de sa mère. Soudain il entend un craquement sur le vieil escalier vermoulu qui conduisait à la chambrette. Que pouvait-ce être ? et de nouveau il craqua ; ce n'était ni la démarche précipitée de la mère ; ni le pas lourd du père ; le bruit s'approchait doucement et lentement. Puis on heurta presque imperceptiblement à la porte entr'ouverte et, l'instant d'après, les yeux anxieux du garçon s'arrêtèrent fixement sur le visage d'une dame, qui entra dans la cham-

bre et s'approcha de l'enfant d'un air tout à fait bienveillant.

— Pauvre petit garçon ! dit-elle avec sympathie. Es-tu le petit Thomas Cherry ?

— Oui, murmura timidement le pauvre petit.

— Ta mère, mon cher enfant, poursuivit la dame, travaille aujourd'hui chez moi et elle m'a dit que tu étais tout seul ici, aussi suis-je vite venue te faire visite. N'aie pas peur. Mon petit garçon est du même âge que toi, mais il est, Dieu soit béni, fort et bien portant.

— Peut-il courir et jouer ? demanda Thomas.

— Oui !

— Va-t-il aussi à l'école ?

— Non ; il est instruit à la maison.

Le pauvre impotent laissa tomber sa petite tête sur sa poitrine et fondit en larmes. La dame étrangère posa doucement la main sur son front brûlant et regarda son pâle visage avec une cordiale compassion.

— Aimerais-tu aussi apprendre à lire, mon petit Thomas ? demanda-t-elle après une pause.

— Oh ! oui, madame, s'écria-t-il joyeusement. Oui, je l'aimerais beaucoup ; car alors je pourrais lire à maman.

— Eh bien, je te donnerai des leçons, dit la dame. Demain je reviendrai et je t'apporterai un livre. Mais, dis-moi, cher enfant, souffres-tu beaucoup ?

— Oui, madame.

— Sais-tu, Thomas, qui t'a créé et qui t'envoie ta maladie et tes douleurs ?

Le petit garçon ouvrit de grands yeux et toute sa figure exprima la surprise et l'étonnement.

— Maman dit que c'est la rougeole qui m'a rendu si faible, dit-il enfin.

— Pauvre garçon ! soupira la dame. Puis elle lui raconta que Dieu était le créateur de toutes choses et de tous les hommes, et que le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, était venu du ciel pour racheter les hommes de leurs péchés et pour l'amener lui, Thomas, au ciel, où il n'y a plus ni douleurs, ni maladies. Vous auriez dû voir, comme le petit Thomas dévorait les paroles de la dame ! Insensiblement il perdait sa timidité. Son oreille n'avait jamais encore entendu de telles choses, mais elles captivaient si fort son attention qu'il semblait avoir oublié ses douleurs, son chagrin, sa mère même.

Enfin la dame s'arrêta, et avec la promesse de lui en dire davantage le lendemain, elle quitta la chambre. Ainsi le petit Thomas se retrouva seul dans son sombre réduit ; mais maintenant il ne lui semblait plus aussi sombre ; car les paroles de la dame étrangère avaient jeté un rayon dans son pauvre cœur, rayon qui soudain l'avait tout illuminé : « Dieu m'a créé ! — Jésus veut me prendre dans son ciel ! » murmurait-il en lui-même ; et il se sentait si heureux, si béni, sans pourtant savoir pourquoi. Il languissait après sa mère pour lui raconter tout.

Cependant la dame continua longtemps ses visites journalières. Elle apporta le livre promis et commença ses instructions. Mais avant tout elle lui parla du salut de son âme. Cela paraissait si merveilleux à l'enfant, que le grand Dieu qui a fait le ciel et la terre eût donné son Fils pour un aussi misérable petit garçon qu'il était, afin de mourir pour ses péchés, et de l'amener au ciel ! Mais si peu qu'il comprit, ces pensées remplis-

saient son cœur d'un tel bonheur que, malgré ses souffrances, des larmes de joie jaillissaient fréquemment de ses yeux; et bien sûr il pensait aussi à son mauvais cœur, car lorsque l'Esprit de Dieu a illuminé son âme, un garçon de six ans peut déjà reconnaître et sentir qu'il est un grand pécheur, alors même qu'il est estropié et ne peut courir avec d'autres enfants.

Cependant mon histoire a été plus longue que je ne pensais. Aussi veux-je seulement vous dire en abrégé ce qui en est maintenant du petit Thomas. La dame amena un jour près de lui un médecin, qui lui déclara qu'une seule chose pouvait guérir le pauvre enfant, et que c'était une cure de bains de mer. Or il y a une ville au bord de la mer, dans laquelle on a établi un hôpital pour de tels jeunes malades. Mais pour être là un mois entier, cela coûte plus que ne pouvait gagner la pauvre mère; à quoi il faut ajouter les frais de voyage, aller et retour. Non, non, en vain la bonne femme se donnera encore plus de peine et se refusera même le strict nécessaire, le désir d'envoyer au bord de la mer son enfant malade ne pourra malheureusement pas se réaliser, à moins que le secours ne vienne d'autre part.

La mère se tut; son histoire était terminée. Les enfants restaient silencieux et absorbés dans de sérieuses réflexions; ils ne pensaient plus à la lanterne magique et à leurs petites économies; ils pensaient à Thomas, pauvre et malade.

A suivre.





FLEURS DE LA TERRE-SAINTE.

La voix des fleurs.

QUATRIÈME PARTIE.

Répandues à profusion sur la colline, dans le vallon et sur le tertre solitaire, les fleurs de toutes couleurs frappent les yeux, flattent les sens et murmurent des « paroles » à toute oreille ouverte pour entendre. A l'ombre du feuillage, sur la prairie montueuse, auprès de la profonde et paisible rivière, ou du ruisseau babillard, même sur la vieille muraille et la ruine crevascée ou, plus tristement encore, sur la fosse verdoyante ou près du tombeau, elles exhalent leur parfum pour attirer votre attention et vous inviter à les « considérer. »

Le mois dernier, j'ai parlé d'une fleur des bois — fleur qui se plaît à l'ombre; et maintenant je vais vous parler d'une autre fleur qui se délecte aux rayons du soleil. Elle n'est nullement aussi belle que ses quatre charmantes sœurs, le lis rouge et le lis blanc, le lin et la rose, dont vous avez les agréables *portraits* à la page 108 (n° de mai). Ce n'est qu'une marguerite sauvage; et cependant cette « petite fleur modeste et bordée de cramoisi, » est en général la favorite des enfants. Elle n'est pas si simple qu'elle paraît. Que penseriez-vous si je vous disais que la marguerite des champs n'est pas *une* seule fleur, mais (je ne les ai pas comptées exactement, c'est pourquoi je ne puis vous dire au juste combien) peut-être deux cents fleurs? Oui, deux cents fleurs, plus ou moins, toutes complètes et enfermées dans une petite enveloppe! Qui aurait l'idée en voyant toutes celles qui fleurissent sur le penchant de la colline, souriant toutes le long du torrent bouillonnant, guignant par-dessous la haie pour recevoir un rayon de soleil, que chacune de ces marguerites n'est pas une fleur solitaire, mais toute une multitude de fleurs. Il en est ainsi. Si vous la considérez, vous verrez trois cercles, les uns dans les autres. Le premier, ou cercle vert, n'est pas ici appelé le calice, mais l'*involute*, ou enveloppe, sorte de bractée, renfermant l'ensemble tout entier des fleurettes, qu'on appelle *fleurs*. Puis vient un double petit cercle de rayons blancs, ordinairement marquetés de cramoisi au bord extérieur; et enfin au centre de tout, le disque jaune — joyau d'or dans une coupe d'argent! Eh bien, chaque raie blanche, chaque petit membre du disque central, est une fleur, dont chacune, pour ainsi dire, a

une existence à part et individuelle, cependant toutes sont si unies qu'en réalité elles ne font qu'un. Toutes sortent d'une base en forme de cône, qui se trouve au sommet de la tige (ou pédoncule), appelée le *réceptacle*, ainsi que vous le verrez facilement si vous analysez les fleurons. Tous sont liés à une même racine par une tige et, ainsi que je l'ai déjà dit, tous sont renfermés dans une enveloppe bigarrée. Ici donc, nous avons une figure des plus frappantes d'une vérité, que peut-être les plus jeunes d'entre les lecteurs de la BONNE-NOUVELLE, même s'ils sont des croyants, sont à peine capables de pénétrer, mais que néanmoins il est utile de leur rappeler. Ephés. IV, 4-6, et 1 Cor. XII, 12-27, leur expliqueront ce que je veux dire. Il se peut que plus tard, lorsqu'ils seront mieux à même de comprendre ces choses, l'humble marguerite qui rayonne dans le gazon, en rappelant ce sujet à votre mémoire, pourra vous amener à méditer sur ces passages et sur d'autres portions de l'Écriture, qui parlent d'un seul corps, l'Église, dont vous êtes déjà un membre si vous êtes un croyant — dont vous faites partie, si jeune, si petit, si incapable et si ignorant que vous soyez maintenant. Quelque faibles que vous soyez, vous êtes « nécessaires pour compléter le tout, et rien ne peut nous séparer de la Tête qui est Christ, ni de son éternel amour. Qu'elle est grande la grâce, qu'elle est admirable la condescendance, qui a pu s'abaisser au point de prendre un petit enfant pour en faire une partie de LUI-MÊME!

Étant formée de plusieurs fleurons qui pourtant ne font qu'un, la marguerite appartient à une famille appelée *composée* — famille si grande qu'elle comprend environ un dixième des plantes à fleurs, connues des bo-

tanistes. Cette famille se divise en espèces ou sections. Dans la première de ces espèces, les fleurons sont tous découpés en bandes, comme les languettes blanches de la marguerite. Dans la seconde, elles sont toutes tuyautées comme les fleurs jaunes du disque central; et dans la troisième, les deux espèces sont entremêlées, comme dans la fleur que nous considérons. Maintenant descendons la route et, sur un de ses bords cueillons une dent de lion. En l'examinant, vous verrez que tous ses fleurons sont languetés. A quelle espèce appartient-elle donc? Vous verrez la même particularité dans la fleur de la laitue sauvage et cultivée, et dans beaucoup d'autres.

Les bardanes que les enfants se lancent quelquefois pour se divertir et qui s'attachent aux habits d'une manière si tenace, sont les calices d'une plante appelée vulgairement glouteron. Ses fleurons sont tous *tuyautés*. Comment la classeriez-vous? Le joli bluet, et les centaurées rouges-pâles et jaunes; l'étrange chardon et le beau tithymale, avec ses feuilles vert foncé, longues presque de deux pieds, bigarrées de lignes d'un blanc pur, appartiennent toutes à la même section que le glouteron — savoir à la seconde ou à l'espèce des chardons. Ainsi la superbe cardère, ou chardon à foulon dont on se sert pour carder les draps, qui, comme une sentinelle de six pieds de haut — un vrai grenadier entre les fleurs — élève sa tête protégée au-dessus de la route et des marécages. Seul à l'ardeur du soleil, il offre une coupe au passant. Là où, pendant des lieues peut-être, il ne coule aucune rivière, où nul ruisseau qui gazouille ne se fait entendre, où même l'oiseau sauvage ne pourrait y tenir de soif par une chaude jour-

née d'été, où le voyageur poudreux cherche en vain de l'eau dans le lit desséché du torrent de l'hiver dernier, la tête majestueuse de la cardère attire ses regards, et si, par heureuse chance, une ondée est tombée, quoique bien des heures auparavant et que tout vestige en soit effacé de la terre, il trouvera dans le calice vert de la cardère bienveillante, malgré sa rude apparence, une gorgée pour étancher sa brûlante soif; car les feuilles de cette noble plante sont *connées* ou conjointes, c'est-à-dire si étroitement unies à leur base autour de la tige, qu'elles forment une sorte de coupe, qui reçoit et retient la pluie qui tombe et les rosées rafraîchissantes du soir, afin que les oiseaux et les voyageurs fatigués puissent y boire! Cela n'est-il pas *des plus obligeants*? N'êtes-vous pas touchés en pensant à l'AMOUR attentif qui pourvoit ainsi au besoin *possible* d'un passant, ou à la soif momentanée d'un pauvre petit oiseau? Oh! puissions-nous apprendre à imiter un tel amour!

La troisième division renferme le brillant souci, la marguerite œil de bœuf, l'aigremoine, le petit seneçon (tellement recherché par les garçons qui gardent des oiseaux), et beaucoup d'autres fleurs, qui, comme la marguerite des champs, sont languetées et tuyautés. Dans la famille des composées, un vaste champ vous est donc ouvert pour faire des recherches et des comparaisons. Chacune d'elles et toutes ensemble vous récompenseront amplement d'un examen attentif, mais la marguerite est la favorite. En arrachant une partie de la verte enveloppe, ôtez une des blanches enveloppes avec la pointe d'une aiguille. Regardez-la de près à l'aide d'un fort microscope. Voyez-vous le style avec

son stigmate au sommet? Ce petit style descend sur le tube, au bas duquel se trouve la semence. Mais où sont les étamines? Coupez la tête de la marguerite en deux par le milieu et prenez-y un des fleurons jaunes. Il consiste en cinq *étamines* se réunissant dans un tube, au haut duquel apparait le style et au bas duquel se trouve la semence.

Maintenant l'extérieur blanc, bien qu'il ait un style, n'a point d'étamines à lui; c'est pourquoi il est entièrement dépendant de celles des fleurons jaunes pour le pollen qui doit mûrir sa petite semence; tandis que les fleurs dorées du disque central, possédant et étamines et pistil, n'ont pas besoin de l'aide de l'extérieur blanc pour produire leur fruit, tout en dépendant de lui pourtant pour quelque chose d'autre. Pourquoi, pensez-vous? Avez-vous jamais observé une marguerite à la fin d'une soirée? D'où vient que vous voyez alors davantage de cramoisi et moins d'or, jusqu'à ce qu'enfin, lorsque le soleil est couché, que les étoiles scintillent, que souffle la brise du soir, et que tombe la rosée, le disque doré ait complètement disparu, et qu'on ne voie plus rien que les pointes extérieures, couleur cramoisi? Les blancs fleurons se sont fermés sur le jaune, et ont tout mis en sûreté dans un embrassement étroit; et les bractées vertes se sont, à leur tour, fermées autour des blanches, de sorte que la fleur paraît maintenant une petite boule verte avec une couronne cramoisi. La marguerite reste enveloppée pour se reposer. Les fleurons d'argent, sans les étamines de leurs compagnons dorés, seraient *stériles*, et celles-là, sans le petit cercle blanc qui les entoure, seraient dépourvues de cet abri auquel elles semblent recourir, lorsque le soleil qui les

réchauffait est passé ; tandis que toute la fleur, sans les enveloppes vertes, serait encore exposée à la froide rosée du soir, ou peut-être détruite par le ver qui ronge dans les ténèbres, car la marguerite est une humble fleur qui se niche dans l'herbe. Quel emblème du secours et de la dépendance réciproques.

Mais ce qui me paraît être le plus intéressant et le plus instructif dans cette fleur, c'est que, bien que si près de la surface *de la terre* elle soit souvent cachée par le gazon et les herbes qui l'entourent, la marguerite, nommée en anglais : « *l'œil du jour*, » est toujours fixée sur un objet dans les *cieux*. Cet objet, c'est le soleil. Quand ses rayons brillants du matin atteignent la verte colline et chassent les ombres de la nuit dans l'herbe, la marguerite développe peu à peu ses fleurons pour le saluer ; et à mesure que la lumière se répand sur les lieux, la fleur s'épanouit. Maintenant son œil d'or, dans son chaton d'argent, est fixé sur le soleil. Considérez-le, lorsqu'il semble regarder sur *les cieux*, directement et seulement à cet *unique* objet, puis écoutez sa « *voix*. » Sûrement, si vous êtes un croyant, vous ne pouvez méconnaître son enseignement. Aussi clairs que ses languettes immaculées, ses accents disent au chrétien où *son* œil devrait toujours se diriger. Même foulée aux pieds, elle parle encore et son attitude même, lorsqu'elle relève la tête pour regarder le soleil, rappelle à la mémoire du lecteur de la Bible un personnage des anciens temps qui, entouré de persécuteurs violents et acharnés, calme, « *avait les yeux attachés au ciel et vit..... Jésus*, » et l'œil fixé là, il imita consciencieusement son OBJET béni, en priant pour ses

meurtriers, au moment même où il endurait le dernier degré de leur malice (Actes VII, 55-60).

La « voix » de cette humble fleur ne murmure-t-elle pas à votre oreille les paroles inspirées de l'apôtre Paul; « Et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis en la FOI DU FILS DE DIEU, qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi » (Gal. II, 20)?

J'ai déjà fait allusion à ce que fait habituellement la marguerite, lorsque le soleil s'est couché. Elle l'a contemplé tout le jour durant, depuis le grand matin jusqu'au soir; et quand ses derniers rayons ont doré l'occident, puis fait place à la nuit, la marguerite ferme son œil brillant sur le monde entier des fleurs, et enveloppant ses fleurons elle semble dire qu'elle vit pour lui seul. Cette « voix » ne devrait-elle pas aussi trouver un écho dans le cœur du croyant? « Vivre pour lui seul! » Pour qui, si ce n'est pour le SEIGNEUR, le croyant devrait-il vivre? « Parce que l'amour de Christ nous étreint: tenant ceci pour certain, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts; et qu'il est mort pour tous, afin que *ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux* » (2 Cor. V, 14, 15).

Si je ne craignais de vous fatiguer, je pourrais vous raconter encore beaucoup de choses sur cette petite plante. Et si, par un beau soir de clair de lune, vous alliez là où *devrait* dormir la marguerite, vous la trouveriez toute éveillée, se tenant à la pâle et froide clarté de la lune, sans se soucier de la rosée qui trempe ses fleurons et des ombres fantastiques qui jouent autour d'elle. Et vous souvenant que la clarté de la lune n'est que la réflexion des rayons du soleil, vous pourriez,

dans le silence de la nuit, entendre une voix qui semble dire : « Et nous avons ce commandement de sa part : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère. Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime celui qui l'a engendré, AIME AUSSI CELUI QUI EST NÉ DE LUI » (1 Jean IV, V).

Voyez Christ dans votre frère chrétien, et votre cœur s'ouvrira à lui comme les fleurons de la marguerite s'épanouissent à la lumière réfléchie du soleil. Ne vous occupez pas des ombres. La clarté de la lune est pâle et froide, comparée à la lumière de midi, cependant la marguerite, qui aime la clarté du soleil, s'épanouit pour la rencontrer. Ainsi devriez-vous faire. Et finalement, toujours fermée aux ténèbres et pourtant toujours ouverte à la lumière, la marguerite vous prie d'écouter ce « message » : — « Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulles ténèbres. Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous n'agissons pas selon la vérité : *mais si nous marchons dans la lumière, comme Dieu est en la lumière, nous avons communion l'un avec l'autre, et le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché* » (1 Jean I, 5-7). Laissez la marguerite sauvage souffler à votre oreille ; et quand vous regardez ses petites fleurs, figurez-vous qu'elle vous dit : Avec JÉSUS pour votre OBJET, contemplez-le jusqu'à ce que vous lui soyez rendus *semblables* ; VIVEZ pour l'aimer ; et MARCHEZ en attendant son retour.

à suivre.



**Il est plus heureux de donner
que de recevoir.**

(Suite de la page 120).

3. Lutte et victoire.

Longtemps les enfants gardèrent le silence. Le récit de la mère avait réveillé dans leurs cœurs toutes sortes de pensées. Qui pouvait être le petit Thomas ? Où demeurerait-il ?

— Maman ! interrompit enfin Charlotte, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux, maman ! où est le pauvre petit Thomas ? Le connais-tu réellement ?

— C'est le fils de notre femme de ménage, répondit la mère.

— Alors sans doute, c'est toi aussi qui le visitais, s'écria vivement Charlotte.

La mère fit signe que oui, en souriant, et la petite continua :

— Pourquoi ne l'envoies-tu donc pas à ce port de mer, où il pourrait prendre des bains ? Tu as beaucoup, beaucoup d'argent. O ! maman, fais-le donc !

— Mais, Charlotte, tu oublies que j'ai cinq enfants, qui ont toujours besoin de quelque chose, observa la mère. Mais maintenant, vite à table, et peut-être trouverons-nous moyen de tendre une main secourable au petit malade.

Quelque temps après nos trois jeunes amis étaient de nouveau assis dans la chambre des enfants, et Edouard et Minna babillaient à leur manière sur la jolie histoire qu'ils venaient d'entendre. Seule, Charlotte était

silencieuse à la fenêtre, regardant d'un air rêveur la rue illuminée. Ses regards erraient sur les masses de maisons, comme s'ils cherchaient la rue dans laquelle demeurait le pauvre Thomas, lorsqu'une soudaine pensée, qui lui parut d'abord fort désagréable, surgit dans son cœur; cette pensée était: « Pourquoi ne donnerais-tu pas quelque chose pour le garçon malade? »

— Mais c'est impossible! se répétait-elle, tout l'argent que j'attends pour le mois prochain a déjà sa destination. — De cette manière, Charlotte cherchait à chasser ces pensées, qui lui étaient venues si subitement, et à se tranquilliser. Mais ses efforts furent inutiles. Lorsqu'enfin elle alla se coucher, elle pensa de nouveau involontairement au pauvre garçon, forcé de renoncer à suivre les prescriptions du médecin. Ne devait-elle pas, elle, lui prêter secours? Mais la lanterne magique! — Elle essaya de dormir; mais le sommeil semblait, cette nuit, lui tenir rigueur; agitée, elle se tournait et se retournait sur sa couche, et lorsqu'enfin elle s'endormit, les rêves lui jouèrent un fort mauvais tour. Elle se voyait près du misérable grabat du petit Thomas; elle regardait son visage pâle et maigre, et elle éprouvait un violent saisissement.

Ainsi s'écoulèrent deux jours, et — qui l'eût cru? — Charlotte avait tout à fait oublié le pauvre Thomas. C'était un mercredi; et comme les enfants n'avaient point d'école l'après-midi, leur maman leur permit d'aller à la Grand'rue avec Gertrude. Comme on peut le penser, la première idée fut d'aller au magasin de monsieur Harris, pour voir la lanterne magique qui y était en montre dans la vitrine et n'attendait qu'un

acheteur. Avec quelle avidité ces trois enfants regardaient l'objet de leurs plus ardents désirs ! Tout ce qui se passait dans la rue et autour d'eux, ils n'en voyaient et n'entendaient rien ; les exhortations de la bonne Gertrude étaient vaines ; tout en eux était absorbé par l'objet merveilleux qu'ils voyaient dans la vitrine. Charlotte fut pourtant la première qui revint à elle-même, car l'idée de devoir attendre encore deux semaines, avant d'avoir la lanterne en sa possession, la dépitait tellement qu'elle en détourna ses regards et engagea son frère et sa sœur à continuer leur chemin. Ils n'étaient pas encore arrivés à l'extrémité de la rue qu'une femme pauvrement vêtue les atteignit et s'arrêta tout à coup près d'eux. Se tournant vers la bonne qui conduisait les enfants, elle dit d'un ton triste :

— Heureusement, Gertrude, que je te rencontre. Veux-tu avoir la bonté de dire à ta maîtresse, que l'état du petit Thomas ne fait qu'empirer de jour en jour, et qu'il désire beaucoup revoir une fois encore la bonne dame ?

— Comment ? le petit Thomas ? dit Charlotte.

— Oui, mon enfant, Thomas est son nom, répliqua la femme. Voulez-vous bien dire à votre maman que le petit Thomas devient toujours plus maigre et plus faible, et que sa pauvre mère a perdu presque tout courage, car elle peut à peine lui procurer le plus nécessaire ?

— Connaissez-vous donc le petit Thomas ? demanda Charlotte avec un intérêt visible.

— Oui, c'est mon fils, reprit la femme. Hélas ! il marche à grands pas au-devant de l'éternité ; et mon cœur est près de se briser, lorsque je pense que bientôt je peux le perdre. C'est mon unique enfant ; je n'ai plus que lui dans ce monde.

A suivre.





La nacelle dans la tempête.

Une nacelle en silence,
Vogue sur un lac d'azur ;
Tout doucement elle avance
Sous un ciel tranquille et pur.
Mais soudain le vent s'élève
Chassant un nuage noir,
Et les vagues qu'il soulève
Font trembler, car c'est le soir.

Grande est alors la détresse
Des voyageurs éperdus ;
Grande est aussi leur faiblesse,
Leur foi ne les soutient plus.
Mais il en est Un qui veille
Sur eux tous, bien qu'endormi,
Ah ! faudra-t-il qu'on l'éveille,
N'est-il plus leur tendre ami ?

Maitre, es-tu donc insensible?
 Tu le vois, nous périssons!
 Tout miracle t'est possible,
 Sauve-nous, nous t'en prions!
 D'eux aussitôt il s'approche,
 Puis il dit au vent : Tais-toi!
 Et tendrement leur reproche
 D'avoir eu si peu de foi.

Ainsi, souvent dans la vie,
 L'orage assombrit nos cœurs,
 Bien que pour nous Jésus prie,
 Prêt à calmer nos terreurs.
 Comptons mieux sur sa tendresse,
 Son cœur ne saurait changer;
 De sa brebis en détresse
 Il est toujours le berger.



Le Thibite.

Le progrès des méchants dans le mal est rapide : « Les hommes méchants et séducteurs iront en empirant, séduisant et étant séduits » (2 Tim. III, 13). Nous en avons un terrible exemple dans l'histoire du royaume d'Israël ou des dix tribus. Provenant de la révolte, s'étant éloignée de Dieu dès le début, en établissant par de purs motifs politiques, un culte idolâtre, la famille du premier roi est retranchée, et le meurtrier occupe son trône. Voici un résumé de toute l'histoire de ce royaume. Bahasa se révolte, tue Nadab et règne en sa place. Mais il persévère dans le train de péché établi par Jéroboam ; et Zimri conspire contre son fils Ela qui lui succède sur le trône ; mais le

règne agité de cet usurpateur ne dura que sept jours, au bout desquels il fut tué par Homri. Avec Homri commença une nouvelle dynastie; mais au lieu de renoncer aux péchés de leurs prédécesseurs, ils persistèrent dans ces péchés-là et en ajoutèrent d'autres à leur affreuse liste. Avec Homri, Samarie commença d'être la capitale de ce royaume des dix tribus; et durant le règne de son fils Achab, elle devint le théâtre de tout le surcroît de méchanceté introduit par sa femme Jézabel. Fille d'Eth-Bahal, roi des Sidoniens, elle entraîna son mari dans toutes les idolâtries de cette race-là. Il est dit d'Achab, qu'« il alla, et servit Bahal, et se prosterna devant lui. Et il dressa un autel à Bahal, en la maison de Bahal, qu'il bâtit à Samarie. » Il nous est dit encore, qu'« il fit encore pis que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour irriter l'Eternel, le Dieu d'Israël. » Le peuple aussi semble avoir suivi l'exemple de son souverain, et comme pour compléter l'apostasie nationale, il se trouve, du temps d'Achab, un homme assez méchant et assez audacieux pour braver la malédiction prononcée des siècles auparavant contre quiconque rebâtirait Jéricho. « En son temps, Hiel de Béthel, bâtit Jéricho. » C'était comme si le peuple ambitionnait un retour complet à l'état du pays, avant que les Israélites y entrassent et en prissent possession. Ils voulaient se débarrasser entièrement de l'Eternel, et être à tous égards comme les Chananéens qu'ils auraient dû détruire. Quoiqu'il en fût, la parole de Dieu ne pouvait être annulée. Hiel put ainsi défier le Dieu d'Israël en rebâtissant la ville qu'Il avait renversée d'une manière si frappante, mais, ainsi que Josué l'avait prédit, ce fut au prix de ses deux

filis. « Il fonda sur Abiram, son premier-né, et posa ses portes sur Ségub, son puîné, selon la parole que l'Éternel avait proférée par le moyen de Josué, fils de Nun. » Qu'il est solennel de voir cette menace si détaillée s'accomplir tellement à la lettre, après tant de siècles d'intervalle.

« Alors Elie, Thisbite, l'un de ceux qui s'étaient habitués à Galaad, dit à Achab : L'Éternel le Dieu d'Israël, en la présence duquel je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole. » Telles sont les paroles qui, dans le récit, suivent immédiatement celles qui se rapportent à Hiel, à son action impie et à son châtiment, « selon la parole de l'Éternel. » Qui est ce nouveau messager, porteur de cette « parole, » lancé sur la scène comme un tonnerre, sans un mot d'introduction — sans qu'il nous soit rien dit de sa parenté, de sa naissance, de son histoire, de son appel à l'œuvre prophétique, de la manière dont il eut accès en la présence royale ? Il a plu à Dieu de nous parler ainsi pour la première fois de cet homme remarquable.

Si nous voulons nous représenter quel dut être l'étonnement d'Achab, il faut nous rappeler combien la connaissance et l'adoration du vrai Dieu avaient été bannies du pays. Accoutumé toujours à l'idolâtrie des veaux élevés par Jéroboam, démoralisé aussi par une succession de révoltes, accompagnées de scènes violentes et sanguinaires, il s'était maintenant ajouté à tout cela cette idolâtrie sidonienne de Bahal, de sorte que le culte de Jéhova, le Dieu d'Israël, semblait n'avoir plus de place au sein de cette race coupable et apostate. C'est au moment où le mal paraissait remporter un

triomphe complet, que le prophète de Galaad, au manteau grossier et dans des termes peu mesurés, fit entendre au roi son message sévère et inattendu : « L'Éternel, le Dieu d'Israël en la présence duquel je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura, ces années-ci, ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole. »

Quelle déclaration sortant de lèvres mortelles ! et avec quels sentiments de frayeur le monarque coupable n'aurait-il pas dû l'écouter ! Se rencontrant plus tard avec Elie, il l'apostropha ainsi : « Es-tu celui qui trouble Israël ? » ou « M'as-tu trouvé, ô mon ennemi ? » Il n'est pas étonnant qu'il craignît de se trouver en présence de celui qui pouvait prononcer une telle parole, laquelle se réalisa par tout le pays durant trois ans et six mois. Ce n'était pas une vaine menace — ni une vanterie frivole et ridicule. Le Saint-Esprit, faisant allusion à cette circonstance dans le Nouveau Testament, dit : « Il ne tomba point de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois. » Mais ce que le Nouveau Testament ajoute à l'histoire de l'Ancien réclame un examen plus attentif. Vous le trouverez dans Jacques V, 17, 18.

Quoique le terrible message d'Elie au roi soit la première mention qui soit faite de ce prophète dans l'histoire, le passage de Jacques nous reporte plus en arrière. Il nous révèle le secret de cette solennelle déclaration. C'était le fruit de la prière. « Elie était un homme sujet à de semblables infirmités que nous, et cependant, ayant prié avec grande instance, qu'il ne plût point, il ne tomba point de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois. » Il paraît donc que cet homme de Dieu avait profondément à cœur la condi-

tion d'Israël, son idolâtrie et sa rébellion contre Dieu, et qu'il avait probablement, journellement, durant longtemps, présenté cet état au Seigneur, en prière. Il ne nous est pas dit combien de fois il pria, combien de temps, ni en quels termes ; mais c'est au sujet de la prière dont il parle, que l'apôtre Jacques cite le cas d'Elie, comme exemple de sa puissance : « La prière du juste, faite avec ferveur est de grande efficacité. » D'après cela, nous pouvons conclure que les prières d'Elie avaient ce caractère-là. Il ne se bornait pas à s'agenouiller soir et matin, ou tant de fois par jour, et à adresser à la hâte quelques mots à Dieu, parce que le moment de la prière était arrivé. Il est à craindre qu'il n'y ait beaucoup de gens qui prient ainsi par forme, tellement que, lorsqu'ils se relèvent, si on leur demandait tout à coup ce qu'ils ont demandé, ils ne sauraient que répondre. A ceux-là nous pouvons bien appliquer ces autres paroles de Jacques : « Qu'un tel homme ne s'attende point de recevoir aucune chose du Seigneur. » Sûrement la première condition dans la prière, c'est que nous soyons sérieux, que nous comprenions ce que nous disons, que nous ayons un objet en vue, quelque chose que nous désirions et que Dieu seul peut donner. C'est ce qui rendra nos requêtes positives, ainsi que l'est toujours la prière véritable. Quand nous sommes dans la peine et que nous crions à Dieu pour la délivrance, combien notre supplication est alors précise et formelle et comme nous prions avec instance. Nous ne nous contentons pas d'avoir prié une fois, mais nous prions de nouveau et de nouveau jusqu'à ce que nous soyons exaucés et que la délivrance arrive. Plût à Dieu que nous connussions

mieux en pratique cette vraie manière de prier ! Je n'entends pas seulement celle qui se rapporte à nos propres besoins et à nos peines, mais aussi la prière pour d'autres — la demande que Dieu soit glorifié par des bénédictions répandues soit sur des individus, soit sur son peuple en général. Il n'était rien de particulier à Elie qui, dans son cas, semble avoir été le sujet de ses requêtes. Sans doute, pendant sa vie, ses propres circonstances l'avaient souvent poussé à prier, et il avait appris, en plaidant avec Dieu pour lui-même, la valeur de la prière pour d'autres. C'était de la nation en général du pays de sa naissance, qu'il était maintenant préoccupé. Voir ses compatriotes enfoncés dans l'idolâtrie et s'éloignant toujours plus de Dieu, voilà ce qui pesait lourdement sur son esprit. N'y avait-il aucun moyen, aucune possibilité, de réveiller les consciences endormies de ses alentours, et même d'atteindre le roi coupable sur son trône ? Des moyens humains étaient évidemment inutiles : le cas était au delà de leur pouvoir ; mais Dieu ne pourrait-il intervenir de manière à rendre la nation attentive — à les engager à se soumettre à Lui ? Jadis il avait interrompu le cours de la nature. La mer s'était ouverte pour laisser passer ses rachetés ; les flots avaient été comme gelés ou s'étaient amoncelés jusqu'à ce que le Jourdain eût été traversé en sûreté. N'y avait-il aucun moyen maintenant, par lequel il pût se manifester, et attester à tous qu'il était Dieu dans le ciel en haut et sur la terre en bas ? Telles étaient sans doutes les méditations d'Elie ; mais il ne se contentait pas de méditer sur de pareils sujets. Il répandait tout cela devant le Seigneur. Il priait avec la plus grande ferveur. C'est ainsi que notre Seigneur

pria dans le jardin : « Et lui, étant en agonie, priaït plus instamment. » Le cas du Seigneur était particulier, il est vrai, il était unique. Ses disciples ne peuvent pas être appelés à suer des grumeaux de sang ; mais le passage est cité pour vous faire comprendre la force de l'expression : « prier avec instance. » Remarquez seulement qu'il ne s'agit pas ici d'une agonie physique. C'était l'agonie de son âme qui produisait ces effets sur son corps, prosterné sur la terre. Nous avons besoin de comprendre cela, de peur que nous ne supposions que la prière agonisante— efficace et fervente— est signalée par de grands efforts corporels. Pourvu seulement que notre œil soit simple, que nous cherchions la gloire de Dieu au lieu de notre propre et égoïste satisfaction, plus nous demanderons instamment, plus nous persévérons à demander jusqu'à ce que Dieu nous exauce, et mieux ce sera. Oh ! que l'esprit de prière soit abondamment répandu sur tous nos lecteurs chrétiens ; et s'il se trouve un lecteur qui n'ait encore jamais prié, que Dieu veuille que sa première prière — prière pour le salut de son âme — monte à Dieu avant que cet écrit soit mis de côté.

Il semblerait que, comme Elie exposait devant l'Eternel le cas de ses compatriotes et le besoin de quelque événement extraordinaire pour les rappeler à croire au vrai Dieu, la conviction naquit dans son esprit qu'une longue sécheresse serait propre à produire un tel effet. Pensez seulement à « un homme sujet à de semblables infirmités que nous, » demandant à l'Eternel l'autorité sur les nuages et les vapeurs, d'où descendent les pluies rafraîchissantes ! Et Dieu l'exauça et lui donna ce pouvoir ; et ayant la conscience de le posséder, il

paraît devant le roi et lui dit : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, en la présence duquel je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole. »

Celui qui se tient en la présence de Dieu n'a rien à craindre devant qui que ce soit. C'est la familiarité avec Dieu qui donne de la hardiesse en présence de l'homme. Vous, mon jeune lecteur chrétien, vous n'avez pas de telles requêtes à faire à Dieu ; mais supposons que vous soyez en peine du salut éternel d'un condisciple, d'un frère ou d'un parent, où trouverez-vous la confiance, la hardiesse nécessaire pour parler à votre condisciple ou à votre frère ? pour déposer le traité, dont vous désirez qu'il fasse la lecture, dans la main de votre parent ? Comment, sinon en priant Dieu instamment, en épanchant votre cœur devant lui, qui vous donnera de vous oublier vous-même pour ne penser qu'à la présence de Dieu et à l'objet bien-aimé de votre sollicitude et de vos prières ? Jamais historien ne rendit de meilleur service que celui qui arracha de l'oubli les fragments relatifs à la prière de Luther, entendue par quelqu'un qui la transcrivit aussitôt, lors de sa comparution devant la diète de Worms. C'est avec ce récit, que je vais vous copier, que nous prendrons, pour le moment, congé d'Elie. Si Dieu le permet, nous le retrouverons dans de plus paisibles circonstances et dans un sentier plus caché.

Le réformateur allemand était sommé de répondre de sa doctrine devant une diète, composée de l'Empereur et de tous les souverains de l'Allemagne, avec de nombreux représentants du pouvoir papal. Un moment, dit l'histoire, Luther avait éprouvé de la crainte

lorsqu'il dut paraître devant une si auguste assemblée. Son cœur s'était troublé en présence de tant de grands princes, devant lesquels les nations ployaient humblement le genou. La pensée qu'il allait refuser de se soumettre à ces hommes que Dieu avait investi du souverain pouvoir agita son âme ; et il sentit le besoin d'implorer la force d'en haut. « Il eut, dans cette matinée du 17 avril, des moments de trouble, où la face de Dieu lui était voilée. Sa foi défaille ; ses ennemis se multiplient devant lui ; son imagination en est frappée..... Son âme est comme un navire qu'agite la plus violente tempête, qui chancelle, qui tombe au fond de l'abîme, et puis qui remonte jusqu'aux cieux. Dans cette heure d'une douleur amère, il se jette le visage contre terre et fait entendre ces cris entrecoupés que l'on ne saurait comprendre, si l'on ne se représente les angoisses, des profondeurs desquelles ils montaient jusqu'à Dieu : »

Prière de Luther.

« Dieu tout-puissant ! Dieu éternel ! que le monde est terrible ! comme il ouvre la bouche pour m'engloutir ! et que j'ai peu de confiance en toi !..... Que la chair est faible, et que Satan est puissant ! Si c'est dans ce qui est puissant selon le monde que je dois mettre mon espérance, c'en est fait de moi..... La cloche est fondue, le jugement est prononcé !..... O Dieu ! ô Dieu !..... ô toi mon Dieu !.... assiste-moi contre toute la sagesse du monde ! Fais-le, tu dois le faire..... toi seul..... car ce n'est pas mon œuvre, mais la tienne. Je n'ai ici rien à faire, je n'ai rien à débattre, moi, avec ces grands seigneurs du monde ! Moi aussi je voudrais couler des jours heureux et tranquilles. Mais la

cause est la tienne..... et elle est juste et éternelle! O Seigneur! sois-moi en aide! Dieu fidèle, Dieu immuable! Je ne me repose sur aucun homme. C'est en vain! Tout ce qui est de l'homme chancelle; tout ce qui vient de l'homme défaille. O Dieu! ô Dieu! n'entends-tu pas?..... Mon Dieu! Es-tu mort?..... Non, tu ne peux mourir! Tu te caches seulement. Tu m'as élu pour cette œuvre. Je le sais!..... Eh bien! agis donc, ô Dieu!.... tiens-toi à côté de moi, pour le nom de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ, qui est ma défense, mon bouclier et ma forteresse. »

Après un moment de silence et de lutte, il poursuit ainsi: « Seigneur! où restes-tu?..... O mon Dieu! où es-tu?..... Viens! viens! je suis prêt!..... Je suis prêt à laisser ma vie pour ta vérité..... patient comme un agneau. Car la cause est juste, et c'est la tienne!..... Je ne me détacherai pas de toi, ni maintenant, ni dans toute l'éternité!..... Et quand le monde serait rempli de démons, quand mon corps qui est pourtant l'œuvre de tes mains, devrait mordre la poussière, être étendu sur le carreau, coupé en morceaux..... réduit en poudre..... mon âme est à toi!.... Oui, j'en ai pour garant ta Parole. Elle t'appartient, mon âme! elle demeurera éternellement près de toi..... amen!..... O Dieu! aide-moi!..... amen! »

Il est dit avec raison: « L'histoire soulève ici le voile du sanctuaire, et nous montre le lieu secret où la force et le courage furent communiqués à cet homme humble et chétif. Luther et la Réformation sont ici pris sur le fait. On découvre leurs plus intimes ressorts. On reconnaît où fut leur puissance.

Après cette prière, Luther resta calme devant l'au-

guste assemblée et avec aisance et liberté, il prononça d'abord en allemand, puis en latin, sur l'ordre de l'Empereur, son refus de se rétracter. Etant ensuite pressé de nouveau de répondre en peu de mots, il répéta, en une phrase ou deux, la substance de son discours et ajouta : « Si donc je ne suis convaincu par des témoignages de l'Écriture, ou par des raisons évidentes, si l'on ne me persuade par les passages mêmes que j'ai cités, et si l'on ne rend ainsi ma conscience captive de la Parole de Dieu, *je ne puis ni ne veux rien rétracter*, car il n'est pas sûr pour le chrétien de parler contre sa conscience. » Puis portant son regard sur cette assemblée, devant laquelle il est debout, et qui tient en ses mains sa vie ou sa mort. « ME VOICI, dit-il. JE NE PUIS AUTREMENT ; DIEU M'ASSISTE ! AMEN. »

QUESTIONS SUR « LE THISBITE. »

1. De quel fait l'histoire des dix tribus offre-t-elle un terrible exemple ?
2. Quelle place date, dans l'histoire, du règne d'Homri ?
3. Quelle sorte de prééminence Achab atteignit-il ?
4. Quelle circonstance nous est racontée, comme fait caractéristique de l'état du peuple sous le règne d'Achab ?
5. De quel fait remarquable fut-elle accompagnée ?
6. Qui est ensuite introduit sur la scène ? et dans quels termes ?
7. Comment Achab accosta-t-il plus tard Elisée ?
8. Quel fut le prélude de l'introduction d'Elisée auprès d'Achab ?
9. Comment le prophète est-il décrit de manière à faire de son exemple un encouragement pour nous ?
10. Quelle est la première chose requise dans la prière ?
11. Pouvez-vous, d'après le même livre du Nouveau Testament qui cite le cas d'Elie, donner une autre condition essentielle de la prière efficace. (Citez le chapitre et le verset).
12. Qu'est-ce qui semble avoir conduit Elie à demander à Dieu qu'il ne plût pas ?
13. Comment obtenir du courage pour nos moindres épreuves et nos moindres devoirs ?





FLEURS DE LA TERRE-SAINTE.

La voix des fleurs.

CINQUIÈME PARTIE.

- Heureux qui Te connaît. Ce qu'il voit en tous lieux,
Le brin d'herbe qui, frêle, au soleil se balance
En scintillant, les grands chênes majestueux,
Tout à son souvenir parle de Ta présence. »

Parmi les quatre fleurs de la Terre-Sainte, choisies pour illustrer la « voix des fleurs » du mois de mai, il y en avait une qui, dans quelque contrée qu'elle fleurisse, est toujours admirée — la ROSE !

- Elle est parmi les fleurs que le printemps réveille,
Belle, fraîche, éclatante et n'a pas sa pareille. »

Son nom même est odoriférant. Sa forme est belle.

Sortez par une matinée d'été, quand le soleil levant commence à colorer l'horizon, à l'orient, de ses rayons d'or, au moment où la rosée matinale perle à l'extrémité des branches et des feuilles, et qu'elle étincelle sur le gazon ; lorsque le chant mélodieux du merle réveille, dans la sombre avenue d'un bois, un écho tranquillement assoupi, — sortez à la première fraîcheur du matin et regardez la pure rose blanche se balançant à côté d'une maisonnette où tout le monde dort, ou se penchant sur quelque vieux mur de jardin. Il serait sûrement difficile de trouver une fleur plus suave ! Une goutte de rosée tremblotte dans ses pétales entr'ouverts — nuancée, lorsqu'un rayon de soleil l'atteint, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle brille là-dedans, semblable à une larme ; et, secouée par une brise passagère, elle tombe embaumée sur le sol !

Symbole de pureté et de grâce, la voix de la *rose blanche* n'a pas besoin d'interprète. Par une claire et longue journée d'été, continuellement la délicieuse odeur qu'elle exhale nous parle de Celui dont « le nom est un parfum répandu, » et elle semble nous inviter à chanter :

« O Jésus ! que ton nom, pour une âme fidèle,
Est grand et précieux !

Quel amour, quels bienfaits, quelle grâce il rappelle !
Quel salut glorieux ! »

On trouve parmi les roses presque toutes les nuances et toutes les formes de beauté. Il y a la rose incarnate ou de Damas, aussi riche en pétales qu'en parfum, et la rose mousseuse qui, revêtue de sa robe la plus simple, surpasse, au goût de quelques amateurs, toutes les autres. La rose thé, la rose rouge de toutes

les nuances, toutes sont belles, et toutes sont odorantes; mais la pureté immaculée de la rose blanche, quelquefois veinée à l'intérieur de sa corolle aux pétales nombreux d'une très-légère teinte de couleur, qui lui donne une blancheur presque transparente, semble la placer « comme tête au-dessus de toute » la famille, et sa voix doit nécessairement parler de « l'Agneau sans défaut et sans tache » — de la Parole qui « fut faite chair, et habita au milieu de nous, pleine de grâce et de vérité. »

En parlant du muguet des vallées, nous avons dit qu'une fois mort il perd son parfum. Avec la rose c'est tout le contraire. Un vase rempli de feuilles de roses, et placé dans une chambre, répandra une agréable odeur tout à l'entour, surtout si on le secoue de temps en temps. Il en sera de même *d'un vaisseau rempli de Christ*, et quand il sera *secoué* par les circonstances, l'odeur en sera *plus forte*. Ce parfum est un fruit que le Père aime. Autrement tout est stérile. Ici encore, même sur une feuille de rose, sont écrites des « paroles » pour l'œil d'un croyant, mais que lui seul peut lire. Les voici : « Celui qui demeure en moi, ET MOI EN LUI, porte beaucoup de fruit » (Jean XV, 5). Ces paroles, dis-je, écrites sur un délicat pétale de rose, ne sont lisibles que pour l'œil du croyant, car il est immédiatement ajouté : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » Ceci est vrai, même du croyant; mais si vous, cher lecteur, êtes sans Christ, si vous ne le connaissez pas, si la douce odeur de son nom n'a jamais encore pénétré dans votre cœur, — vous, qui êtes pourtant *moral*, aimable, de bonne conduite, industriel, et généralement bon, vous ne pouvez « rien

faire » qui plaise aux yeux de Dieu — rien, veux-je dire, qu'Il puisse accepter. Quelles que puissent être vos pensées quant à vous-même et à votre marche, vous êtes réellement un de ceux qui n'ont « point d'espérance » — point d'espérance bien fondée; vous êtes « sans Dieu dans le monde, » quoique d'ailleurs vous puissiez avoir ce qui est aimable ou agréable aux yeux des hommes. Vous pouvez connaître tout ce qui concerne l'Évangile, vous pouvez être bien au courant du « plan du salut, » comme on dit; or Christ n'est pas un « plan, » mais une PERSONNE, et si vous ne l'avez pas, LUI, vous n'avez rien. Ne vous abusez donc pas vous-même, comme plusieurs le font. J'en connais beaucoup qui s'imaginent évidemment que c'est assez de connaître *quelque chose au sujet* de Christ, beaucoup qui prennent un peu de *connaissance* pour la *grâce*. Mais vous pourriez connaître tout ce qui concerne la rose, et avec cela si vous n'avez pas la fleur, vous n'auriez certainement pas le parfum. Pensez à cela quand vous rencontrez la rose épanouie. Il est une solennelle distinction qui, si elle est négligée, peut devenir une *terrible* distinction. Que le Seigneur vous donne une oreille pour entendre cette voix d'avertissement avant qu'il soit trop tard. La religion sans Christ est si répandue de nos jours; elle est si trompeuse, si *atrayante* même, que je ne me lasserai jamais de vous mettre en garde contre elle. Une simple illustration gravera mieux dans votre mémoire ce que je veux dire. Vous savez que la tige de la rose a des épines. Une personne ignorante ou insouciante, désirant jouir un instant de l'odeur de la fleur, s'approche et, saisissant la tige, elle *se pique les doigts*. Une autre, mieux

instruite, prend la jolie fleur par la tête, et savoure l'odeur sans se blesser. La première, c'est la *religion* ; la seconde, la *foi*. La religion *ne saisit pas la tête* ; la religion est la tige sans la fleur ; et, de celui qui veut la prendre ainsi, la rose épineuse semble dire : « Il trouvera des plaies et de la honte » (Prov. VI, 33), — une plaie pour laquelle il n'y aura point de remède, une honte qui sera éternelle !

La rose appartient à un ordre appelé Rosacées, famille qui ne comprend pas seulement ces belles fleurs : la rose mousseuse, la rouge, la blanche, l'incarnate et la rose sauvage, mais aussi les fraises, les framboises, les cerises, les pommes, les poires, les pêches. La simple mention de ces fruits fera que mes petits lecteurs regarderont avec toujours plus d'intérêt la rose, qui sera dorénavant pour eux l'emblème de la fertilité. Et il l'est bien, en effet ; même la rose sauvage produit un fruit bien connu des écoliers qui, l'automne venu, s'en vont à la cueillette des fruits de l'aubépine et de l'églantier.

Dans les haies touffues, où l'oiseau en liberté fait gaiement ses roulades, où la ronce, l'épine et le prunier sauvage, autant de rosacées, entrelacent leurs branches avec l'églantier, il y a là une abondante provision de fruits pour les chanteurs emplumés de la forêt, quand le blanc manteau de l'hiver a couvert toute la terre.

« Regardez aux oiseaux du ciel, car ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'assemblent dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus excellents qu'eux ? » (Matth. VI, 26) voilà ce que murmure chaque rose sauvage qui s'ouvre au

soleil d'été, chaque aubépine qui bourgeonne dans la vallée. Leur haleine embaumée exhale ces paroles pour les croyants : « Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus. »

Que les arbres fruitiers sont beaux, lorsqu'ils sont couverts de fleurs ! et combien l'intérêt de l'observateur est augmenté, quand il sait que chaque petite fleur en est une rose séparée. Elle est une sûre avant-courrière du fruit, quand elle se montre sur la branche, si, toutefois elle n'est pas *flétrie* avant que les nombreuses étamines aient fait leur ouvrage. Christ vous a-t-il été présenté ? A-t-il dans cet instant pour vous « une beauté qu'on puisse désirer » et que vous ne vîtes jamais auparavant ? Oh ! prenez garde comment vous traitez cette tendre fleur, n'allez pas la froisser, l'étouffer, la flétrir.

L'Esprit a-t-il fait son œuvre dans votre cœur ? Christ est-il véritablement formé en vous ? Alors rappelez-vous que la rose est l'emblème de la fertilité, et en regardant sa corolle nuancée et en respirant son odeur, pensez aux paroles du Seigneur Jésus qui dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Christ est en vous si vous êtes un croyant, mais vous devez, en *pratique, demeurer en Christ*, si vous voulez « porter du fruit » à la gloire du Père. Or, plus vos affections seront tournées vers *Lui* et concentrées en *Lui*, plus votre « demeure en Lui » sera ferme. Et c'est dans ce but que la « *Voix des fleurs* » a été écrite, pour par-

ler à votre entendement. C'était pour vous enseigner, non pas la science *humaine* de la botanique, quelque attrayante et utile qu'elle soit, mais la science *divine*. Si l'humble violette, plus aisément découverte par l'odorat que par la vue, parle de Celui qui « ne pouvait être caché ; » si les clochettes odoriférantes du muguet, tintant dans la solitude des forêts, font résonner le nom de ce *Grain* de froment, qui, au lieu de demeurer seul, passa par des angoisses inouïes jusqu'à la mort même ; si, en un mot, le chuchotement des fleurs des champs répand en bonne odeur quelques-unes des paroles et des voies bénies de Jésus, c'est afin qu'en prêtant l'oreille, vous appreniez à regarder plus *habituellement*, plus *fixement* à Lui. Vous ne pouvez contempler un objet aussi véritablement beau, aussi infiniment au-dessus de toute louange et de toute comparaison, sans être *attiré*, si vous êtes un croyant. Si vous ne l'êtes pas, *regardez et vivez*. Si vous l'êtes, *vivez et regardez* ; et plus vous le ferez, plus vous demeurerez sûrement en Lui et ses paroles demeureront en vous. Une abondance de fruits en sera le résultat. Votre fruit procède de *Lui*. Il est lui-même la source de tout bien, à la louange et à la gloire de Dieu son Père, l'auteur de toute bénédiction en nous ; la « *Rose de Saron*, » le « *Pommier* entre les arbres d'une forêt » (Cant. II).

Amen, Seigneur ! Amen, puissance, honneur !

A toi, Jésus, gloire, sagesse, empire !

Puissent nos cœurs, sans se lasser, te dire :

« Béni sois-tu, tout-puissant Rédempteur ! »

« Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la

même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit » (2 Cor. III, 18). Ainsi, « en contemplant » et « en demeurant, » vous « porterez beaucoup de fruits, » et serez *ainsi* son disciple.

Dans la classe des roses, il y a une variété considérable d'espèces, qui a été tellement augmentée par la culture, qu'une description générale ne suffirait pas. Mais prenez la *rose sauvage* comme type de la famille. Belle en été sur la verte haie, plus belle encore à la lisière d'un bois, délicate en couleur et en parfum, simple et pourtant élégante, dans sa forme, quelques-uns la préfèrent même aux plus superbes fleurs doubles, obtenues par la culture. Les pétales en sont blancs, avec une teinte de rouge. Elle pourrait bien être appelée la *rose sauvage rosée*. Ses feuilles luisantes sont d'un vert éclatant, dentelées comme une scie sur les bords, *pennées* et *composées*, c'est-à-dire, composées de beaucoup de folioles ou feuilles plus petites arrangées par paires, comme des barbes de plume, avec une impaire à l'extrémité. En automne, elles revêtent souvent les plus belles teintes. Il n'est pas rare de trouver sur les branches une curieuse petite touffe ronde, d'une texture moussue ; ce sont des excroissances causées par la piqûre d'un insecte, et qui n'ont rien à faire avec les fleurs. D'abord vertes, puis souvent colorées par le soleil de toutes les nuances du rouge à l'orange, elles font un très-joli effet. La religion de la chair peut avoir l'apparence la plus agréable, tout en n'ayant pas plus affaire avec la tête (qui est Christ) que la touffe parasite n'a affaire avec la rose. Heureusement la branche a une *épine*, et l'épine une *voix*.

Le fruit de la rose est plein de graines qui servent

de pain aux petits oiseaux dans le désert. Cela rappelle : « Je suis le pain de vie, celui qui *vient* à moi n'aura *jamais* faim. » L'oiseau « *vient* » souvent, non pas une *seule* fois pour s'éloigner ensuite. Son aile infatigable ne se lasse point de « *venir*, » autrement il aurait souvent faim. Il arrive que des chrétiens sentent qu'ils ont faim, malgré la promesse. D'où cela vient-il ? Qu'ils prêtent l'oreille à ce que dit tout bas la *rose sauvage rosée*, et qu'ils remarquent le mot « *vient*. »

Le parfum délicat de la rose sauvage ne monte pas de lui-même à l'odorat du passant, et n'attire pas l'attention de ceux qui demeurent à distance. Il s'exhale sur la branche, dont la simple beauté *invite* le spectateur à s'approcher et à sentir l'odeur. « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie, » telle est la triste expression d'un cœur compatissant, qui aurait désiré — et avec quelle constante sollicitude ! — toujours bénir. Que cette « *voix* » ne frappe pas en vain votre oreille, si vous êtes encore à distance. Approchez-vous, non pour contempler dans une sentimentale admiration, non pour prendre la branche et vous blesser aux épines, mais pour saisir, d'une main assurée et douce, la Tête elle-même, et obtenir ainsi la bénédiction si libéralement offerte.

La famille des rosacées, quoique si variée dans ses détails, a certains caractères qui la distinguent de toutes les autres. Il y a une famille dont un trait particulier ne change jamais. C'est que les étamines sont attachées au *calice* au lieu de l'être au *réceptacle* — comme, par exemple, dans le bouton d'or. Ceci est important. Le bouton d'or ressemble de si près à la

rose par la forme, le nombre de ses pétales, ses nombreuses étamines, ses carpelles, (1) etc., qu'on pourrait aisément supposer qu'il appartient à la même famille, tandis qu'il fait partie d'un tout autre ordre, appelé Renoncule. Les renonculacées ne sont pas salubres. Si vous mangiez un bouton d'or ou une anémone (aussi une renonculacée), il en résulterait une brûlante et pénible sensation dans la gorge, et peut-être une dangereuse maladie. Une âcreté vénéneuse caractérise la famille entière — plus prononcée chez quelques individus, tels que l'aconit. Dans la famille des rosacées, le contraire a toujours lieu. Maintenant cueillez un bouton d'or, et détachez-en le calice. Les nombreuses étamines restent intactes, fixées au réceptacle, juste au-dessous du péricarpe qui contient la semence. Faites la même expérience sur un membre quelconque de la famille des roses; vous ne pouvez détacher le calice sans arracher aussi les étamines.

Le mondain religieux peut ressembler au chrétien, à tel point qu'il semble appartenir à la même famille. Dans leurs traits extérieurs ils peuvent être si pareils que bien peu de gens pourraient les distinguer; cependant le premier appartient au premier Adam, et a une nature dont le caractère est la *mort*! l'autre appartient au second Adam, le Seigneur venu du ciel, et il est

(1) Nom donné par M. de Candolle aux organes élémentaires, tantôt libres, tantôt adhérents ensemble, dont la réunion donne naissance au pistil, et dont chacun peut être considéré comme une petite feuille pliée en dedans sur elle-même, qui renferme les germes que la fécondation doit développer.

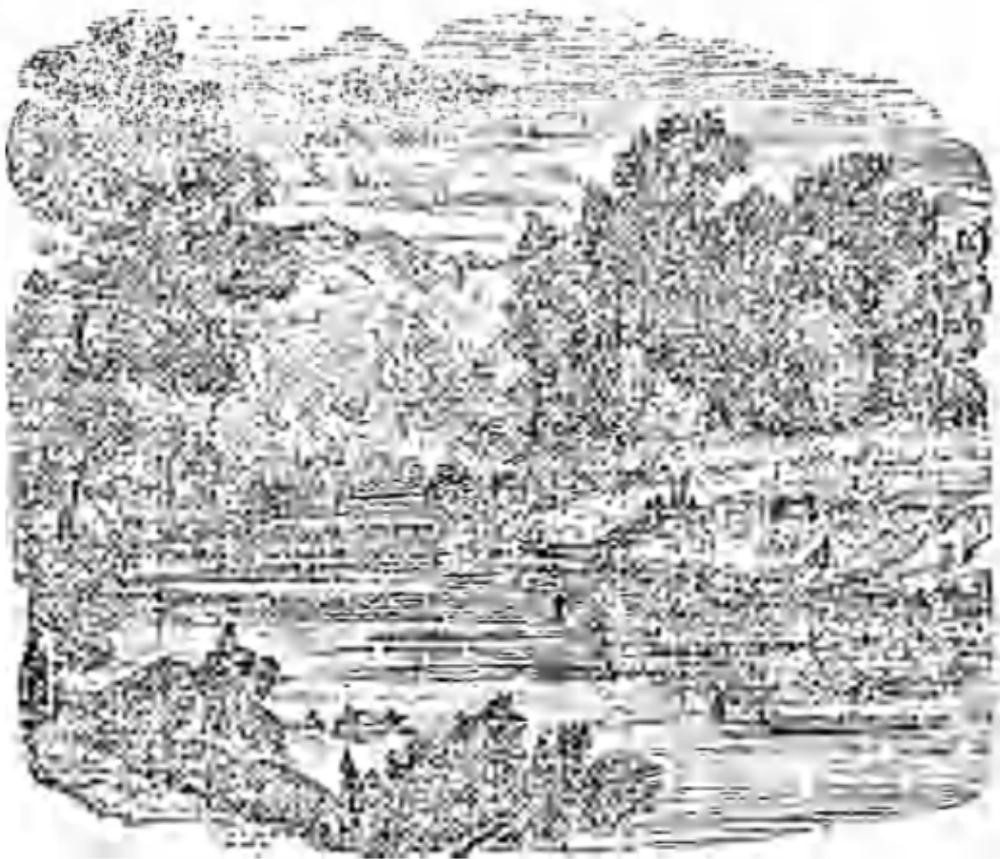
participant de la nature divine, dont le caractère est la *vie* ! Peut-il y avoir une plus grande différence ? Combien donc les conséquences d'une *méprise* sur ce point peuvent être terribles ! « Tel qu'est celui qui est poussière, *tels* aussi sont ceux qui sont poussière ; et tel est le céleste, *tels* aussi les célestes » (1 Cor. XV. 48).

La mignonne rose de l'aubépine a la même nature que la majestueuse *rose blanche*, le même nombre de pétales et de sépales, le même cercle caractéristique à étamines que la rose de l'églantier. Et pourtant elle est loin d'avoir la *dimension* de la première ; et il y a une autre différence très-marquée : au lieu des nombreuses carpelles de la dernière, elle a seulement un petit pistil. Comme je vous l'ai expliqué précédemment, le pistil est une petite *bouche*, un véritable *receveur*. Tel est le chrétien. Ecoutez l'aimable voix de la petite aubépine. Elle est très-odorante, et ses « paroles » sont dignes de l'attention des croyants ; elle semble dire : « Et de sa plénitude nous tous, nous avons reçu, et grâce sur grâce. » « Or nous vous supplions donc que *vous n'ayez pas reçu la grâce de Dieu en vain.* »

- Pour nous, chrétiens, oh ! quel bonheur,
Quand nous verrons la face
De Jésus, notre Rédempteur,
Au ciel où rien ne passe. »
- Être avec lui, voir sa beauté,
Savourer sa tendresse,
Jouer de sa riche bonté ;
Quelle immense allégresse ! »

à suivre.





LE FLEUVE DU JORDAÏN.

**La foi appelée à choisir de deux choses
l'une et la délivrance de Dieu.**

L'écrivain de ces lignes connaît quelqu'un qui disait : Je m'étonne si aucun de vos jeunes lecteurs du mois dernier n'a éprouvé une difficulté que votre récit pouvait facilement soulever dans plus d'un esprit. Quelques-uns d'entre vous auront pensé : « Bien, mais le prophète lui-même que devint-il ? Si, pendant des années, il ne tomba point de pluie dans tout le pays, ne dut-il pas y avoir une grande mortalité, et comment la vie du prophète fut-elle préservée ? Pouvait-il se passer d'eau, pendant que d'autres périssaient faute

d'eau? D'ailleurs, dans ce temps-là, il y avait la famine aussi bien que la sécheresse : on n'avait pas plus à manger qu'à boire ; et qui est-ce qui devait pourvoir aux besoins du Thisbite? Est-il, comme Samson qui pour tuer les Philistins, fit écrouler l'édifice sur lui-même aussi bien que sur eux, et en tua plus dans sa mort que dans sa vie? »

Non, cher lecteur, si de telles pensées ont traversé votre esprit, le sujet que nous allons traiter vous convaincra qu'Elie fut bien soigné durant toute la saison de la sécheresse miraculeuse, pour laquelle il avait prié si instamment, et que Dieu avait accordée à sa requête. Ni rosée, ni pluie ne tombait sur la terre crevassée ; toutes les rivières, tous les ruisseaux et les torrents avaient graduellement diminué, puis tari ; mais un seul torrent coulait encore pour l'usage d'Elie. Il en est informé par une révélation spéciale : « Et la parole de l'Eternel lui fut adressée en disant : Va-t'en d'ici, et tourne-toi vers l'Orient, et te cache au torrent de Kérith, qui est vis-à-vis du Jourdain. Tu boiras du torrent. » Vaines eussent été les prières qu'Elie avait fait monter à Dieu, vaine eût été sa déclaration au roi, si ce n'eût pas été le dessein même de Dieu d'envoyer cette sécheresse au pays d'Israël. Elie fut l'instrument pour exécuter ce que Dieu voulait faire ; or était-il à supposer que Dieu abandonnât son serviteur, ou le laissât souffrir avec la race idolâtre et impie, auprès de laquelle il était le témoin et le messenger de Dieu ? Il est vrai que la foi d'Elie avait été en exercice par les prières ferventes dont nous vous avons parlé le mois passé ; et, comme c'est souvent le cas, sa foi énergique l'amena dans une grande affliction, où cette foi

devait être mise sévèrement à l'épreuve. Ensuite, quelle grâce de Dieu qui accorde immédiatement au prophète une révélation pour guider ses pas. Par la parole de l'Eternel, il est conduit au torrent de Kérith, duquel il devait boire, tandis qu'il serait pourvu à sa nourriture par un autre moyen.

« Un tout autre moyen en effet, » s'écrieront peut-être quelques-uns de ceux qui connaissent l'histoire. Oui, cher lecteur, les plus voraces oiseaux de proie, au lieu de dévorer leur butin, étaient obligés par Celui qui a fait les cieux et la terre, de subvenir d'abord aux besoins du prophète. « Tu boiras du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de t'y nourrir. »

Et le prophète se conforma-t-il à cette singulière direction? Oui. « Il partit donc, et fit selon la parole de l'Eternel; il s'en alla et demeura au torrent de Kérith, vis-à-vis du Jourdain. Et les corbeaux lui apportaient du pain et de la chair le matin, et du pain et de la chair le soir, et il buvait du torrent. » Combien ses expériences durent être solennelles pendant qu'il était dans cette solitude avec son Dieu! Quel temps favorable pour la prière, pour la méditation, pour une revue du passé soit à l'égard de lui-même, soit à l'égard de la nation; et combien durent être sérieux ses exercices d'âme devant Dieu, en tenant, comme lui, dans sa main, tout ce qui se rattachait au bien-être de la nation, et même à l'existence de ceux qui la composaient. Et durant tout ce temps, qu'il passa dans l'humilité et dans la prière, ayant à cœur la gloire de Dieu et le retour à Dieu de ses compatriotes, Dieu prit soin de lui. Le torrent lui fournissait un breuvage rafraîchissant quand sa soif lui en donnait le désir; et ses

pourvoyeurs ailés lui apportaient, aussi ponctuellement qu'aucun domestique de roi, du pain et de la chair le matin, et du pain et de la chair le soir.

Il n'appartiendrait à aucun de mes jeunes lecteurs de prendre la conduite d'Elie comme un exemple à suivre, relativement aux faits extérieurs actuels. Vous pourriez aller demeurer près d'un torrent, dans un endroit solitaire, et si c'était un temps de sécheresse, vous verriez que le torrent ne coulerait pas mieux que d'autres, et que les corbeaux ne vous apporteraient ni viande, ni pain. Et pourquoi ? *Parce que l'Éternel ne vous avait pas commandé.* Cela fait toute la différence. De même que le commandement de Dieu faisait qu'Abraham agissait bien lorsqu'il allait égorger son fils, de même aussi ce commandement justifiait les étranges procédés d'Elie. Et en effet ils furent justifiés par le résultat. C'était aussi bien un miracle pour ce seul torrent de couler encore, que c'était un miracle pour les autres d'être desséchés à la parole du mystérieux prophète de Galaad. La parole que Dieu adresse généralement à son peuple est : « Proposez-vous ce qui est honnête devant tous les hommes, » et quant aux moyens de le faire : « qu'il s'occupe à travailler de ses mains. » En effet, pour les hommes en général, telle est l'ordonnance divine : « Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage ; » et de peur que des chrétiens ou leurs enfants ne se croient exempts du lot commun, nous lisons : « Et que les nôtres aussi apprennent à être les premiers dans les bonnes œuvres (ou : « à pratiquer d'honnêtes métiers ») pour les choses nécessaires » (Tite III, 14). Mais notre provision journalière n'en est pas moins le don de Dieu, parce qu'elle

nous parvient par le canal de notre honnête industrie. Puis Dieu peut appeler ses serviteurs à des travaux spéciaux, dans lesquels ils auront à s'attendre à Lui, pour leur nourriture de chaque jour, tout autant que dut le faire Elie. Et même, à part cela, le moment peut arriver pour chacun d'eux, où, avec tout leur désir d'être employés, ils n'auront pas la santé pour travailler, ou bien ils ne pourront obtenir aucun emploi. Le souvenir du torrent de Kérith, et du séjour qu'y fit Elie, ainsi que celui de ses serviteurs ailés auxquels il devait ses repas du matin et du soir, ce souvenir est bien propre à encourager la prière de la foi, quand tous les moyens humains vous font défaut, et que vous êtes complètement à bout de toutes ressources venant des créatures. « Assure-toi en l'Éternel, et fais ce qui est bon ; et tu habiteras la terre, et tu seras certainement nourri. » « J'ai été jeune, et j'ai atteint la vieillesse ; mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité mendiant son pain. »

Mais ici-bas rien n'est de durée. La résidence du prophète à Kérith fut peut-être l'une des plus paisibles et des plus bénies de sa vie. Mais quand il eut été là quelque temps, le ruisseau commença à baisser, et il devint de jour en jour plus faible, jusqu'à ce qu'il tarit entièrement, parce qu'il n'y avait point eu de pluie au pays. Combien de fois de tels changements n'ont-ils pas lieu, même dans la vie ordinaire des chrétiens ordinaires. Une mère a la facilité, grâce à la réussite de son mari dans les affaires, d'envoyer ses garçons dans de bonnes écoles, et de voir ses filles élevées selon son cœur ; et fréquemment le cœur des parents tressaille de bonheur seulement en espérant la conti-

uation de la prospérité dont ils jouissent. Peut-être aussi qu'ils sont chrétiens, et qu'ils tâchent d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu. Combien de scènes de ce genre l'écrivain n'a-t-il pas vues, sur lesquelles, après des années de bien-être et de prospérité, les nuages ont commencé à s'amasser : maladies, pertes, découragements, luttés avec l'adversité, dégénération en désespoir, et jusqu'au père, le soutien de la maison, qui a été enlevé, en sorte que la veuve et les orphelins trouvent en toutes choses le contraire de ce qu'ils avaient espéré. Les fils ont été retirés des études, et envoyés à l'atelier, les filles ont dû aider leur mère veuve dans quelque branche d'industrie, et peut-être même que, pour un temps, tous ces moyens et ces efforts n'ont pas réussi. Que deviendraient ces malheureux sans des encouragements tels que ceux que leur présente l'Écriture dans des récits comme celui que nous avons devant les yeux ? Le philosophe incrédule et mondain peut se trouver au milieu de toutes les jouissances de la vie, et rire de la Bible avec ses histoires de consolation et d'encouragement pour les fils de la pauvreté et de la peine ; mais une multitude de ces derniers ont bien éprouvé que le Dieu de Moïse et d'Elie vit encore. En effet, Il est révélé dans le Nouveau Testament comme Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et comme ayant préparé, pour tous les vrais croyants, une demeure meilleure qu'aucune de celles du bon pays d'Israël — une demeure de pureté, de paix et de joie, où Jésus habite, dans la maison du Père. Et vous, cher lecteur chrétien, dont le cœur a été ouvert pour connaître l'amour de Dieu dans le don de son bien-aimé Fils, écoutez ce que l'apôtre conclut

de cet amour : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, gratuitement, de toutes choses avec lui ? »

Que devint donc Elie, quand le torrent eut tari ? « Alors la parole de l'Eternel lui fut adressée, en disant : Lève-toi, et t'en va à Sarepta qui est près de Sidon, et demeure là. Voici, j'ai commandé là à une femme veuve de t'y nourrir. » Une femme veuve ! dira peut-être l'un de vous ; singulière ressource pour un homme aussi nécessaire que le prophète : c'est ainsi que cela pourrait sembler à la raison humaine et incrédule, qui s'attendrait à ce qu'Elie serait envoyé vers le chef de l'endroit, ou du moins vers quelque personne aisée, dans une position facile, et en état de faire venir d'un autre pays les denrées que la terre d'Israël ne produisait plus. Mais ne voit-on pas que si Elie eût été garanti de cette manière, l'homme riche aurait eu le mérite de sa délivrance ? La nation avait abandonné le Dieu de ses pères, et adopté l'idolâtrie des nations d'alentour ; et il devait être démontré par l'expérience du prophète, aussi bien que par son témoignage public et dans la manière dont Dieu l'employait en public, qu'il y a un Dieu vivant qui prend connaissance des moindres circonstances, et qui peut, à chaque instant, intervenir en faveur de son peuple, ou confondre ses adversaires. Ainsi Elie est envoyé à Sarepta, et il va à Sarepta. A la porte de la ville, il rencontre la femme veuve qui amassait des morceaux de bois, et il la prie de lui apporter un peu d'eau à boire. On voit la bienveillance du cœur de la veuve dans son empressement à partager avec le prophète le peu d'eau qu'elle possè-

de, toute précieuse qu'elle soit et qu'elle a obtenu peut-être bien difficilement. Mais comme elle va la chercher, l'étranger de Kérith la rappelle et lui dit : « Je te prie, prends en ta main une bouchée de pain pour moi. » Quel tableau de calamités cette demande fait sortir des lèvres de la veuve ! « Et elle répondit : L'Éternel, ton Dieu, est vivant, que je n'ai aucun gâteau ; je n'ai qu'une poignée de farine dans une cruche, et un peu d'huile dans une fiole, et voici, j'amasse deux bûches, puis je m'en irai, et je l'apprêterai pour moi et pour mon fils, et nous le mangerons ; et après cela nous mourrons. » Ainsi il y avait deux personnes dans cette maison ; non pas seulement la femme veuve, mais la veuve et son fils. Quelle langue pourrait mieux décrire la douloureuse incertitude et l'immense affliction, déjà endurées depuis que la sécheresse avait lieu, et que la disette allait toujours en augmentant — que les greniers étaient épuisés, et que tout ce qui pouvait remplacer le blé fut consommé ! Comme cette farine dans la cruche de la veuve et cette huile dans sa fiole avaient été réduites en petites et toujours plus petites portions, pour les faire durer. Et maintenant il en restait juste assez pour un seul gâteau. Les bûches cherchées avec découragement, en désirant presque de n'en point trouver, pour retarder d'autant le mauvais jour de ce dernier repas, avaient à la fin été amassées, et la veuve va apprêter pour elle et pour son fils le dernier morceau à manger, et comme elle le pense, après cela il faudra mourir. Mais non, son lamentable appel fait sortir de la bouche du prophète ces paroles inspirées de la foi : « Ne crains point ; va, fais comme tu dis ; mais fais-m'en premièrement un

petit gâteau, et apporte-le-moi, et puis tu en feras pour toi et pour ton fils. Car, ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : La farine qui est dans la cruche ne manquera point, jusqu'à ce que l'Éternel donne de la pluie sur la terre. »

Et il en fut ainsi. « Elle s'en alla donc, et fit selon la parole d'Elie; et elle mangea, lui, et la famille de cette femme, durant plusieurs jours. La farine de la cruche ne manqua point, et l'huile de la fiole ne tarit point, selon la parole que l'Éternel avait proférée par le moyen d'Elie. » Heureuse veuve, d'avoir ainsi l'honneur de recevoir le prophète, et de participer à la miraculeuse provision qu'il procurait. Heureuse, nous pouvons bien la dire, d'avoir une place, encore avec tant de marques d'approbation, dans les annales divines de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le Seigneur lui-même fait allusion à elle, en contraste avec les nombreuses veuves qui existaient alors en Israël et qui n'étaient pas aussi hautement favorisées; et pourtant elle était d'entre les Gentils. Mais nous ne pouvons nous étendre là-dessus, ni sur la suite de l'histoire de la veuve. Une autre fois, peut-être, nous y reviendrons. En attendant, puisse chacun de mes lecteurs connaître le Dieu d'Elie comme son propre Dieu. Oui, puissiez-vous tous le connaître comme votre Père par la foi en Jésus-Christ.

QUESTIONS SUR « LA DÉLIVRANCE DE DIEU. »

1. Dans quel cas les prières d'Elie et ses déclarations eussent-elles été vaines?
2. Quelle était la place d'Elie en rapport avec la sécheresse et la famine?
3. Quelle sécurité cela lui donnait-il?

4. Qu'est-ce qui l'introduisit dans cette grande épreuve ?
5. A qui, outre les hommes, les commandements de Dieu étaient-ils aussi adressés ?
6. Quelle fut la première retraite d'Elie durant les années de sécheresse ?
7. Qu'est-ce qui l'autorisait à y vivre, comme il le fit ?
8. Comment Dieu pourvoit-il à l'ordinaire aux besoins temporels de son peuple ?
9. Pourquoi Elie s'en alla-t-il de Kérith ?
10. Quel fut ensuite le lieu de son refuge ?
11. Auprès de qui fut-il envoyé ?
12. Qu'est-ce qui devait être démontré par là à Israël ?



**Il est plus heureux de donner
que de recevoir.**

(Suite de la page 132).

La pauvre femme essuya une larme à son œil, salua les enfants et s'en alla rapidement. Charlotte suivit longtemps des yeux la mère affligée. Il était évident, à la voir, qu'elle se sentait un lourd fardeau sur le cœur. Elle pensait avec compassion à la douleur de la pauvre mère et aux pénibles souffrances du pauvre Thomas; mais elle pensait aussi à l'objet merveilleux exposé dans la montre. Que devait-elle faire ?

— La pauvre femme ! soupira-t-elle.

— Viens, viens ! cria Edouard avec impatience. Maman ira chez elle et portera des secours au pauvre Thomas.

— Ah ! que j'aimerais pouvoir assister les braves gens ! continua Charlotte d'un air pensif. Si seulement

j'avais de l'argent ; sais-tu, Edouard, j'aurais presque envie.....

Mais soudain elle s'arrêta et personne ne sut ce qu'elle avait voulu dire. Quant à Edouard, lui avait beaucoup plus envie de parler avec sa sœur de la lanterne magique, et dans le cœur de la petite Charlotte le désir de posséder ce jouet avait aussi jeté de trop profondes racines, pour que d'autres pensées pussent y occuper beaucoup de place. Thomas et sa triste histoire furent bientôt oubliés, et à peine étaient-ils rentrés dans la maison paternelle qu'Edouard et Minna s'élançaient déjà au-devant de leur mère et lui criaient d'une même voix :

— Maman ! Monsieur Harris n'a pas encore vendu la lanterne magique. Encore deux semaines et elle nous appartiendra. Ah ! quelle joie ce sera !

Charlotte demeura quelque temps silencieuse ; ses yeux se remplissaient de larmes ; elle repensait au pauvre Thomas et elle se mit à dire :

— Maman, nous venons de rencontrer notre femme de ménage, qui a dit à Gertrude et à moi que son Thomas était toujours plus malade. Oh ! maman ! ne pourrais-tu pas secourir ces pauvres gens ? Si papa me donnait de l'argent, je l'aiderais volontiers.

— Arrête, Charlotte, pas si vite ! répondit la mère, tandis qu'Edouard et Minna semblaient ébahis de l'ardeur de leur sœur aînée. « Je ferai ce que je peux ; mais ton secours resterait sans valeur, si tu ne donnais que ce qu'on t'aurait donné dans ce but. Te rappelles-tu ce que tu as lu hier soir ? Et toi, Edouard ? Qui nous a donné un exemple que nous devrions suivre ?

— Le Seigneur Jésus, répondit doucement Edouard.

— Et que doit faire celui qui veut le suivre? demanda encore la mère.

— Il doit renoncer à lui-même, balbutia Charlotte.

— Bien, Charlotte; je crois que tu sais ce qu'on entend par là, continua la mère. Le Seigneur Jésus allait de lieu en lieu faisant du bien; Il secourait tous ceux qui recouraient à Lui. Mais pour cela, il devait renoncer à Lui-même. Que de peines il se donna parmi les hommes! Il renonça au ciel et à la gloire et descendit sur la terre, qui ne lui donna que la croix. Et maintenant faites un retour sur vous-mêmes et demandez-vous si vous ne pouvez pas faire quelque chose pour faire du bien à un pauvre garçon malade. Par amour pour lui, ne devriez-vous pas pouvoir renoncer à quelque chose que vous aimeriez avoir?

De nouveau, une pensée des plus accablantes traversa le cœur de la petite Charlotte. Elle s'éloigna pour ôter son chapeau; mais tandis qu'elle était occupée à cela, une voix intérieure lui disait toujours: Ne devrais-tu pas renoncer à la lanterne magique et donner l'argent au pauvre Thomas?— Mais que diraient Edouard et Minna? devait-elle troubler toute la joie de ces chers petits par une pareille tromperie? Elle retira en elle-même sa contribution charitable, tout en ne pensant plus pendant longtemps au charmant objet exposé dans le magasin de la Grand'rue. Sa conscience lui murmurerait bien qu'il ne serait pas difficile d'amener le bon Edouard à d'autres pensées et de tranquilliser Minna; mais elle se disait aussi qu'il ne serait non plus pas bien, qu'Edouard ressentît si peu de compassion pour le pauvre Thomas. Pourquoi se préoccuperait-elle toujours de cela? Sa mère pourrait bien l'assister, si

seulement elle le voulait. C'est ainsi qu'elle s'excusait tout en blâmant les autres. Hélas ! que le pauvre cœur est méchant ! Mais pendant qu'elle s'efforçait d'apaiser son inquiétude intérieure, ces paroles pénétraient toujours plus profondément dans son âme : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même. » — Que de fois déjà elle s'était proposé de suivre le Seigneur Jésus. Et voici, une occasion de le faire était là. « Mais si je me retirais, comme Edouard et Minna en seraient attristés, » se disait-elle. — Pour un moment, elle sembla plus tranquille. Elle alla au lit, mais tandis que ses quatre frères et sœurs, sans soucis, dormaient paisiblement, aujourd'hui encore le sommeil ne voulait pas venir pour elle. Toujours elle entendait ces mots : « Renonce à toi-même ! » L'image de Jésus, qui avait tout quitté pour expier ses péchés à elle et qui pour cela, était mort sur la croix, se tenait là devant son âme. Elle l'aurait volontiers suivi ; mais cela ne pouvait se faire sans renoncer à elle-même. Et elle n'en était pas capable.

A suivre.



Une importante question.

« Comment l'homme mortel se justifierait-il devant le Dieu Fort ? » Job IX, 2,

« Dieu est celui qui justifie. » Rom. VIII, 33.

« Étant justifiés gratuitement par sa grâce. » Rom. III, 24.

« Étant maintenant justifiés par son sang. » Rom. V, 9.

« Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. » Rom. V, 1.





LE MONT CARMEL.

L'enfant mort ramené à la vie.

Quel temps pour la veuve et son fils que ces « plusieurs jours, » durant lesquels le prophète de Carmel habita sous leur toit. Nous pouvons le supposer réservé dans ses habitudes, absorbé dans la contemplation et dans la prière, là, dans la maison de la veuve, comme ailleurs, et à cause de lui la farine de la cruche et l'huile de la fiole ne diminuent point. Il n'y en a jamais plus ; mais quand même on s'en sert chaque jour, il n'y en a jamais moins. Assez pour le prophète, pour la veuve et pour son fils, mais point de provision. Pour eux s'accomplissa it à la lettre la prière que Notre Seigneur enseigna aux disciples bien des siècles

plus tard : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Avec quel respect, quelle crainte même, dirai-je, la veuve et son fils ne devaient-ils pas considérer ce mystérieux étranger. Lorsqu'il entra et sortait, combien ne devaient-ils pas s'étonner que ce fût chez eux qu'il avait été envoyé. Peut-être se demandaient-ils quelquefois combien de temps il resterait et ce qu'ils deviendraient s'il les quittait. Mais le Thisbite, vêtu de son manteau de poil et ceint d'une ceinture de cuir n'était pas un homme avec qui on pût prendre des libertés. S'ils avaient de telles pensées, ils les gardaient pour eux-mêmes ou n'en parlaient que l'un à l'autre. En attendant ils avaient bien sujet de se réjouir que le prophète fût devenu un hôte de leur maison.

Mais le jour le plus brillant peut être obscurci de nuages. Il y a d'autres calamités que la famine et la sécheresse, et d'autres moyens par lesquels la veuve pouvait perdre son fils, que par la mort qu'elle craignait pour elle et lui, à la première apparition du prophète. « Après ces choses, il arriva que le fils de la femme, maîtresse de la maison, devint malade ; et la maladie fut si forte, qu'il expira. » C'est ainsi que la page inspirée raconte la nouvelle et profonde affliction de cette femme. Son fils qu'elle a tendrement aimé, semble n'avoir été préservé de la famine que pour devenir victime de la maladie. Sa maladie est si forte qu'il y succombe. Quelle maison de deuil que la maison de cette veuve ! Combien, hélas ! sur la surface de la terre, sont tombés aussi dans le deuil depuis que j'ai pris la plume pour écrire ces pages. Plus d'un de mes jeunes lecteurs ont déjà connu l'amertume de la

séparation. Le cœur de la veuve avait auparavant été déchiré par la douleur la plus amère, dont le cœur humain soit capable; c'est-à-dire quant aux objets et aux événements terrestres. Mais une telle douleur, si profonde et inconsolable qu'elle soit, n'a pas pour effet d'endurcir les sentiments contre de nouvelles afflictions. La veuve, parce qu'elle était veuve, ne sentit pas moins la perte du seul et unique trésor qui lui restât; et même nous pouvons être sûrs que sa désolation précédente ne fit que rendre cette dernière plus intense. Mari et enfant ne sont plus, et elle reste seule et désolée.

Mais ce n'est pas le pire. Il y a une agonie pire que celle de veuvage, et celle-là, cette femme de Sarepta commence à l'éprouver. La torture d'une conscience réveillée, face à face avec son péché, est la plus grande des angoisses pour l'esprit humain. « L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu, qui le relèvera? » (Prov. XVIII, 14.) Tels sont les flots qui roulent maintenant sur le cœur de la veuve. Elle peut avoir eu des élans, des désirs et des inclinations vers la grâce; elle avait reçu sous son toit le prophète de Carmel avec le plus grand empressement et la plus grande cordialité; mais jusqu'ici elle n'avait pas encore vu son péché en la présence de Dieu et appris—ce que chacun doit apprendre, soit, maintenant, par grâce salutaire, soit, plus tard, par une condamnation irrémissible et un châtement éternel—que Dieu et le péché sont incompatibles. Quand tout le fardeau de cette conviction pèse sur la conscience, qui en décrira les angoisses? Dieu est saint, Dieu est juste, et je suis un pécheur contre lui. Malheur à moi. Où fuir?

Comment échapper? Cher lecteur, as-tu jamais connu quelque chose de cet état d'âme. La douleur inexprimable de la perte de ceux que nous aimons peut frayer le chemin à cette expérience plus profonde et plus solennelle; mais que ce soit de cette manière ou de toute autre, avez-vous jamais passé par là? Avez-vous été convaincu de péché? Que Dieu lui-même applique ces questions à votre conscience et vous fasse sentir, si cela n'a pas encore eu lieu, votre véritable condition comme pécheur contre lui.

« Et elle dit à Elie: Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu? Es-tu venu chez moi pour rappeler en mémoire mon iniquité, et pour faire mourir mon fils? » C'est ainsi que la veuve accablée exprime son chagrin au prophète. Quel étrange interprète des voies de Dieu qu'une conscience réveillée. Voici une personne qui avait été singulièrement favorisée de Dieu. Sa propre vie et celle de son fils avaient été épargnées par la famine; sa maison avait été honorée par la présence d'Elie, et aussi par la conservation miraculeuse de sa vie; et cependant lorsque la maladie et la mort fondent sur elle, elle semble les considérer comme un jugement à cause de ses péchés et ne voit dans le message du prophète rien autre que ce qui devait rappeler son péché [à elle] et faire mourir son fils!

Était-ce réellement là le sens du séjour du prophète dans la maison de la veuve? Quelle impression lui font les paroles de cette infortunée? « Donne-moi ton fils, » répond-il laconiquement. « Et il le prit du sein de cette femme, et le porta dans la chambre haute où il demeurerait, et le coucha sur son lit. » Quelle confiance en Dieu! Il avait demandé que les éléments se soumis-

sent ouvertement et d'une manière ostensible à la prière de sa foi et Dieu l'avait exaucé. Va-t-il prier pour l'enfant mort? Sa foi s'élevait-elle jusqu'à la résurrection des morts? Autrement, pourquoi aurait-il pris le corps du sein de sa mère et l'aurait-il emporté dans sa modeste chambre? Voyez, il s'agenouille à côté. Ecoutez! il prie. « Puis il cria à l'Eternel, et dit: Eternel, mon Dieu! as-tu donc tellement affligé cette veuve avec laquelle je demeure, que tu lui aies fait mourir son fils? » Quelle simple confiance, quelle sainte hardiesse ces mots n'expriment-ils pas? Se pourrait-il que Dieu permit que quelqu'un souffre pareillement, tandis que son serviteur se trouve sous le même toit? Comme il devait connaître la position que l'amour de Dieu lui avait donnée dans le cœur de Dieu lui-même, et comme il en jouissait!

Mais voyez, il se relève. « Et il s'étendit tout de son long sur l'enfant par trois fois, et il cria à l'Eternel, et dit: Eternel, mon Dieu! je te prie que l'âme de cet enfant rentre dans lui. » Voilà certes une prière, — prière fervente, efficace. Il s'étend sur l'enfant, comme s'il voulait s'identifier avec l'enfant. Si sa prière est entendue et que l'âme de l'enfant rentre en lui, c'est bien: sinon, c'est comme s'il disait: Que je meure avec lui. Quel amour, quelle compassion pour l'enfant et pour sa pauvre mère! Quelle confiance en Dieu! Assurément une telle prière ne peut être vaine. Oh! oui, elle est exaucée en plein, comme nous allons le voir.

Mais laissez-moi vous demander, cher lecteur, s'il n'est rien dans cette scène qui vous rappelle un plus grand qu'Elie? L'enfant était mort de maladie; nous

sommes tous par nature morts dans le péché, n'ayant d'autre perspective que la seconde mort, le lac de feu. Le cœur d'Elie était ému de compassion envers l'enfant mort; n'y en a-t-il pas Un dont le cœur plein d'amour a été ému de compassion envers nous? Le prophète semblait vouloir s'identifier — ne pourrions-nous pas dire presque s'incorporer? — avec le cadavre de l'enfant. Mais le Fils de Dieu n'a-t-il pas fait plus que cela? Son premier acte d'amour et de dévouement fut de devenir un homme — le petit enfant de Bethléem — participant à la chair et au sang: mais cela ne suffisait pas pour notre délivrance. Il dut descendre beaucoup plus bas encore. S'il lui eût été moralement possible de s'identifier avec nous, — ce qui ne l'était pas, — cela ne nous eût pas ressuscités de notre mort dans le péché. Cela n'eût pas ôté le péché. Il mourut pour nous. Il devint notre substitut. Il prit la coupe de la colère qui nous était dûe et la but tout entière. Adorable Rédempteur! Précieux Jésus! Oh! que ton amour gagne, attire et lie nos cœurs à toi-même, pour toujours!

« Et l'Éternel exauça la voix d'Elie, et l'âme de l'enfant rentra dans lui, et il recouvra la vie. » Et Elie prit l'enfant, et le fit descendre de la chambre haute dans la maison, et le donna à sa mère, en lui disant: « Regarde, ton fils vit! » Comme tout cela rappelle un des actes du Seigneur Jésus et remplit le cœur d'étonnement, à la pensée qu'un simple mortel ait été doué d'un tel pouvoir. Mais que de différence dans les détails de ces miracles. Chez Elie, c'était la puissance de Dieu manifestée en réponse aux intercessions les plus instantes. Chez le Seigneur Jésus, c'était l'exer-

cice aisé et naturel d'un pouvoir qu'il possédait lui-même. Qui peut lire, dans Luc VII, le récit de la résurrection du fils de la veuve de Naïn sans être frappé de la différence ? « Ne pleure point, » dit-il à la mère. Il touche la bière, et les porteurs s'arrêtent — le convoi s'arrête. « Jeune homme, je te dis, lève-toi. » Telle est sa parole d'autorité absolue. « Et le mort se leva en son séant, et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère. » Il est vrai que, dans le cas de Lazare, il rend grâces au Père de l'avoir exaucé, mais c'était pour montrer au peuple que c'était en parfait accord avec le Père et par sa volonté, qu'il déployait ainsi sa puissance. Quant à la question de savoir si cette puissance lui appartenait, écoutez-le seulement crier à haute voix : « Lazare, sors dehors. » Cher lecteur, ce n'est pas avec un simple prophète que toi et moi avons affaire. C'est avec le Fils de Dieu, la Résurrection et la Vie. Non-seulement il a été livré pour nos offenses ; mais il est ressuscité pour notre justification. On vous a déjà rappelé la mort de Christ sur la croix pour nous délivrer de nos péchés ; mais celui qui mourut ainsi pour ôter nos péchés est ressuscité et vivant à jamais dans la splendeur sans nuage de la face de son Père. Et telle est sa gloire comme Fils de Dieu, telle est la valeur de son sang expiatoire, qui fait la paix et qui parle de paix, telle est la puissance de sa résurrection, que tous ceux qui croient en lui, tous ceux qui le reçoivent pour leur Sauveur, sont faits participants avec lui de la vie, de la paix, de la faveur, de la bénédiction et de la gloire qui lui appartiennent. De même qu'Elie amena l'enfant ressuscité à sa mère, de même Christ, qui souffrit une fois pour les péchés, le juste pour les

injustes, « nous amène à Dieu. » Cher lecteur, es-tu ainsi devenu spirituellement mort et ressuscité ? Christ est-il devenu ton espérance, ton refuge et ton tout ? Si non, que Dieu t'accorde cette grâce, au plus tôt !

« Et la femme dit à Elie : Je connais maintenant que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Éternel, qui est dans ta bouche est la vérité. » Heureuse conclusion de l'histoire. Nous devons nous souvenir que cette femme était d'entre les Gentils. Elle demeurait à la frontière même de Canaan, mais du côté des Gentils. Vivant si près des Israélites, il est impossible de dire ce qu'elle pouvait avoir appris du vrai Dieu, avant que le prophète devint son hôte. Elle doit en avoir appris quelque chose, si l'on tient compte du sentiment de péché, qui s'était évidemment réveillé en elle lors de la mort de son enfant. Dans quel état d'incertitude elle avait vécu. Ses péchés non pardonnés et qui s'élevaient devant elle quand un événement venait lui rappeler la pensée de Dieu. Le prophète, avec tout le mystère de la farine intarissable et de l'huile qui ne fait pas défaut, habite sa maison, et pourtant son cœur n'était pas au clair sur ce qu'il était réellement. Survient ce coup terrible — la mort de son fils ; les prières et les luttes du prophète en sa faveur. Puis finalement, avec son fils vivant, elle reçoit une réponse à tous ses doutes, une solution à toutes les profondes questions de son cœur, un sceau de son pardon et la certitude de la vérité absolue, sur laquelle elle peut se reposer pour toujours. « Je connais maintenant que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Éternel, qui est dans ta bouche, est la vérité. » Ce n'est pas : J'espère que j'ai raison — j'espère que je serai sauvée. « Je

connais. » C'est là le langage du croyant : « Ce n'est plus pour ta parole que nous croyons ; car nous-mêmes l'avons entendu, et nous savons que celui-ci est véritablement le Christ, le Sauveur du monde. » *Nous savons.* « Car nous savons que si notre habitation terrestre de cette tente est détruite, nous avons un édifice qui vient de Dieu ; savoir, une maison éternelle dans les cieux, qui n'est point faite de mains. » « Car je sais en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée-là. » Cher lecteur, possèdes-tu une telle connaissance ? Sais-tu que la parole de Dieu est véritable, que Jésus est le Christ, que tu as droit au ciel par son précieux sang et qu'il est puissant pour garder ce que tu lui as confié jusqu'à son retour ? N'aie aucun repos avant d'avoir cette connaissance. Dieu t'accorde le désir sincère de l'obtenir et qu'il t'en fasse jouir bientôt pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ.

QUESTIONS SUR « L'ENFANT RAMENÉ A LA VIE. »

1. Que pouvons-nous supposer quant aux habitudes d'Élie pendant son séjour dans la maison de la veuve ?
2. Quel passage bien connu des évangiles semble avoir été anticipé dans leur cas ?
3. Avec quels sentiments la veuve et son fils devaient-ils considérer le prophète ?
4. Comment leur ciel s'assombrit-il ?
5. Quelle angoisse plus profonde que celle de son deuil eut-elle à traverser ?
6. Sous quel jour les miséricordes de Dieu lui apparaissent-elles alors ?
7. D'où le prophète prit-il et où porta-t-il le corps de l'enfant ?

8. Là, que fit-il d'abord?
9. Qu'arriva-t-il lorsqu'il se releva?
10. Qu'est-ce que tout cela signifiait dans l'esprit du prophète?
11. De qui toute la scène nous fait-elle souvenir?
12. En quoi son amour fut-il plus grand encore, oui, infiniment plus grand que celui d'Elie?
13. Quel fut le résultat pour le fils de la veuve?
14. Quel fut-il pour la veuve elle-même?
15. En quoi les miracles de Christ étaient-ils plus grands que ceux d'Elie?
16. A qui Christ amène-t-il le croyant?
17. A quelle conclusion la veuve fut-elle amenée?
18. Quelle est la grande leçon de toute l'histoire pour tous ceux qui sont encore inconvertis?



L'artisan.

Dans l'Amérique du Sud vivait une fois un vieil Indien qui était devenu chrétien. Un étranger, lui rendant un jour une visite, lui adressa cette question :

— Qu'as-tu donc fait pour être devenu un autre homme?

— Je n'ai rien fait, fut la réponse.

— Rien? Ne s'est-il donc opéré aucun changement en toi? poursuivit l'étranger.

— Viens, suis-moi, répliqua l'Indien, tout en prenant le questionneur par la main. Je veux te faire voir ce qui en est, car je ne puis pas le raconter.

Tous deux s'acheminèrent vers la forêt voisine; et quand ils y furent arrivés, l'Indien chercha un tronc d'arbre scié. Après en avoir trouvé un, il montra à

l'étranger un trou dans lequel un ver coulait ses jours. Puis il prit quelques branches sèches, les plaça à un pied de distance environ, tout autour de l'arbre et y mit le feu. En quelques minutes, les flammes atteignirent le trou ; et à peine le pauvre ver sentit la chaleur qu'il sortit en rampant, éleva la tête par dessus le bois et parut d'abord s'être convaincu que le feu ne lui avait laissé aucune issue possible.

L'Indien étendit sa main pour sauver l'animal, mais le ver ne voulait pas y ramper, de sorte que notre ami dut enfin retirer sa main. Le feu gagnait de plus en plus ; et de nouveau le ver se montra au bord supérieur de l'ouverture, tendit sa petite tête de tous côtés et, ne trouvant aucune issue, rentra dans son trou. Le pauvre animal s'était convaincu qu'il ne pouvait se sauver par lui-même et il resta tranquille dans sa demeure. Et le feu approchait toujours. Pauvre ver ! C'en est fait de toi. L'Indien compatissant étendit encore une fois la main ; et aussitôt l'animal angoissé s'approcha, l'instant d'après il grimpa le long du doigt libérateur et fut ainsi tiré hors du feu et mis en lieu de sûreté.

—Eh bien, mon ami, dit l'Indien en souriant : « Vois, mon état était semblable à celui du pauvre animal. Je ne pouvais éviter le feu éternel. Je cherchais partout une issue ; mais je ne pouvais me sauver par moi-même. »— Et levant les yeux au ciel il continua : « Mais le Seigneur Jésus me tendit sa main et me sauva de la perdition éternelle. Oui, Il l'a fait ; Il m'a mis en sûreté. Voilà d'où vient le changement opéré en moi. Le Seigneur Jésus a tout fait, et moi je n'ai rien fait. »





FLEURS DE LA TERRE-SAINTE.

La voix des fleurs.

SIXIÈME PARTIE.

« Les œuvres de l'Éternel sont grandes, recherchées de tous ceux qui y prennent plaisir » (Ps. CXI, 2).

L'automne approche ; le temps de la moisson est passé, même pour les collines exposées au soleil. Le grain qui faisait ployer la tige — riche, mûr et prêt à déloger — murmurait ces mots qu'emportait la brise : « Voici, l'Époux vient ; sortez au-devant de lui. »

Type divinement choisi de ce moment trois fois heureux, où une voix d'amour dira : « Assemblez le blé dans mon grenier, » c'est l'heure de la moisson, non par la faux de la mort, mais par la présence de Celui

qui est notre VIE et « par son Esprit qui habite en nous, » les croyants vivants seront transmués et enlevés « sur les nuées » à sa rencontre, ils seront « enlevés » et quel « grenier » les attend dans la maison du Père, où, tous assis dans la gloire avec le Seigneur, ils boiront « le vin nouveau du royaume ! »

Mais si la « voix » du grain mûrissant est une voix de joie à l'oreille du croyant, pour ceux qui se contentent d'une connaissance de doctrines sans Christ ou d'une profession vaine ou pire, elle est une voix de solennel avertissement ; car chaque feuille sèche et jaune semble murmurer cette parole : « Dès que le maître de la maison se sera levé, et aura fermé la porte, et que vous, vous vous serez mis à vous tenir au dehors, et à heurter à la porte, en disant : Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! et que LUI (lui-même si plein de miséricorde aujourd'hui) répondant, devra vous dire : Je ne vous connais pas, ni ne sais d'où vous êtes. »

N'entendez-vous pas ce soupir glissant le long du champ de blé, alors que le vent balaye la plaine et que le grain s'incline devant lui ? Est-ce à vous que ces milliers de têtes s'adressent ? Est-ce à vous que ce murmure d'avertissement est envoyé ? Que la conscience réponde. Pourriez-vous entendre avec joie sonner la trompette MAINTENANT même ? Ou bien sa première note frapperait-elle votre cœur de terreur, et exciterait-elle en vous une crainte inexprimable ? Il faut que vous répondiez bientôt à cette question — pourquoi pas MAINTENANT ?

Un champ de blé jaune est toujours attrayant, couvert, comme il l'est ordinairement, de fleurs sauvages de diverses couleurs. Il y a le pavot écarlate, mêlé avec

le blé, et participant avec lui à la graisse du sol. Le grain doré s'incline à droite et à gauche, le pavot en fait autant, comme pour affirmer l'identité d'intérêt et de relation. Cependant que sa nature est différente. Beau à la vue, mais âcre et vénéneux, rapproché de la famille des renoncules, il n'a ni part ni lot avec les céréales; mais lorsque le blé sera enlevé, il sera laissé en arrière pour sécher dans le champ!

Le contraste de ses pétales écarlates et noirs est très brillant, sa tige chevelue et délicate et ses feuilles élançées, son stigmatte curieusement veiné, placé tout en bas sur le vase de la semence ou l'ovaire, tout cela en fait une plante vraiment belle, et s'il se contentait de fleurir sur les ruines de quelque vieux donjon, animant et colorant la froide pierre grise, comme il le fait souvent, — on pourrait l'admirer, mais lorsqu'il se pavane avec sa corolle éclatante, au milieu du blé, comme s'il voulait faire rougir le froment roussâtre, c'est le symbole même de la religiosité à la mode et de l'humilité volontaire! Et son sort est le même! Qu'elle est pénible la pensée que quelques-uns qui se sont mêlés avec les croyants, qui se sont identifiés avec eux, au moins de nom, — et souvent aussi, ainsi qu'ils l'ont vainement pensé, *par condescendance*, — ont écouté la même parole de Dieu et joui ainsi des occasions qui auraient pu contribuer au salut de leurs âmes, seront, lors de l'enlèvement des saints, laissés en arrière pour sécher dans le champ « qui est le monde, » sous cette « efficace d'erreur, » que Dieu lui-même, qui a « tant aimé le monde, » leur enverra, « parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés! » Ainsi le pavot a une « voix » aussi sombre que la couleur noire

de sa corolle. Il semble dire au vain professant : « Prenez donc garde qu'il ne vous arrive ce dont il est parlé dans les prophètes. »

Mais nous trouvons dans nos champs de blé d'autres fleurs sauvages outre le pavot, au moins le long des bords où croissent les longues herbes et où le destructeur d'insectes, l'alouette, cet oiseau solitaire, enjoué et sans soucis, se repose après avoir fait entendre son chant matinal.

Les potentilles dorées fleurissent maintenant. Membres de la famille des *rosacées*, elles ont les cinq pétales caractéristiques, la touffe d'étamines et cinq petits sépales au calice. Une espèce, appelée la potentille rampante, a les feuilles découpées en palmes ; à l'opposé de l'orgueilleux pavot, elle se cache dans l'herbe et ne se laisse guère voir que par celui qui la cherche ; l'autre, appelée argentine, a une fleur analogue, mais ses feuilles sont très découpées, *pennées* ou composées de plusieurs petites feuilles, en dessus d'un vert doux et tendre, en dessous brillamment argentées, ce qui, d'après la forme de la feuille, n'est visible que lorsque survient un souffle d'air qui les tourne ; alors elles brillent au soleil comme le précieux métal lui-même. Toutes deux rappellent l'*humilité* de cette vraie piété qui évite toujours l'ostentation, tandis que, au contraire, la religiosité est souvent bruyante et se met toujours en avant. Le véritable enfant de Dieu aime à prier son « Père qui le voit dans le secret, » et se cacherait plutôt que de faire étalage de son amour, ne souffrant pas que « sa main gauche sache ce que fait sa droite ; » tout en n'ayant ni honte ni peur de le montrer, si l'occasion l'y appelle, comme les martyrs de

jadis, son amour peut briller aux rayons du soleil comme l'argent raffiné.

Les composées et leurs analogues abondent maintenant. Une de ces dernières, appelée en anglais la rose des Bohémiens, est une belle fleur. Sa corolle, veinée de différents lilas, est belle à voir. Ce n'est point une rose, mais elle appartient à la tribu des cardères, classe qui est plutôt rapprochée que strictement membre de l'ordre composé. Elles s'appellent Dipsacées, d'un mot grec qui signifie *soif*, parce qu'elles répondent à la *soif*. Le chef de cette famille est la CARDÈRE, à laquelle j'ai déjà fait allusion dans la Voix des Fleurs de Juin. Vous la trouverez rarement dans le champ de blé. C'est une plante trop remarquable pour échapper à l'attention du fermier, car, ainsi qu'on vous l'a dit dans la quatrième partie, elle atteint ordinairement la hauteur de six pieds, ce qui a naturellement pour effet d'attirer le regard de celui qui est altéré, afin qu'il sache où trouver du soulagement, lorsque tous les cours d'eau sont à sec. Sa forte tige droite, armée de piquants d'un bout à l'autre, disposés en lignes régulières, est couronnée d'une tête en forme de cône, aussi grande qu'une pomme, protégée et par une armure d'écailles tranchantes et vertes, et par une disposition particulière de feuilles épineuses, qui l'entourent comme les sépales du calice d'une rose. De cette tête ou « réceptacle » en terme de botanique, sortent les fleurs lilas en forme de tubes. Elles ne paraissent pas toutes ensemble, comme, par exemple, dans la marguerite et d'autres composées, mais sortent en bandes ou rangées, en sorte que en les regardant par intervalles, vous ne voyez pas toutes les fleurs à la fois, ni même toujours les mêmes fleurons ;

mais, si l'on peut ainsi dire, de nouvelles beautés paraissent à vos yeux chaque fois que vous la regardez. Et n'en est-il pas de même de Celui dont le « Dipsacus du désert » est une figure ? Combien de croyants paraissent se contenter de connaître Christ comme Celui qui les a sauvés de la ruine éternelle ! Le salut est une fleur d'une importance infinie aux yeux du pécheur convaincu, et c'est un sujet que les saints devraient se rappeler avec délices, à cause des hauteurs et des profondeurs d'amour qu'il révèle ; mais, bien certainement, ce n'est pas la seule beauté que le croyant puisse voir en Jésus ! Non, assurément. Chaque regard devrait nous dévoiler quelque nouvelle grâce invisible jusqu'alors, et sans doute c'est ce qui arriverait, si ce regard était *sérieusement* dirigé sur LUI-MÊME, à l'exclusion de tout autre objet.

Pour l'observateur insouciant qui ne jette qu'un regard furtif sur le Dipsacus, les fleurs semblent toujours les mêmes. Je crains qu'il n'en soit ainsi de trop de chrétiens, qui, quant à leur connaissance du SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (*lui-même, j'entends*) paraissent être justement où ils en étaient à la première heure de leur conversion, sans être *la moitié aussi zélés*. Quant à la doctrine et aux principes, ils en savent davantage, mais de LUI-MÊME, qu'ils ont peu appris en réalité ! Il me semble quelquefois que s'ils étaient subitement ravis en sa présence, il leur paraîtrait étrange au premier abord ! Mais quoiqu'il en soit, je ne puis m'empêcher de me demander si le son soudain de « la dernière trompette » serait pour eux un son bienvenu ou *alarmant*.

La CARDÈRE est peu estimée, et comme on la chasse des lieux cultivés et habités, on la trouve le plus sou-

vent dans des endroits sauvages ou au bord des chemins solitaires, tendant patiemment son calice à tous les altérés. C'est à ceux qui sont sur les grands chemins et le long des haies, que Christ s'est révélé par l'Évangile; car il n'est que trop d'hommes « cultivés » dans ces DERNIERS JOURS, qui préfèrent la religiosité, le progrès et l'infidélité! Et qu'est-elle la « VOIX » du Dipsacus? « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Remarquez-le; c'est « à MOI. »

Le Dipsacus est partout armé d'épines, même le long du pétiole de ses feuilles cornées, ou opposées et soudées par leur base, en sorte qu'elles paraissent n'en former qu'une seule à travers laquelle passe la tige. On ne peut toucher sans se blesser que le bord et le creux du calice lui-même et les fleurs de la tête. C'est à ceux qui voudraient boire et à nul autre, qu'est tendue cette coupe rafraîchissante. Le petit enfant peut y boire, car le vert calice est tout près du plus petit. Mais celui qui voudrait toucher les fleurs doit être grand. La vigoureuse tige épineuse, la tête armée et élevée, défendent et protègent la plante. Ainsi, tandis que le plus faible peut regarder beaucoup de fleurs, et par conséquent en jouir, ceux qui sont devenus assez grands peuvent réellement les saisir ou même les voir toutes. Ces fleurs élevées murmurent: « Désirez, comme des enfants nouvellement nés, le lait spirituel et pur, afin que vous CROISSIEZ par son moyen; » tandis qu'elles reprennent doucement le chrétien chétif et malingre et lui disent d'où vient qu'il ne peut ni voir, ni saisir, ni manifester autant de grâces de Jésus, que tel autre qui a grandi (1 Pier. II et 2 Pier. I).

Croissant ordinairement dans des lieux peu abrités,

les feuilles supérieures de la cardère sont souvent grillées par les rayons brûlants du soleil d'été ; cependant ces mêmes fortes feuilles protègent et ombragent le calice, et empêchent ainsi l'évaporation de l'eau qu'il contient.

Qu'elle fut rude la tentation que le Seigneur Jésus-Christ endura, afin qu'il pût remplir jusqu'au bord une coupe de bénédiction pour celui qui est las. Voyez-le dans le désert, pendant quarante jours, jeûnant, tenté par Satan et en compagnie des bêtes sauvages (Marc I). Qu'elle fut amère la persécution à laquelle il se soumit, tout en tendant encore cette coupe de bénédiction au plus vil des pécheurs. Voyez-le à Nazareth, et écoutez ses paroles de grâce ; avec quelle bonté il s'adresse au pauvre, à celui qui a le cœur brisé, au captif, à l'aveugle et à l'opprimé. Cependant ils le conduisent, lui, débonnaire et inoffensif, au bord d'un précipice, afin, s'il eût été possible, de le jeter du haut en bas (Luc IV).

Cette méchanceté si imméritée, cette « haine en retour de l'amour qu'il leur portait » (Ps. CIX, 5) le détournent-elles ? Non. Quoiqu'il puisse lui en coûter, il tiendra encore la coupe, quoiqu'elle soit toujours refusée, et que lui-même soit rejeté (Marc VI). Et cela le conduit droit au Calvaire. Là, plus terrible que tout ce qui avait précédé, fut l'épreuve de son amour. Là, « le prince de ce monde vint, et il n'avait rien en lui. » Là, le feu du jugement de Dieu l'éprouva, mais fort d'une perfection sans tache, il l'endura. Là, fut arraché de ses lèvres brûlantes ce cri solennel : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et tout cela afin qu'il pût remplir jusqu'à déborder et présenter à tous l'eau de la vie, la coupe de bénédiction éternelle ! Quand

vous regardez la feuille supérieure brûlée du Dipsacus, figurez-vous que vous l'entendez dire : « L'AMOUR supporte tout. » « L'amour est fort comme la mort ! »

Dans la verte haie qui entoure le champ de blé, fleurit maintenant la rose, aux teintes blanches de la ronce (vulgairement *mûrier* sauvage, *mûron*, même : *meuron*) promettant du fruit à l'anxieux oiseau sauvage et à l'impatient écolier, promesse qui sera sûrement accomplie, car la rose est l'*avant-coureur* aussi bien que l'emblème de la fertilité. En examinant la fleur de la ronce, vous pouvez voir d'un coup d'œil à quelle famille elle appartient, et comme elle est alliée de près à la SAUVAGE ÉGLANTINE. La ressemblance qu'elle a avec son chef, nous rappelle ces paroles : « A ceci, tous connaîtront que vous êtes MES disciples, si vous avez de l'amour l'un pour l'autre. » Car qu'est-ce qu'est un amour chrétien réel, pratique et dévoué, sinon le fruit manifeste de l'Esprit de celui qui nous aima jusqu'à la mort — le parfum même de la ROSE DE SARON — parfum, sans doute, des plus agréables au Père. Comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est le doux parfum de son PROPRE FILS en nous ?

Variés sont les fruits de la famille des rosacées, dont les uns sont précoces et les autres tardifs. En mai et juin, si vous allez là où fleurissait l'aubépine, vous la trouverez mûrissant déjà. Et quand l'année tire à sa fin, lorsque l'automne est passé, que la fleur de la ronce, qui maintenant couvre la haie et le hallier boisé, aura produit ses baies, et lorsque les pétales colorés seront dans la poussière, il en restera un fruit. Aussi toute la famille des rosacées a une voix. En rencontrant les regards ou en semant leur parfum sur le vent, de-

puis le premier printemps jusqu'au brün automne, elles semblent dire : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez et que vous PORTIEZ DU FRUIT, et que votre fruit demeure. » Le désir et la joie du Fils, c'est que nous portions du fruit, *parce que*, en cela, son PÈRE est glorifié ; tandis que le fruit lui-même est précieux à celui vers qui il monte, *parce que* c'est son propre Fils, le Fils de son amour, de sa dilection de toute éternité ! Qui mesurera l'amour infini ? Mais proportionnée à cette mesure, est la valeur attachée par le PÈRE au fruit de l'Esprit de son Fils en nous ; et proportionnée à cette mesure est la joie du Fils, lorsque son Père est glorifié ! Pouvez-vous donc vous étonner que le Fils demande, que l'Esprit opère, que le Père attende du fruit en nous et par nous qui croyons ? L'amour infini rend raison de tout cela. *à suivre.*



**Il est plus heureux de donner
que de recevoir.**

(Suite de la page 168).

Un autre matin, elle s'éveilla de très-bonne heure ; et sa première pensée fut pour Thomas malade. Tous ses efforts pour bannir cette pensée étaient devenus vains. Elle pensait toujours au misérable état du pauvre petit, à son désir de jouir de l'air salubre du bord de la mer, et à sa patience, dont sa mère avait tant parlé. Et souvent elle se disait à haute voix : « Oui, je dois lui donner mon argent. » Pauvre Charlotte ! tu dis « Je dois, » et tu n'as point de force ; et — Dieu n'aime que celui

qui donne gaîment. Le combat de son âme augmentait toujours plus. Elle se mettait l'esprit à la torture sans trouver d'issue. Elle reconnaissait la sainte volonté de Dieu, mais la force lui manquait pour l'accomplir. Enfin elle s'assit sur son petit lit, se couvrit le visage de ses deux mains et balbutia ces mots :

— O Dieu, donne-moi la force de faire ta volonté. Aide-moi pour l'amour de Jésus.

Elle retomba sur ses oreillers et dans ses réflexions. Il lui semblait qu'elle entendait sa mère dire : « Renonce à ce jouet, *renonce à toi-même !* » Mais que diraient Edouard et Minna ? Et ses autres amies ne l'appelleraient-elles pas insensée et ne se moqueraient-elles pas d'elle ? Encore une fois ses petites mains se joignirent ; encore une fois ses pensées s'élevèrent à Celui qui s'était déjà révélé à son jeune cœur comme Sauveur des pécheurs. Lorsqu'elle eut terminé sa prière, on pouvait lire dans ses yeux brillants de joie qu'elle avait remporté la victoire sur elle-même. La résolution de donner ses petites épargnes au pauvre Thomas était maintenant inébranlable.

Que le temps lui sembla long jusqu'au moment de se lever et de s'habiller ! comme elle s'impatientait de mettre au clair la chose avec Edouard ! Mais, hélas ! lorsqu'enfin le moment tant désiré fut venu et qu'Edouard, avec sa gaîté ordinaire, lui souhaita le bonjour, son courage s'évanouit soudain. Elle renvoyait d'un moment à l'autre de lui en parler. Ainsi s'écoulèrent les heures avant le déjeuner ; puis commencèrent les leçons ; bref, aucune occasion favorable ne se montrait. Mais plus Charlotte tardait à faire connaître son projet, plus cela lui devenait difficile. Cependant les leçons

allaient être terminées pour aujourd'hui. Elles le furent par la lecture d'un chapitre de la Parole de Dieu; et ce passage, en particulier, échet à Charlotte: « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » — Elle sentit la vérité de ces paroles, et le courage et la gaiété lui revinrent. Après les leçons, elle pria son jeune frère de l'accompagner au jardin, ayant quelque chose de tout particulier à lui communiquer.

— Allons-nous donc jouer? demanda Edouard d'un ton joyeux.

— Non, non, Edouard, répondit sérieusement Charlotte. Je dois d'abord te parler; après cela nous jouerons.

— Mais qu'as-tu donc? demanda le petit un peu mécontent.

— Il s'agit de la lanterne magique, fit observer Charlotte.

— Oui, alors je vais avec toi, s'écria vivement Edouard. L'aurons-nous peut-être plus tôt?

— Oh! non, ce n'est pas cela, dit Charlotte en hésitant un peu. Mais viens, tu sauras tout.

Et se donnant la main, les deux enfants quittèrent la chambre et coururent au jardin.

4. *La joie qui suit la bienfaisance.*

— Maintenant, qu'est-ce que tu as donc à me dire? demanda Edouard.

— Mais, Edouard, j'ai peur que tu n'en sois fâché, dit Charlotte.

— Fâché? et le petit garçon partit d'un éclat de rire. Pourquoi fais-tu tant de détours, Charlotte? En quoi pourrais-tu me fâcher?

— En ce que j'ai à te dire, répondit la sœur d'une voix faiblissante. Mais dis-moi, Edouard, ne pourrais-tu rien faire pour le pauvre Thomas?

— Ah! je comprends, reprit le petit avec humeur. Mais tu sais que je ne peux rien faire; et par conséquent je ne comprends pas que nous parlerions longuement sur ce sujet.

— Et pourtant nous pourrions faire quelque chose, si..... N'aimerais-tu pas bien avoir la lanterne magique?

— Sûrement pour ce prix-là; mais que veux-tu dire par là Charlotte?

— Ne pourrais-tu pas y renoncer, Edouard? murmura la jeune fille presque indistinctement?

— Y renoncer? Pourquoi? Veux-tu peut-être te retirer? Ah! tu es bien comme les autres filles, bientôt dégoûtée de ce que tu désirais, si tu ne l'as pas sur-le-champ en ta possession. N'aurais-tu donc plus envie d'avoir la lanterne?

— Oh, oui, oui, Edouard. Mais j'aimerais mieux encore aider au malheureux Thomas. Ah! cher Edouard, n'aimerais-tu pas aussi à faire quelque chose pour lui? Je donnerais volontiers mon argent au pauvre garçon; mais ne sois pas fâché, Edouard, car...

— Quoi! tu voudrais donner ton argent à Thomas, Charlotte? Qu'est-ce que cela veut dire? Tu nous l'as promis à Minna et à moi; et maintenant tu veux le donner à un autre? Non, Charlotte, tu ne dois pas faire cela, certainement, tu ne le dois pas.

A suivre.



quel pas un passereau ne tombe à terre. Une scène pareille semble être la vraie expression de la paix et de l'abondance, et elle parle hautement de cette main toute-puissante « qui rassasie à souhait toute créature vivante » (Ps. CXLV, 16). Qu'il est précieux pour le cœur du croyant de penser à Celui « qui donne libéralement, ne fait pas de reproches » (Jacq. I, 5), quoique nous lui donnions encore si peu la confiance qu'il mérite.

Sous la longue et haute avenue, le gazon abrité du soleil conserve encore toute sa fraîcheur, — ainsi celui qui, depuis longtemps, demeure *habituellement* « à l'ombre du TOUT-PUISSANT » garde souvent, même dans un âge avancé, beaucoup de la fraîcheur de la jeunesse. Ça et là le bruit d'une feuille qui tombe avertit l'oreille attentive que l'année tire à sa fin, et la haute fougère, pour le confirmer au passant, lui montre le bord desséché de ses vertes feuilles arrangées comme des plumes. Et sûrement, pour l'œil de celui qui considère toutes choses à l'aide de « la parole prophétique, » cette « lampe qui brille dans un lieu obscur, » elles sont des indices manifestes de l'achèvement rapide de l'économie actuelle — sujet qui, bien qu'au-dessus de la portée des petits enfants, n'est pas hors de celle de la jeunesse qui lit LA BONNE-NOUVELLE. J'ai vu une fois un infidèle trembler au coin de son feu à la vue des preuves de ce fait, et je l'entendis s'écrier en frissonnant : « Oui, c'est vraiment terrible d'y penser ! » Combien la voie de la conscience dut être forte, combien l'évidence des événements qui surgissent, mis en regard de la Parole de Dieu, dut être saisissante, pour arracher une telle confession et

produire de tels effets chez un homme qui cherchait à nier l'authenticité de l'Écriture. Et si, même en fermant les yeux, il ne put parvenir à éloigner ces pensées solennelles, à plus forte raison, ne sauriez-vous trop les envisager? Même les écrivains d'un journal ouvertement incrédule déclarent « qu'une grande crise est à la porte. » Ils ignorent ce que sera cette crise. Nous qui croyons, nous le savons : « Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air. » C'est là la « grande crise qui est à la porte, » et, c'est une crise solennelle soit pour l'Église, soit pour le monde. Puissiez-vous, cher lecteur, être préparé par la grâce à cette rencontre.

Cherchez maintenant ce que le chuchotement de cette feuille fanée, tombant légèrement de la branche, murmure à votre oreille. Il dit évidemment : « Vous aussi soyez prêts ! »

Les fougères, auxquelles nous venons de faire allusion, ne portent pas de *fleurs* et, par conséquent, n'entrent pas proprement dans le cadre de notre sujet. Elles appartiennent à une autre catégorie de végétaux portant le nom bizarre de *Cryptogames*; classe qui commence à l'arbre fougère des climats brûlants et descend jusqu'à ces plantes qui, trop petites pour être vues à l'œil nu, sont comme perdues parmi les autres. De l'Osmonde royale aux petites fougères, appelées *cétéraches*, il y a environ cinquante espèces variées qui forment une élégante et intéressante famille. On trouve

généralement la grande espèce dans les endroits humides, et l'ombre de leurs larges feuilles ajoute à la fraîcheur de la scène d'un intérieur de forêt. Tantôt perchées sur un rocher près de la chute d'une cascade, tantôt cachées au fond d'un bois à côté d'un petit ruisseau, elles balancent gracieusement leurs feuilles en panaches, et, longtemps après que les arbres ont perdu leurs feuilles, les fougères conservent leur verdure, et la gardent quelquefois tout l'hiver, comme, par exemple, la *Scolopendre*.

La plante, que nous venons de mentionner, diffère tellement des fougères ordinaires, que quelques personnes, en la rencontrant, peuvent douter qu'elle appartienne à la famille. C'est pourquoi, bien qu'une description verbale ne puisse pas aider beaucoup à la distinguer, je ferai cependant remarquer qu'au lieu de feuilles subdivisées très-découpées, la *Scolopendre* a des feuilles unies, d'environ dix-huit pouces de longueur, étroites et pointues, frisées sur leur bord, et quelquefois divisées à l'extrémité. D'un beau vert, elle forme, comme toute la famille, une plante gracieuse, qu'il n'est pas rare de rencontrer en groupes solitaires au fond de quelque vieux puits, ou parmi les rocailles d'un sombre ravin. Les cétéraches, aussi, varient beaucoup en apparence. L'un d'eux, appelé le *Capillaire*, a de petites feuilles ovales, arrangées de chaque côté d'une tige centrale. On le trouve ordinairement au pied des rochers ou sur les vieux murs, et l'on s'en sert en médecine. Les fougères n'ont ni étamines, ni pistil, ni corolle, mais si vous regardez au dos de la feuille, vous apercevrez de nombreuses petites taches brunes groupées autour de la côte centrale, ou, dans

quelques espèces, parsemées sur les bords. Ces petits points varient de forme suivant les espèces ; ils sont tantôt ronds, tantôt ovales ou ayant la forme d'un cœur. On les appelle *Sores*, et ils servent de couvercles ou d'involucres aux petites capsules qui contiennent les graines. Dans quelques-unes des cinquante espèces de fougères, ce petit involucre manque, ou il est remplacé par le bord de la feuille qui se replie sur lui-même. L'Osmonde royale, qui, dans les situations favorables, atteint une hauteur de dix pieds, est une belle et noble plante ; on l'appelle souvent la « fougère à fleurs, » à cause du joli effet que produisent ses *Sores* qui, couvrant toute la partie supérieure des feuilles, semblent être des fleurs ; mais en réalité les fougères n'ont point de fleurs, ni aucun de ces organes qui, dans les autres plantes, sont absolument essentiels à la reproduction des espèces. Que les œuvres de Dieu sont variées, que ses ressources sont infinies ! On entend quelquefois cette expression : « Dieu se sert d'instruments. » Il y a une certaine vérité dans cette locution, mais le plus souvent ceux qui l'emploient entendent qu'Il ne veut pas ou qu'Il ne peut pas faire une chose sans des *instruments appropriés* ou *adaptés* au but proposé, et l'œil se tourne ainsi trop fréquemment vers les instruments ou les moyens, plutôt que vers Dieu. Et s'ils ne sont pas visibles, une foi faible chancelle, et l'incrédulité « limite le Saint d'Israël, » et se met à vouloir chercher ou produire des « moyens, » là où le Seigneur seul peut agir, et puis elle Lui demande de bénir ou d'utiliser ce qui n'est que le fruit de l'incrédulité ! Les « instruments » pour la production des graines, qui doivent servir à la reproduction

de la plante, ne sont pas visibles dans les fougères, ni les étamines [qui forment le pollen, ni la poussière d'or répandue sur le stigmaten ni le stigmate pour la recevoir, ni le réceptacle pour la retenir, néanmoins avec ces involucres roussâtres, la graine de fougère est abondante et, dans la saison propice, le petit anneau élastique qui entoure chaque capsule déchire en deux le couvercle, et disperse au loin la menue semence. Si vous êtes un croyant, asseyez-vous derrière le rideau déchiré de fougères, de manière à voir les *Sores*, et méditez sur les nombreux exemples de l'Écriture où, sans « instruments » appropriés au but, Dieu accomplit les desseins de sa grâce.

Les corbeaux n'étaient pas des « instruments » (dans le sens que ceux qui emploient cette expression veulent donner à ce mot) pour fournir du pain et de la viande au prophète isolé, à moins que l'on ne veuille appeler ainsi ce qui est ici précisément l'*antagonisme* du but désigné ; car vous savez que le corbeau est un oiseau si vorace qu'il abandonnerait plutôt sa vie que sa proie, et si glouton qu'il est rarement, si ce n'est jamais, rassasié, et il mange jusqu'à ce qu'il ne puisse presque plus voler. Assurément le Seigneur, en employant des instruments naturellement *opposés* à son intention, avait pour but de condamner ces pensées charnelles. Et si l'on peut parler ainsi, il eût été plus facile d'agir sans ces « instruments » qu'en les employant.

La cruche et la fiole de la veuve ne renfermaient aucun « instrument » pour produire de la farine et de l'huile (1 Rois XVII). Il n'y avait point d'« instrument » dans le désert aride pour le gâteau et la fiole d'eau

que le prophète fatigué trouva à son chevet sous le genêt où il s'était endormi (1 Rois XIX). Vingt petits pains d'orge n'étaient pas des « moyens » suffisants pour nourrir une centaine d'hommes, mais le : « Ainsi a dit l'Éternel » était plus que suffisant ! (2 Rois IV). Les eaux du Jourdain n'étaient pas un « instrument » approprié au but désiré par Naaman (2 Rois V). « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens » (Jean VI) ? Quels « instruments, » en effet, quand il s'agissait de nourrir cinq mille personnes ?

Or, bien que la FOUGÈRE n'ait pas de fleur, elle a pourtant une voix ; on peut l'entendre dans le silence de la forêt, détournant le chrétien des maximes charnelles de la religion, et le ramenant à l'œil simple et à la foi ferme d'Abraham qui ne regardait pas aux « moyens, » « mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, IL EST PUISSANT aussi pour l'accomplir » (Rom. IV, 20, 21).

Dans les éclaircies du bois, il y a pourtant de belles fleurs qui couvrent encore la tendre pelouse. Les unes, qui avaient disparu, se montrent de nouveau, plus brillantes qu'auparavant. Je m'étonne si quelques-uns de mes lecteurs ont fait attention, pendant l'été, à la commune Dent-de-lion ? Sinon, regardez-la maintenant, elle est plus riche que jamais, sa fleur jaune d'or est plus dorée et plus fournie encore, ses feuilles plus grandes, plus développées et d'un plus beau vert qu'au printemps, et au commencement de l'été, où elle vécut déjà et mourut ; car elle *mourut et ressuscita*, et quoique, dans la terre elle ait encore la même

ancienne racine, elle est, comme fleur, une CHOSE NOUVELLE, comme le témoignent suffisamment sa fraîcheur, sa vigueur et sa plus grande beauté.

A la page 176, il y a une question de toute importance. La fleur d'or sur laquelle vos yeux s'arrêtent maintenant répète cette question : « Êtes-vous aussi spirituellement MORT ET RESSUSCITÉ ? Pouvez-vous répondre : oui ? Alors vous entendrez la DENT-DE-LION ressuscitée, dans la clairière du bois où elle apparaît si brillante encore, dire jusqu'à l'horizon du soir, bien au-dessus des grands arbres, là où flottent les nuages argentés : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre ; car vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire. Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre.... Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde ; revêtez-vous de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité,.... et par-dessus tout cela, d'amour.... et que la paix de Dieu préside dans vos cœurs.... et que la parole du Christ habite en vous richement » (Col. III, 1-16). Voilà ce qui montrera que vous êtes un ressuscité, une nouvelle créature dans le Christ-Jésus ; voilà ce qui donnera de l'expansion, de la vigueur et de la beauté à votre vie sur la terre, car votre vie sera la manifestation de Christ lui-même, de Celui qui est : « le Chef entre dix-mille, et en qui tout est aimable. »

La Dent-de-lion n'est pas la seule plante composée qui meure et ressuscite. Remarquez aussi que la modeste marguerite lève encore une fois son œil d'or vers le soleil, son objet qu'elle ne perd jamais de vue. Je n'ai pas besoin de vous rappeler sa « voix, » elle parle trop clairement pour avoir besoin d'un interprète. Et maintenant la *mort* et la *résurrection* viennent s'ajouter à son enseignement.

Et ce n'est pas tout. Le nom de « Marguerite » vient d'un mot grec qui signifie *une perle* — symbole de cette « perle de grand prix, » l'Eglise, que le divin Marchand, se sacrifiant lui-même, a achetée au prix de « TOUT CE QU'IL AVAIT. » Elle nous parle de l'AMOUR de Christ, et nous dit à l'oreille, en nous montrant le ciel : « Christ a aimé l'Eglise, et il s'est donné LUI-MÊME pour elle. » Et ses enseignements ne sont pas encore épuisés. Son nom grec est dérivé à son tour d'un mot persan qui signifie : « fils de la lumière. » Pouvait-on trouver un nom qui exprimât mieux les *habitudes* ou la manière d'être de cette aimable fleur ? Car, soit qu'elle ouvre ses rayons d'argent pour recevoir la lumière, soit qu'elle les ferme pour se dérober aux ténèbres, vous ne pouvez manquer de l'entendre dire à tous les croyants : « Vous êtes tous FILS DE LA LUMIÈRE et FILS DU JOUR, nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres. Ainsi donc ne soyons pas comme les autres, mais VEILLONS et soyons sobres » — exhortation si nécessaire dans ces derniers temps marqués par une *agitation religieuse qui doit préparer le chemin pour un autre que pour Christ* — « mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour cas-

que, l'ESPÉRANCE DU SALUT » (1 Thess. V, 8). Cette espérance sera bientôt changée en une entière possession.

Mais à mesure que le jour baisse, la longue perspective de l'avenue qui s'assombrit devient plus courte. Ainsi se raccourcissent les longues routes toujours obscures de l'histoire de ce monde. Et le vent, qui gémit dans les bois où l'obscurité augmente, fait tomber à terre une pluie de feuilles sèches, jadis l'espoir du vert printemps, qui voltigent sur les chemins de la forêt où elles seront foulées aux pieds et réduites en poussière. C'est ainsi que doivent se flétrir dans une amère déception les espérances des hommes de ce monde, qui déclarent eux-mêmes qu'une « crise est à la porte. » De même que le crépuscule décline au couchant, jusqu'à ce que les bois soient plongés dans la nuit, ainsi, quand l'Eglise aura été enlevée, « les ténèbres couvriront la terre, et l'obscurité couvrira les peuples » (Es. LX, 2). Oh ! que l'avertissement, qui semble apporté, sur les ailes du vent, des sombres profondeurs de la forêt, puisse arriver jusqu'aux cœurs de ceux qui disent encore : « Paix et sureté, » quand, en réalité, une subite destruction est imminente !

« Encore un peu de temps, » — Jésus va revenir !
 Consacrons-Lui ce temps qui fuit, ombre légère ;
 Que notre seul chagrin soit donc de lui déplaire,
 Que tout notre bonheur soit donc de le servir.
 Veillons, tenons-nous prêts, le grand jour va paraître ;
 Qu'il nous trouve attendant notre Seigneur et Maître.

(A suivre.)



Réponse d'un empereur

On raconte ce qui suit de l'empereur défunt, Alexandre de Russie : « La première fois que je fus introduit auprès de lui, après quelques instants de conversation dans laquelle il parla des méchancetés de sa vie passée avec un profond sentiment de douleur, je pris la liberté de lui adresser cette question : « Sire, avez-vous maintenant la paix avec Dieu ? Êtes-vous assuré du pardon de vos péchés ? » Il fut un moment silencieux , comme s'il s'interrogeait lui-même , de crainte de se tromper ; puis, comme si un voile eût été ôté de devant sa face , il tourna vers le ciel un regard animé et plein de paix, et s'écria d'une voix à la fois ferme et émue : Je suis heureux — oui, je suis heureux.... j'ai la paix — la paix de Dieu.... Je suis un grand pécheur , mais depuis que Madame (parlant de Madame de K.) m'a montré que Jésus est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu , je sais — je crois que mes péchés sont pardonnés. La parole de Dieu dit que celui qui croit au Fils de Dieu , au Dieu Sauveur, est passé de la mort à la vie ; et qu'il ne viendra point en jugement. »

« Réjouissez-vous en Notre Seigneur ; je vous le dis encore, réjouissez-vous. Que votre douceur soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est près. Ne vous inquiétez de rien ; mais en toutes choses présentez vos demandes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces. Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos sentiments en Jésus-Christ. » Phil. IV.





Jusques à quand boiterez-vous des deux côtés ?

Une question pour les indécis.

Quel singulier rassemblement que celui à qui cette question fut adressée, et quel homme plus étonnant encore que celui qui la prononçait ! Pendant trois ans et six mois, ses prières avaient empêché la pluie de tomber sur la terre d'Israël. Le roi le savait, et l'on peut bien supposer qu'il haïssait le prophète de tout son cœur. Les rivières et même les petits ruisseaux avaient cessé de couler, les sources avaient tari ; il n'y avait plus de nourriture pour le peuple, ni de pâture pour les troupeaux, et le roi, à bout de toutes ressources, avait proposé à Abdias, son serviteur, de

partager entre eux le pays, le roi allant par un chemin et son serviteur par un autre, pour voir si, peut-être, ils trouveraient de l'herbe, afin de sauver la vie aux chevaux et aux mulets et de ne point laisser dépeupler le pays de bêtes. Ils étaient en route pour cette triste occupation, lorsqu'Elie rencontra Abdias et lui enjoignit de dire à son maître que Elie était là. Cet Abdias était un homme pieux, et quand Izébel, la femme du roi, exterminait les prophètes de l'Eternel, Abdias en avait prit cent, et les avait caché dans une caverne. Il est maintenant alarmé de rencontrer le Thisbite et d'être chargé par lui d'un tel message pour Achab. « Quel crime ai-je fait, dit-il, que tu livres ton serviteur entre les mains d'Achab pour me faire mourir? L'Eternel, ton Dieu, est vivant, qu'il n'y a ni nation, ni royaume, où mon seigneur n'ait envoyé pour te chercher... et maintenant tu dis : Va, dis à ton seigneur: Voici Elie. Etil arrivera que quand je serai parti d'avec toi, l'Esprit de l'Eternel te transportera en quelque endroit que je ne saurai point, et je viendrai vers Achab pour lui déclarer ce que tu m'as dit, et, ne te trouvant point, il me tuera : or ton serviteur craint l'Eternel dès sa jeunesse. » C'est ainsi que cet homme juste raisonnait avec le sévère et inexorable prophète, qui lui affirme cependant que, ce jour-même, il se montrera certainement à Achab, auquel il fait annoncer sa rencontre par Abdias. En effet, ils ne tardèrent pas à se rencontrer. Vous auriez cru, en les voyant, que le Thisbite était le monarque, car en sa présence Achab était tout tremblant comme un criminel. « N'es-tu pas celui qui trouble Israël? » telle fut la salutation du roi, auquel Elie répond d'une manière foudroyante : « Je n'ai point

troublé Israël, mais c'est toi et la maison de ton père qui avez troublé Israël, en ce que vous avez abandonné les commandements de l'Eternel, et que vous avez marché après les Bahalims. » Puis il ordonne au roi, comme si celui-ci eût été son esclave, d'envoyer et de faire assembler vers lui tout Israël sur la montagne de Carmel, avec les quatre-cent-cinquante prophètes de Bahal, et les quatre-cent prophètes des bocages; et Achab fit exactement comme Elie lui avait dit: « Ainsi Achab envoya vers tous les enfants d'Israël, et il rassembla ces prophètes-là sur la montagne de Carmel. Puis Elie s'approcha de tout le peuple, et dit: Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? Si l'Eternel est Dieu, suivez-le; mais si Bahal est Dieu, suivez-le. Et le peuple ne lui répondit pas un seul mot. » Arrêtons-nous un moment ici, et portons toute notre attention sur la question du prophète: « Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? »

Le sens de la question d'Elie, telle qu'elle fut adressée aux multitudes assemblées, est assez évident. Deux ou trois générations auparavant, dans les jours de leurs grands-pères ou arrière-grands-pères, le culte de Jéhovah, le vrai Dieu, avait été mis de côté par le roi Jéroboam, et l'idolâtrie, le culte des veaux, avait été dès lors la religion établie. Le culte de Bahal y avait été ajouté par Achab, dont la femme Izébel était une fervente idolâtre. Mais ce n'est pas à Izébel, ni à Achab qu'Elie reproche de boiter des deux côtés, pas plus qu'aux prophètes de Bahal et des bocages. Ils étaient du côté et du parti de Bahal et ils étaient condamnés à périr dans sa ruine. Mais quant à la masse du peuple, des marchands, des artisans et des labou-

reurs, peu leur importait que ce fût Jéhovah ou Bahal qui eût droit à leur culte. Ils n'avaient pas pris entièrement fait et cause pour Bahal, et si un autre roi se fût levé, en rétablissant le culte de leurs pères à Jérusalem, ils l'auraient suivi dans cette voie. Pour le présent, ils suivaient le courant; ils n'étaient pas décidés pour Jéhovah, au point de s'avancer et de le confesser comme le vrai Dieu, en s'exposant au déplaisir du roi. Ils étaient indécis, ballottés çà et là, et ils attendaient peut-être qu'un changement de circonstances amenât pour eux la solution d'une question qu'ils n'avaient ni la foi, ni le courage de trancher par eux-mêmes. C'est contre un pareil état d'esprit que Elie s'élève. Il voudrait les voir décidés d'un côté ou de l'autre. Si Bahal est Dieu, suivez-le. Ne l'honorez pas seulement dans le but d'éviter le déplaisir du roi, mais soyez aussi zélés que le roi et la reine eux-mêmes, en lui élevant des autels, en lui apportant des sacrifices et en favorisant de toute manière son culte et sa renommée. Mais si Jéhovah est Dieu, rompez avec Bahal, renversez ses autels, châtiez ses prophètes, abolissez complètement son culte, et que le culte du Dieu vivant et véritable soit rétabli. « Jusqu'à quand boitez-vous des deux côtés? »

En adressant cette question à une grande partie de mes lecteurs mensuels, je n'oublie pas qu'elle ne peut leur être appliquée exactement de la même manière, ou dans le sens qu'elle avait pour les auditeurs d'Elie sur le mont Carmel. Vous n'êtes dans aucune incertitude quant à savoir si c'est l'Éternel ou Bahal qui est le vrai Dieu. Heureusement pour vous, vous êtes nés et élevés dans un pays, où le vrai Dieu est connu,

où un certain respect extérieur lui est témoigné par la plupart des hommes, et où se trouvent beaucoup de ses vrais adorateurs. Ce n'est pas là le point que je veux toucher maintenant. Il ne vous vient jamais à l'idée de demander si le Dieu qui étendit les cieux, qui posa les fondements de la terre, et qui soutient toutes choses au jour le jour, serait une image fabriquée par la main de l'homme mortel. Vous savez que la Bible est le livre de Dieu et, bien probablement, vous avez été bien enseignés et accoutumés à la lire chaque jour. Vous savez que ce qu'elle dit de votre état de chute n'est que trop vrai ; vous êtes, comme elle le déclare, les esclaves de Satan et du péché. Combien de fois certains passages de l'Écriture ne vous ont-ils pas fait trembler, que de fois n'avez-vous pas souhaité d'être en paix avec Dieu et d'être heureux à la pensée de le rencontrer, comme vous savez que vos parents pieux, vos frères ou vos sœurs le sont ? Vous n'êtes pas totalement ignorant quant au chemin de la paix. Vous savez que Jésus est le seul et unique Sauveur ; qu'Il vint du ciel et mourut sur la croix pour nous réconcilier avec Dieu, et pour rendre justes, en même temps que participants de la vie et du bonheur éternels, tous ceux qui croient en Lui. Vous avez entendu tout cela, vous l'avez lu vous-même, et vous savez qu'il n'y a point, sous le ciel, d'autre nom donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. Plusieurs d'entre vous savent que leurs bien-aimés parents et d'autres de leurs proches sont déjà convertis et sauvés, et vous voyez chez eux la différence qu'il y a entre les vrais chrétiens et les inconvertis. Vous savez très-bien que, pour être chrétien, il ne

suffit pas de suivre les réunions ou d'observer quelques formes extérieures, mais qu'il vous faut être né de nouveau, qu'il faut vous repentir et être converti, ployer le genou au nom de Jésus et le recevoir comme votre Sauveur et votre Maître. Vous avez souvent désiré être un chrétien et vous pensez qu'à la fin vous le deviendrez. Vous voudriez posséder plusieurs des avantages dont jouissent les chrétiens; si vous pouviez les avoir sans devenir un chrétien vous-mêmes, c'est, au fond, ce que vous préféreriez; mais vous savez que cela est impossible, et c'est précisément sur ce point : devenir un chrétien — que la question du prophète s'applique à vous : « Jusques à quand boiterez-vous des deux côtés ? »

Quels sont les deux côtés entre lesquels vous hésitez? L'un, c'est que le mieux pour vous serait d'être vraiment chrétien; l'autre, que vous feriez tout aussi bien d'attendre encore quelque temps. Vous ne vous décidez jamais à vous tourner vers Dieu, jamais à croire en Jésus, mais vous hésitez toujours à le faire sur-le-champ. Parfois, quand votre mère s'agenouille, votre main dans la sienne, et qu'elle intercède pour son enfant, afin qu'il devienne un enfant de Dieu; alors vous pleurez, et vous éprouvez comme si vous ne pouviez plus résister à un tel amour; et si vous pouviez parler, vous diriez en sanglotant ces paroles : « je voudrais pouvoir être comme ma mère, et savoir que son Sauveur est le mien. » Pourquoi pas, mon jeune ami? Pourquoi pas, même au moment où vous reposez ce livre? — et pourquoi ne le poseriez-vous pas sans lire plus loin, — pour vous retirer dans votre chambre ou dans un lieu secret, et confesser à Dieu vos péchés,

et lui répéter, comme sa propre parole le déclare, que le sang de Jésus-Christ, son Fils, purifie de tout péché, et que vous le croyez, et que désormais votre seul désir est de le confesser de vos lèvres et par votre vie comme votre Sauveur et Seigneur? Pourquoi n'entreriez-vous pas dès maintenant dans ce chemin, mon jeune ami? Pourquoi ne mettriez-vous pas ce livre de côté, pour un moment? pourquoi ne vous tourneriez-vous pas immédiatement vers Dieu et ne croiriez-vous pas au Seigneur Jésus-Christ? Pouvez-vous supposer qu'il ne vous recevrait pas, que vous ne seriez pas le bienvenu? Pouvez-vous supposer qu'il y a quelque manque de puissance ou de bonne volonté du côté de Christ? Vous savez que non. Eh bien! pourquoi ne pas vous décider à présent? Ah! vous n'êtes pas préparé pour cela. Vous n'êtes pas prêt à renoncer à vos projets, à vos plans et à vos espérances mondaines, à quitter le pays éloigné, où vous vous êtes promis des plaisirs en suivant votre propre chemin, à fuir la société de vos compagnons mondains pour devenir un disciple de Christ obéissant, humble, zélé, décidé—non, vous n'êtes pas prêt à le faire. Vous pensez bien en venir là une fois, mais pour le présent, vous y répugnez.

« Quoi! plus de péché, plus de divertissements mondains, plus de tant de choses que l'on ne peut plus faire, si l'on est chrétien? non, je ne suis pas disposé à cela. » Est-ce là votre langage, cher lecteur? le langage de votre cœur, si ce n'est celui de votre bouche? Soyez-en sûr, cela ne peut être bon pour vous. Si vous vous décidez ainsi, ou si, comme vous l'imaginez, vous différez votre décision, vous amassez sur vous-même des afflictions pour plus tard. Dieu

veuille que ce soit ici-bas que vous les éprouviez, et que les angoisses d'une profonde repentance soient les seules angoisses que vous ayez à endurer. Mais souvenez-vous qu'il peut en être autrement. Vous n'avez aucun bail de vie, aucune certitude d'un seul jour. Si, en posant ce livre, vous persistez à mener une vie de péché et d'impiété, Dieu peut vous abandonner à votre propre choix et arrêter les opérations salutaires de son Esprit, sans lequel vous ne pouvez que vous endurcir dans le péché en vous rébellant toujours plus contre Dieu, en négligeant votre bonheur éternel jusqu'à ce que, finalement, la porte soit fermée et qu'alors vous commenciez en vain à crier : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous. » La porte est ouverte maintenant, et le Seigneur Jésus vous conjure d'entrer. Pourquoi hésiter un seul instant ? Jusques à quand boiterez-vous donc des deux côtés ? Si Christ est le seul Sauveur, réfugiez-vous sur-le-champ à l'abri de son sang. Si une vie de communion avec Lui et d'obéissance à sa volonté, suivie d'une bienheureuse éternité dans sa radieuse présence, est préférable à une vie de péché et de folie à laquelle succédera une éternité de tourments, n'hésitez plus, ne balancez plus une seule heure, un seul instant. Mettez-vous à genoux, criez à Dieu, croyez le témoignage qu'Il a rendu de son Fils. Tournez le dos à Satan et au monde, aux convoitises de la chair et à votre propre volonté, et ne cherchez, désormais, qu'à plaire à votre Sauveur, à servir le Dieu vivant et véritable, et à attendre des cieux son Fils. Dieu veuille qu'il en soit vraiment ainsi, pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ.

QUESTIONS SUR « JUSQUES A QUAND BOITEREZ-VOUS DES DEUX COTÉS ? »

1. Par qui cette question fut-elle prononcée ?
2. Pourquoi ne fut-elle pas adressée au roi et aux prophètes de Bahal ?
3. A qui fut-elle adressée ?
4. Avec qui Elie eut-il préalablement une conversation ce jour-là ?
5. Quelle preuve remarquable de sa crainte de Dieu avait-il donnée auparavant ?
6. De quoi fut-il alarmé quand Elie lui eut parlé ?
7. Comment ses craintes se trouvèrent-elles mal fondées ?
8. Lequel, du prophète ou du roi, parut le plus courageux, lorsqu'ils se rencontrèrent ?
9. Contre quoi le prophète cherche-t-il sérieusement à mettre le peuple en garde ?
10. Sur quel point n'êtes-vous dans aucune incertitude ?
11. Plusieurs pensent qu'ils aimeraient à être chrétiens ; — qu'est-ce que, en réalité, ils désirent ?
12. Qu'amassent-ils pour eux-mêmes, ceux qui diffèrent de se décider entre Christ et le monde ?
13. Quelle est la vraie et heureuse décision, souhaitée en faveur de tous nos jeunes lecteurs ?

Une question pour *vo*tre conscience, et non comme un simple exercice : ÉTES-VOUS DÉCIDÉ POUR CHRIST ? Si non, VOULEZ-VOUS VOUS DÉCIDER AUJOURD'HUI, en le suppliant de décider pour vous et de vous recevoir dans les bras de sa miséricorde et de son amour ?



**Il est plus heureux de donner
que de recevoir.**

(Suite de la page 192).

— Ah ! cher Edouard ! répondit Charlotte presque en pleurant, ne crois pas que je ne vous aime plus. Je

suis peinée de devoir employer mon argent autrement ; mais quand je pense à la pauvre mère et à son enfant malade, je sens alors que je dois leur aider. Oh ! cher Edouard ! que je voudrais que tu pensasses aussi un peu à lui ! Allons, nous renoncerons à la lanterne magique et nous aiderons au pauvre garçon. Il souffre tant, et comme sa mère infortunée sera contente, quand nous lui apporterons notre argent. Tu le feras, cher Edouard, n'est-ce pas ? Sais-tu ce que le Seigneur Jésus a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. ? » Seulement ne sois pas fâché, Edouard ; tu sais que je t'aime tant.

Et là-dessus Charlotte mit amicalement son bras sur l'épaule du frère, mais celui-ci s'en dégagea aussitôt. Toutes ses joyeuses espérances étaient tout à coup anéanties. Dans un morne silence, il baissait les yeux, tandis qu'elle continua :

— Oh ! Edouard, as-tu le cœur si dur ? Pense donc que le pauvre garçon impotent doit toujours rester assis, seul dans sa chambre, et qu'il n'a point de jouets, et nous en avons tant.

— Mais c'est injuste à toi de gâter le plaisir de Minna et le mien, grommela Edouard. Tu sais que Minna en sera très fâchée et que nos petits amis se moqueront de nous, ce que je ne puis supporter.

— Mais pense aussi, interrompit Charlotte en élevant la voix, comme le pauvre Thomas sera content, quand il pourra, avec notre argent, aller au bord de la mer ! Ses joues sont si pâles et si maigres et le docteur a dit que les bains de mer lui feraient du bien. Oh ! Edouard, ne veux-tu pas y contribuer ? Il faut que je le fasse, je ne puis faire autrement. Tu verras que

Minna s'y prêtera volontiers. Ne sois pas fâché contre moi, cher Edouard !

Et encore une fois la chère enfant posa son bras sur l'épaule du frère et le regarda avec tant de tendresse et d'affection, qu'il lui fut impossible de la repousser. Puis la figure du garçon prit une expression qui faisait augurer en lui un heureux changement de pensées. Au bout d'un moment, deux grosses larmes roulerent sur ses joues fraîches et d'une voix émue il dit :

— Ah ! Charlotte ! Cela me sera dur de renoncer à la lanterne magique. Je m'en étais réjoui depuis si longtemps. Mais nous ne voulons plus en parler. Comme toi, je veux donner mon argent au pauvre Thomas, et je pense que maman en sera réjouie. Ne penses-tu pas aussi ?

— Certainement, répliqua Charlotte ; puis, en hésitant un peu, elle reprit : Mais penses-tu aussi que le Seigneur en sera réjoui ?

Et sa voix baissa, baissa jusqu'au murmure, car elle craignait qu'Edouard ne la comprit pas. Ce dernier, sans rien répondre, se dirigea vers la porte de la maison, cependant, au moment de partir, il se tourna encore vers sa sœur, imprima un baiser sur ses joues et dit : Viens, allons raconter à maman ce que nous voulons faire.

Qu'elle était heureuse la jeune fille ! maintenant elle aimait doublement le bon Edouard. Elle mit son petit bras autour du col élançé de son frère et le couvrit de baisers. Mais soudain elle s'arrêta et dit :

— Mais que dirons-nous à la petite Minna ?

— Je m'en charge, s'écria Edouard.

Tout en sautant joyeusement, ils arrivèrent auprès

de leur mère qui heureusement était seule dans la chambre commune. Charlotte fit signe à son frère de commencer; et le brave garçon, craignant d'avoir l'air de s'attribuer ce qui ne venait pas de lui, dit: Maman, Charlotte donnera volontiers quelque chose pour le pauvre Thomas, et moi aussi. Osons-nous?

— Et de quelle manière voulez-vous donc lui aider? demanda la mère.

— O maman! la lanterne magique, s'écrièrent-ils simultanément.

— Eh bien! qu'est-ce que la lanterne magique a à faire là? demanda encore celle-là.

— Nous pensions que, avec l'argent qu'elle coûterait, nous pourrions envoyer le pauvre Thomas au bord de la mer, reprit Edouard.

— Mais, chers enfants, avez-vous mûrement considéré la chose? dit la mère.

— Oh! oui, bien, maman, répliqua Charlotte avec une grande chaleur. Nous renoncerons volontiers à la lanterne magique, si nous pouvons en employer l'argent au profit du pauvre Thomas. Mais cela suffira-il?

— Mes chers enfants, dit la mère en les pressant tendrement sur son cœur, vous me rendez très-heureuse. Venez vous asseoir ici près de moi et racontez-moi à combien se montent vos petites économies.

— Si nous recevons aujourd'hui de grand-papa notre argent de semaine, nous aurons alors dix francs et quelques centimes, reprit Charlotte. Est-ce assez, maman?

— C'est beaucoup d'argent, dit la mère. A l'hôpital on paye pour les enfants malades, fr. 3, 50 c. par semaine, et vous pourriez donc, ou bien y payer la pen-

sion de Thomas pour trois semaines, ou bien son billet de chemin de fer pour la mer. Que choisissez-vous ?

— J'aimerais mieux payer la pension à l'hôpital, dit Charlotte après un moment de réflexion. Ne le penses-tu pas aussi, Edouard ?

— Oh ! oui, la pension, répéta Edouard. Et je désire aussi que l'argent que nous voulions encore épargner pour la lanterne soit aussi donné au pauvre Thomas. N'est-ce pas, Charlotte ?

— Oui, c'est bien ; car alors il pourra rester plus longtemps à l'hôpital, répondit la sœur.

— Bien, enfants, reprit la mère, ainsi je prendrai votre argent et je le porterai à la pauvre mère. Elle sera bien contente, ainsi que le petit Thomas. Vraiment je suis très réjouie de votre renoncement à vous-mêmes.

Prompt comme l'éclair, Edouard quitta la chambre et rentra l'instant d'après avec la tirelire, dont il secoua bruyamment le contenu sur les genoux de sa mère qui, tout émue, embrassa ses enfants et sortit. Peu après on voyait les deux enfants s'amuser au jardin. Qu'ils étaient heureux ! Le temps vola si vite pour eux qu'ils s'étonnèrent, lorsque leur maman revint, de voir que le soir commençait. La mère leur dit :

— Eh bien ! enfants, j'aurais voulu que vous vissiez le petit Thomas. Lorsque je lui dis que vous aviez résolu de l'envoyer au bord de la mer, ses joues pâles devinrent toutes rouges de joie, et il ne put articuler une parole. Mais sa mère dit : Dieu bénisse ces chers enfants !

— Mais, maman, avisa Charlotte, nous ne pouvons pourtant pas tout payer avec notre argent.

— Non, mon enfant, répliqua la mère. Mais papa et moi avons promis que, si nous trouvions des amis qui voulussent se charger de la pension à l'hôpital, nous payerions tout le reste. Et ces amis, c'est vous.

A suivre.





Boitez-vous encore ?

Encore un mot aux indécis.

Plusieurs de nos lecteurs, grâces à Dieu, ont été amenés à se décider pour Christ. Plus d'un, de temps à autre, a eu la bonté de nous en informer; d'autres fois nous l'avons appris par le moyen de leurs amis. Un jeune ami nous fait connaître quelle est la puissance qui, seule, a pu amener *sa* décision. Il cite les lignes suivantes d'un cantique :

L'amour, le même amour qui prépara la fête,
Me força doucement d'entrer et de m'asseoir ;
Par Lui je suis heureux dans une paix parfaite !
Sans Lui je n'avais rien que l'affreux désespoir.

Dieu soit loué de ce que beaucoup d'entre nous peuvent dire la même chose. « Non point à nous, ô Eternel ! non point à nous, mais à ton nom donne gloire. » Mais qu'il est triste de penser à tant de personnes qui sont encore indécises. C'est pour vous que les cœurs de beaucoup de chrétiens sont émus de compassion, et peut-être en est-il parmi eux qui vous sont plus chers que personne autre sur la terre. Mais leur affection pour vous n'est rien en comparaison de la bonté et de la compassion de Dieu à votre égard. Quelle miséricorde de sa part de vous avoir accordé un autre mois, et de vous épargner de jour en jour. Bien plus, il vous invite encore, il vous supplie, il vous poursuit avec cette question : « Jusques à quand boiterez-vous des deux côtés ? »

Plusieurs d'entre vous sont les enfants de parents chrétiens ou demeurent dans des familles chrétiennes, et entendent fréquemment parler sur les sujets éternels. Quoique ce soit là un privilège immense et une bénédiction, il est très possible que vous ne compreniez guère ce que vous entendez, et cette difficulté à comprendre vous fournit peut-être une excuse pour rester dans l'indécision. En effet, il y a bien lieu de croire que c'est ici le cas, et pour répondre à cette excuse, nous allons reprendre notre sujet.

Vous avez souvent entendu dire ou lu que l'homme est si totalement corrompu, si plongé dans le péché, qu'il ne peut en sortir par lui-même, ni faire un seul pas pour son propre salut. Vous entendez des chrétiens reconnaître, comme le jeune ami qui nous a adressé les lignes que vous avez lues, que si Dieu les eût abandonnés à leur propre choix, ils auraient continué à

vivre dans le péché, et à mépriser le Sauveur en le rejetant, pour aller finalement à la perdition éternelle. Et de tout cela vous concluez qu'il est inutile pour vous de prier, de chercher le Seigneur, de vous occuper des intérêts de votre âme. Vous pensez que, quant à ces choses, vous n'avez rien à faire qu'à demeurer entièrement passifs. « Si nous ne pouvons rien faire et si c'est uniquement l'Esprit de Dieu qui peut tourner nos cœurs vers Christ, à quoi bon nous inquiéter de la chose ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'attendre que Dieu nous sauve. » Beaucoup, hélas ! tirent cette déplorable conclusion de ce qu'ils entendent dire à leurs amis chrétiens ou de ce qu'ils lisent dans des livres chrétiens. Occupons-nous un peu de cette excuse, et que Dieu vous fasse la grâce de voir qu'elle ne fait qu'empirer votre état, en ajoutant l'insulte à la rébellion.

Quand vous lisez, ne vous imaginez pas que vous rencontrerez quelque passage qui amoindrira ou déguisera la vérité quant à votre état de perdition et de ruine complète devant Dieu. *Il est vrai* que personne ne peut se tourner vers Dieu, ou croire en Christ, à moins que Dieu ne lui mette au cœur de le faire. Mais il ne s'en suit pas que vous deviez vous croiser les bras en attendant que Dieu agisse sur vous ; en pensant, en parlant, en agissant ainsi, vous n'aboutissez qu'à vous tromper vous-mêmes. *Vous ne croyez pas réellement à votre propre excuse.* Si vous pensiez vraiment que le salut est hors de votre portée, et qu'il dépend entièrement de l'élection de Dieu, vous seriez tourmenté. Vous pouvez en raisonner jusqu'à n'y plus voir clair, et finir par croire que vous avez trouvé une bonne excuse, mais

dans votre conscience vous sentez que ce n'est qu'une excuse; intérieurement, vous espérez encore que vous tenez le salut à votre portée et qu'au moment où vous le voudrez, vous n'aurez qu'à étendre la main pour le saisir. Si le contraire était votre réelle conviction, vous en seriez si malheureux que vous n'auriez point de repos.

Supposez que quelques hommes soient enfermés dans une chambre à jouer aux cartes. Quelqu'un vient les avertir que le faite du bâtiment est en feu, et qu'ils doivent se sauver s'ils ne veulent pas périr dans les flammes. Mais l'un d'eux dit : « Quel besoin de tant nous hâter, nous avons bien le temps de finir la partie. — Mais, dit la personne qui a donné l'alarme, votre porte est fermée à clef. — Qu'importe, répond le joueur, j'ai la clef dans ma poche, et je puis ouvrir quand je veux. — Mais je vous dis que cette clef n'ouvrira pas la porte. — Vraiment? » — s'écrie-t-il, et, se levant de la table, il vole à la porte et réunit tous ses efforts pour l'ouvrir. De même aussi les pécheurs, tant qu'ils pensent qu'il n'y a point de difficulté à saisir le salut quand bon leur semblera, endorment leur conscience et font taire leurs craintes. Mais lorsqu'ils croient que la méchanceté de leur cœur est telle qu'ils ne se repentiront jamais, à moins que Dieu n'intervienne par sa grâce régénératrice, alors ils sont alarmés, et ils commencent à s'enquérir avec anxiété de ce qu'ils doivent faire pour être sauvés.

Cher lecteur, si jamais vous devenez un chrétien, ce sera parce que Dieu l'aura voulu ainsi par sa grâce; mais il est bon que vous compreniez pourquoi cette grâce est nécessaire. Ce n'est pas parce que vous êtes

dépotrvu des facultés que Dieu met en exercice quand il tourne, par sa grâce, votre cœur vers lui. Vous pouvez aimer vos parents et vos camarades, vous pouvez aimer vos plaisirs, et, hélas ! aussi vos péchés ! Pourquoi ne pouvez-vous pas aimer Dieu ? Vous pouvez croire vos semblables ; pourquoi ne croyez-vous pas Dieu ? Pourquoi ne croyez-vous pas en Christ ? Vous sentez que vous ne le pouvez pas ; mais d'où vient ce sentiment ? N'est-il pas plutôt vrai que vous ne le voulez pas, et que cette répugnance à abandonner vos péchés et à vous tourner vers Dieu est tellement enracinée et obstinée que, à moins que Dieu ne la surmonte, elle ne sera jamais surmontée ? « Mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. » Ce sont les propres paroles de Christ, et elles font partie du même discours, où il rappelle le témoignage qu'a rendu de Lui Jean-Baptiste. Après quoi il dit : « Mais moi, je ne reçois pas témoignage de l'homme, » ce qui veut dire qu'il n'en avait pas besoin. Il était la Lumière, et il resplendissait d'une manière si brillante qu'il n'avait pas besoin d'une autre lumière pour le manifester. Mais si les Juifs aimaient mieux écouter Jean que Lui ; s'ils estimaient la faible lumière plus que la forte, eh bien ! Christ s'abaisserait jusqu'au point d'en appeler à Jean *pour l'amour d'eux*. « Mais moi, je ne reçois pas témoignage de l'homme, mais je dis ces choses afin que vous soyez sauvés. » Avant de terminer ce discours, il leur explique d'où vient qu'ils ne peuvent pas croire. Ce n'était pas qu'il fallût d'autres facultés pour le croire, Lui, que pour en croire d'autres. « Comment pouvez-vous croire, » dit-il, « vous qui recevez la gloire l'un de l'autre, et qui ne cherchez pas la gloire

qui vient de Dieu seul? » Ce qui veut dire qu'aussi longtemps qu'ils cherchaient à se plaire l'un à l'autre, et pas du tout à plaire à Dieu, il était impossible qu'ils pussent croire en Christ, lequel ne se souciait pas de plaire aux hommes, mais consacrait toute sa vie à Dieu pour lui plaire. Si cet orgueil et cette vanité étaient détruits, il vous serait très-facile de croire en Christ. Mais comment peuvent-ils être détruits? Hélas! vous ne désirez pas qu'ils le soient! Vous y êtes attachés et vous les chérissez, et vous redoutez davantage les railleries de vos camarades que le déplaisir de Dieu, le Juge de tous, quand il voit que vous rejetez son Fils, que vous méprisez sa grâce et repoussez la main qui, seule, peut vous arracher à la destruction, que vous paraissez résolu d'affronter

Soyez assuré, cher lecteur, que, dépendants, comme nous le sommes tous, de la toute puissante grâce de Dieu, c'est la résistance obstinée de notre propre volonté qui est le grand secret de la nécessité de cette grâce. Et comment ce qui est la plus grande aggravation de notre culpabilité pourrait-il servir d'excuse? Notre dépendance de la grâce de Dieu n'a pas pour effet de nous faire abandonner l'usage des facultés que Dieu a données à tous, pas plus que de nous rendre entièrement passifs en recevant cette grâce. Il est vrai que nous ne nous repentons jamais à moins que Dieu ne nous donne la repentance: mais c'est nous qui nous repentons et non pas Dieu qui se repent pour nous. Et il n'est que trop vrai aussi qu'aucun de nous ne peut croire en Christ, avant que nos yeux et notre cœur aient été ouverts pour voir et croire en Lui. Mais, même alors, c'est nous qui croyons, et non pas Dieu qui

croit pour nous. *Jamais l'Écriture ne nous montre que ce soit se croisant les bras et attendant passivement que Dieu le convertisse.* C'est Dieu qui attend pour faire grâce, et l'homme, hélas ! résiste à ses desseins miséricordieux. Ecoutez la parole de Dieu dans l'Ancien Testament : « Mon esprit ne contestera point à toujours avec les hommes. » « Sauve ta vie, ne regarde point derrière toi ; et ne l'arrête en aucun endroit de la plaine, sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses. » « Oh ! s'ils eussent été sages ! s'ils eussent été avisés en ceci, s'ils eussent considéré leur dernière fin ! » « J'avais péché, j'avais renversé le droit, et cela ne m'avait point profité. Mais Dieu a garanti mon âme, afin qu'elle ne passât point par la fosse, et ma vie voit la lumière. » « Certainement Dieu est irrité ; prends garde qu'il ne te plonge dans l'affliction, car il n'y aura point alors de rançon si grande, qu'elle puisse te délivrer. » « Baisez le fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périissiez dans cette conduite, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Tremblez, et ne péchez point ; pensez en vous-mêmes sur votre couche, et demeurez tranquilles. » « Qu'ils célèbrent la gratuité de l'Éternel, et ses merveilles envers les fils des hommes ! » « Sots, jusques à quand aimerez-vous la sottise ? et jusques à quand les moqueurs prendront-ils plaisir à la moquerie, et les fous auront-ils en haine la science ? Etant repris par moi, convertissez-vous ; voici, je vous donnerai de mon esprit en abondance, et je vous ferai connaître mes paroles. Parce que j'ai crié, et que vous avez refusé d'ouïr ; parce que j'ai étendu ma main, et qu'il n'y a eu personne qui y prît garde ; et parce que vous avez rejeté tout mon conseil, et que

vous n'avez point agréé què je vous reprisse , aussi je me rirai de votre calamité ; je mè moquerai quand votre effroi surviendra... Alors, on criera vers moi, mais je ne répondrai point ; on me cherchera de grand matin, mais on nè me trouvera point. *Parce qu'ils auront haï la science, et qu'ils n'auront point choisi la crainte de l'Éternel* : ils n'ont point aimé mon conseil ; ils ont dédaigné toutes mès-repréhensions. AINSI DONC » — non parce qu'ils n'ont point eu d'oreilles ou parce qu'ils n'ont pas été avertis — « *Ainsi donc qu'ils mangent le fruit de leur voie, et qu'ils se rassasient de leurs conseils.* » « Ecoutez l'instruction et soyez sages, et ne la rejetez point... Car celui qui mè trouve, trouve la vie, et attire la faveur de l'Éternel. Mais celui qui m'offense, fait tort à son âme ; tous ceux qui me haïssent aiment la mort. » « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point ; mais celui qui les confesse, et les délaisse, obtiendra miséricorde. » « Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et què ton cœur te rende gai aux jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux ; mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'amènera en jugement. » « Venez maintenant, dit l'Éternel, et débattons nos droits ; quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » « Qu'y avait-il plus à faire à ma vigne que je ne lui aie fait ? pourquoi ai-je attendu qu'elle produisit des raisins, et elle a produit des grappes sauvages ? » « Et que ferez-vous aux jours de la visitation et de la ruine éclatante qui viendra de loin ? vers qui recourrez-vous pour avoir du se-

cours, et où laisserez-vous votre gloire? » « Vous, tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et soyez sauvés; car je suis le Dieu Fort, et il n'y en a point d'autre. » « Ecoutez-moi, vous qui avez le cœur endurci, et qui êtes éloignés de la justice. J'ai fait approcher ma justice. » « Pourquoi suis-je venu, et il ne s'est trouvé personne? j'ai crié, et il n'y a personne qui ait répondu? » « Oh! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez, et mangez; venez, dis-je, achetez sans argent, et sans aucun prix, du vin et du lait. » Ce n'est certes pas la même chose que de demeurer encore dans vos péchés, en attendant d'être converti. « Pourquoi employez-vous l'argent pour des choses qui ne nourrissent point? et votre travail pour des choses qui ne rassasient point? Ecoutez-moi attentivement, et vous mangerez de ce qui est bon..... inclinez votre oreille, et venez à moi, écoutez, et votre âme vivra. » Plût à Dieu que, dans ce moment, vous prêtassiez l'oreille à tous ces appels si pressants de l'amour divin? Le temps qui reste pour le faire est très-court, il vous en reste moins que lorsque vous avez commencé à lire cet article. « Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près. Que le méchant laisse sa voie, et l'homme injuste ses pensées; et qu'il retourne à l'Eternel, et il aura pitié de lui; et à notre Dieu, car il pardonne abondamment. » « Convertissez-vous, et détournez-vous de tous vos péchés, et l'iniquité ne vous sera point en ruine. Jetez loin de vous tous les crimes, par lesquels vous avez péché; et faites-vous un nouveau cœur, et un esprit nouveau; et pourquoi mourriez-vous, ô mai-

son d'Israël? Car je ne prends point de plaisir à la mort de celui qui meurt, dit le Seigneur l'Éternel. Convertissez-vous donc, et vivez. » « Je suis vivant, dit le Seigneur l'Éternel, que je ne prends point plaisir en la mort du méchant, mais plutôt que le méchant se détourne de sa voie, et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous, de votre méchante voie; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël? » « Prenez avec vous ce que vous avez à dire, et retournez-vous à l'Éternel, et lui dites : Ote toute l'iniquité, et prends le bien pour le mettre en sa place. » « Maintenant donc aussi, dit l'Éternel, retournez-vous jusqu'à moi de tout votre cœur, avec jeûne, avec larmes et lamentation. Et déchirez vos cœurs, et non pas vos vêtements, et retournez à l'Éternel votre Dieu; car il est miséricordieux et pitoyable, tardif à colère, et abondant en miséricorde et qui se repent d'avoir affligé. »

Que dites-vous, cher lecteur, de cette suite de passages? Ne vous montrent-ils pas de la manière la plus frappante que Dieu s'adresse à vous et vous appelle comme des créatures responsables, et que même dans cet entier changement que, seule, la puissance divine peut opérer, vous êtes encore exhorté à « fuir », à « considérer », à « confesser », à « veiller », à « baiser le Fils », à « trembler », et à « célébrer l'Éternel »? Ne vous appelle-t-il pas à écouter sa répréhension, à recevoir instruction, à venir sans aucun délai discuter vos droits avec lui, à regarder à lui, à lui prêter l'oreille pour entendre que votre âme vivra, à chercher le Seigneur, à vous repentir, à vous détourner de votre méchante voie, et même à prendre avec vous les paroles qu'il vous fournira dans sa grâce? Tout cela sera-

t-il en vain ? Ferez-vous encore la sourde oreille à des appels aussi émouvants ? Attendez-vous qu'il fasse quelque chose de plus, quand il vous demande ce qu'il pourrait faire de plus qui n'ait été fait ? Tombez à ses pieds cette fois, invoquez-le immédiatement. Dites-lui combien vous vous êtes joué de son amour en le rejetant si souvent, dites-lui que vous craignez de le faire encore, et demandez-lui de faire de vous un vrai croyant. Seulement faites-le maintenant, sans renvoyer d'un instant. Avant de poursuivre la lecture de ces lignes, posez ce livre, cherchez un endroit secret, si vous n'êtes pas déjà seul, et là vous mettant à genoux, décidez-vous cette fois pour Christ. Vous ne le regretterez jamais, fussiez-vous vivre cent ans. Que Dieu lui-même vous amène maintenant à une décision.

Quelqu'un de mes lecteurs hésite-t-il encore, en alléguant que tous ces passages sont tirés de l'Ancien Testament ? Qu'il cherche alors dans le Nouveau. Son vain prétexte d'attendre que Dieu le convertisse n'y trouvera pas plus d'appui. Il n'y en a assurément pas dans l'alarme sonnée par Jean-Baptiste aux oreilles de sa génération : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché. » Vous dit-il que vous devez rester tranquille en attendant que vos yeux soient ouverts pour discerner le Sauveur ? Non, mais avec l'accent de la plus vive tendresse, il crie : « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! » Et lorsque ce Bien-Aimé fut lui-même venu rendre le même témoignage pour lequel Jean avait été mis en prison, il répète encore cet appel : « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu s'est approché : repentez-vous et croyez à l'Évangile. » Avec quel zèle dévorant et saint

il remplit cette mission ! Quelles courses il fit ! Quelles fatigues il supporta ! Quel rejet et quel mépris il endura ! Que de larmes il répandit ! Avec quel sérieux et quelle sollicitude il avertit et il invita ! Comme il sait « changer de langage » ainsi que Paul le disait (Gal. IV, 20) ; et s'adresser à ses auditeurs sur tous les tons, et comme il fait appel à leurs consciences par toute espèce de motifs. Tantôt il leur parle de ceux qui viendront de l'orient et de l'occident s'asseoir à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors. Tantôt il fait un miracle, afin qu'ils sachent que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés. Il pleure sur les villes qui avaient vu ses actes de puissance, et bien loin d'excuser leur aveuglement et leur dureté de cœur, il déclare que si Sodome et Gomorrhe, Tyr et Sidon, eussent possédé ces mêmes privilèges, elles se seraient repenties et qu'elles subsisteraient encore. Aussi ces pécheurs d'autrefois seront traités moins rigoureusement, au jour du jugement, que les Juifs qui vivaient du temps de notre Seigneur, et lorsqu'il se voit rejeté et repoussé par la multitude, avec quelle compassion et quelle ineffable tendresse, il invite encore le cœur oppressé à trouver en Lui le repos. « Venez à moi, » et non, « restez tranquilles jusqu'à ce que j'aie vous chercher, » mais « venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Avec quelle fidélité il répète si fréquemment : « En vérité, en vérité, je vous dis que, à moins que vous ne vous convertissiez et ne deveniez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume

me des oïeux. » Pensez à ses paraboles, la brebis perdue, la pièce d'argent égarée et le fils prodigue. Ne direz-vous pas : « Je me lèverai, et j'irai vers mon père, » et ne vous mettrez-vous pas en route à l'instant ? Quelqu'un demandait : « N'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés ? » et quelle fut la réponse du Seigneur ? Satisfait-il à la curiosité du questionneur, l'encourage-t-il à attendre tranquillement que son tour arrive ? Non, il laisse la question sans réponse, mais il applique le sujet de cette question à la conscience de celui qui la faisait. « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite : car je vous dis que plusieurs chercheront à y entrer, et ils ne le pourront. » C'est comme s'il leur avait dit : Ne vous amusez pas à demander s'il y aura un petit nombre de sauvés, mais reconnaissez dès ce moment même que vous êtes du nombre de ceux qui ont besoin d'être sauvés. « Efforcez-vous d'entrer. » Cher lecteur, c'est ce que nous voudrions placer avec force sur votre conscience. Que de vains rêves ne vous fassent pas perdre le peu de moments qui sont à vous à attendre, comme vous le prétendez, que l'Esprit vous fassent vouloir ; mais hâtez-vous maintenant même d'aller au Sauveur. *Prétendre que vous voulez bien être sauvé, mais que le temps déterminé de Dieu pour vous sauver n'est pas encore venu, est la plus grande insulte que vous puissiez Lui faire.* Autant vaudrait dire que c'est sa faute, et non pas la vôtre ; et vous savez très-bien au fond de votre cœur que la répugnance à vouloir est toute de votre côté, et qu'au lieu de vous attendre sincèrement à Dieu pour être sauvé, vous poursuivez finalement votre vie de péché ; et c'est par amour pour le péché que vous rejetez le Sauveur, que vous méprisez son

amour, que vous foulez aux pieds son précieux sang, et que vous ajoutez continuellement à la montagne d'iniquités, qui pèsera éternellement sur vous, à moins que vous ne vous tourniez vers Dieu, pour écouter la voix de sa miséricorde, et pour chercher votre refuge dans le sein de ce Sauveur que vous avez méprisé jusqu'ici.

QUESTIONS SUR « BOITEZ-VOUS ENCORE? »

1. Que peut-on supposer que vous ayez souvent lu ou entendu, comme membres de familles chrétiennes?
2. Qu'est-ce que l'on entend souvent reconnaître par des chrétiens?
3. Quel mauvais usage pouvez-vous faire de cela?
4. Quelle est la secrète espérance que les indécis aiment à entretenir?
5. Quelle est la véritable cause du fait que la grâce de Dieu est indispensable?
6. Pourquoi Jésus en appelle-t-il au témoignage de Jean?
7. Pourquoi ceux qui l'entendaient ne pouvaient-ils pas croire?
8. Quelle pensée avez vous lue ou entendu exprimer, qui ne se trouve nulle part dans l'Écriture?
9. Indiquez le livre, le chapitre et le verset de tous ou de quelques-uns des passages de l'Ancien Testament cités ci-dessus?
10. Qu'est-ce que ces passages nous montrent?
11. Que veut dire, en d'autres termes, la réponse du Seigneur à la question: y en a-t-il peu de sauvés?
12. Prétendre quo nous voulons bien être sauvés, mais que le temps de Dieu pour cela n'est pas venu, qu'est-ce que c'est?
13. De quel côté est la résistance?
14. Qu'est-ce que l'on préfère à Christ?

**Il est plus heureux de donner
que de recevoir.**

(Suite et fin de la page 216).

Dans ce moment, Charlotte éprouva en réalité qu'« il est plus heureux de donner que de recevoir; » et elle le ressentit doublement, lorsqu'elle et Edouard, huit jours plus tard, allèrent avec leur maman à la gare, pour voir partir le petit Thomas et sa mère. Avec quel bonheur l'enfant malade sourit à ses jeunes bienfaiteurs ! « Cela vaut pourtant mieux qu'une lanterne magique, » dit tout bas Edouard à sa sœur qui, toute heureuse, fit signe que oui. Puis la locomotive exhala ses nuages de vapeur, et le train se mit en mouvement. Encore une fois les deux enfants saluèrent avec des signes le petit malade, puis ils rentrèrent en ville. « Tu ne peux t'imaginer combien je suis heureux, Charlotte, chuchota de nouveau Edouard, et sa figure joyeuse le confirmait pleinement.

Puis une semaine succéda à l'autre jusqu'à ce qu'un mois fut terminé. Les enfants avaient souvent entendu dire que le petit Thomas s'était fort bien trouvé de l'air de la mer. Ils se hasardèrent alors à demander à leur mère si le malade reviendrait bientôt.

— Non, répondit la mère. Il n'est pas encore tout à fait rétabli. Papa et moi avons résolu de l'y laisser encore un mois.

— Pouvons-nous donc aussi continuer à lui donner notre argent de semaine, maman ? demanda Charlotte.

— Sans doute, si vous voulez. Mais pourquoi ? Est-ce

seulement pour me faire plaisir que vous le ferez ? demanda la mère.

— Non, nous le faisons aussi pour l'amour du Seigneur Jésus, dit Charlotte sérieusement.

— Tu as raison, mon enfant, car lui-même a dit : Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.

Et de nouveau une semaine succéda à l'autre jusqu'à ce que le mois fut terminé. Puis le cheval de vapeur ramena le petit Thomas. L'air et les bains de mer lui avaient fait du bien. Evidemment on ne pouvait penser à une guérison complète; mais cependant il pouvait un peu mouvoir ses mains et gagner quelque peu en tressant de la paille.

Les deux enfants ne pensèrent plus à la lanterne magique; mais souvent encore ils se souvenaient de leur premier renoncement et de la bénédiction qui y était attachée. Dès lors se sont écoulées beaucoup d'années. Les deux enfants ne sont plus des enfants. Depuis longtemps ils ont quitté la maison paternelle et se sont établis loin des villes de leur ancienne patrie. Ils vivent heureux. Mais un jour ils ont reçu la nouvelle que leur vieil ami Thomas avait délogé en paix, et qu'à ses derniers moments il avait encore parlé de la dame qui l'avait conduit jadis au Sauveur des pécheurs, et de ses deux enfants qui avaient renoncé à eux-mêmes pour lui tendre une main secourable.

— Edouard ! dit Charlotte, après avoir lu la lettre qui lui annonçait cette nouvelle, n'oublions jamais qu' « il est plus heureux de donner que de recevoir. »



FLEURS DE LA TERRE-SAÏNTE.

La voix des fleurs.

HUITIÈME PARTIE.

« Sème ta semence dès le matin; et ne laisse pas reposer tes mains le soir; car tu ne sais point lequel sera le meilleur, ceci ou cela, et si tous deux seront pareillement bons.
Eccl. XI, 6.

L'hiver approche à grands pas et bientôt la terre glacée cessera de produire ces fleurs brillantes qui, jusqu'à présent, ont réjoui les yeux. Et bientôt, trop tôt, hélas! pour des milliers — l'hiver plus sévère de l'histoire de ce monde régnera d'un pôle à l'autre pôle, et plusieurs devront s'écrier avec une infructueuse amertume et dans un sens bien autrement lamentable que les Israélites du temps jadis: « La moisson est pas-

sée, l'été est fini et NOUS N'AVONS POINT ÉTÉ DÉLIVRÉS » (Jér. VIII, 20).

Il y a longtemps que le poète disait :

« La primevère est disparue ;
L'aimable aubépine a péri,
Et près de la pierre moussue,
La violette est morte aussi ; »

et dès lors, maintes fleurs sont successivement retournées à la poudre. Cependant nulle n'a vécu en vain. Toutes, probablement sans aucune exception, ont laissé quelque fruit derrière elles (car les botanistes appellent les semences : fruit), quelque preuve d'avoir vécu. Tout l'été durant, depuis que, au commencement du gai mois de mai, le tussilage pas d'âne précoce (vulgairement : *taconnet*) jeta aux vents sa semence plumeuse, le cours de la fructification a poursuivi sa marche silencieuse. La place, où souriait une fois la primevère, est peut-être oubliée ; la croix parfumée de la giroflée nuancée n'est plus visible, ou s'il en reste, ici et là, un spécimen tout fané, c'est pour dire tristement : « Toute chair est comme l'herbe et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe. L'herbe est séchée et sa fleur est tombée. » Mais de la poussière où reposent ces semences dans l'attente, une voix se ferait entendre à l'oreille du croyant.

Il y a environ quatre-vingt mille espèces de plantes à fleurs, connues des botanistes. Aucune n'est infructueuse. Elles furent créées non-seulement pour réjouir les yeux, pour embaumer l'atmosphère, pour égayer « le lieu solitaire, » ce n'est pas seulement pour cela que la pluie les rafraîchit, que la terre les porte, que le soleil leur sourit, mais chez toutes le but, le motif de leur existence était le fruit. LA VIE A ÉTÉ DONNÉE

AFIN QUE LE FRUIT EN PROCÉDAT. Combien est-il de chers enfants de Dieu qui aient vraiment conscience que cela les concerne aussi? Combien en est-il qui aient entendu cette VOIX, parlant de la poussière sous leurs pieds, de chaque haie, de chaque buisson, de chaque hallier, où se nouent maintenant sur la branche des baies rouges et noires de toute espèce? Pourriez-vous *compter* le nombre des croyants qui, dans ces « temps fâcheux, » paraissent avoir une ferme conviction que la vie ne leur a été donnée qu'afin qu'ils *fussent sauvés*? Hélas! il en est ainsi; la plupart se contentent de savoir qu'ils sont sauvés, n'ayant d'ailleurs à cœur que de traverser ce désert le plus agréablement possible, tout en tenant à avoir un caractère *moral* honorable; mais sans avoir, ce semble, conscience de cette vérité, que le but de la VIE est « que nous portions des fruits pour Dieu. » Puisse la voix de la fleur sauvage dans la poudre ou de la baie sur le rameau atteindre votre oreille. Vous laisseriez-vous surpasser par une simple fleur des champs? Tout ce qui fleurit témoignerait-il contre vous?

Et le fruit rougeâtre de l'aubépine, qui se nomme senelle, comme en automne il orne bien le buisson, quand il pendille en grappes! Vous pouvez encore distinguer les cinq sépales du calice et peut-être même le mince stigmate qui reçut le pollen qui fertilisa l'*ovule*, ainsi que l'on nomme la jeune semence avant qu'elle ait subi cette opération. En ouvrant la senelle, vous verrez qu'elle contient une semence pierreuse, appelée pour cela un *drupe*, comme tous les fruits à noyau, tels que les cerises, les pêches etc., et même la mûre, car en l'examinant bien, vous y trouverez

une collection de petits drupes. Comparez la senelle avec le cynorrhodon, fruit de l'églantier. Elles sont rarement séparées. Vous voyez entre elles une ressemblance frappante, tellement que vous pourriez presque prendre le fruit de l'aubépine pour un très-petit cynorrhodon, sauf que celle-là, au lieu de se tenir droit à l'extérieur ou au-dessus de la branche et souvent seule, comme l'autre, se trouve ordinairement en grappes. C'est ainsi que le chrétien devrait ressembler à Christ, et chercher, en toutes choses, à être une petite copie de son Chef éternellement béni. Qu'elle fut humble sa marche ! qu'elle fut basse la place qu'il occupa ! Dieu au-dessus de toutes choses, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave ; et par là il nous offre un modèle de confiance si parfaite et si dépouillée de lui-même, qu'il dépendait toujours de la parole de son Père ; quand IL n'avait pas parlé il sentait qu'il n'avait rien à faire !

Le cynorrhodon et la senelle, quand ils sont mûrs, se ressemblent autant par leur nature qu'en apparence ; mais s'il y a ressemblance, il y a aussi contraste. Comme on l'a déjà dit, la senelle est un drupe, ou fruit à noyau, et quand l'oiseau sauvage voudrait s'en nourrir, c'est dans ce qui est à la surface, dans ce qui se présente à l'œil, qu'il trouve sa subsistance et non pas dans ce qui se trouve à l'intérieur. La baie de l'églantier, au contraire, est un vase plein d'*achènes* ou semences, renfermées chacune dans sa propre *carpelle* ou couverture, et capable chacune de produire un arbre. Elle est toute pleine de fruits, en sorte que l'oiseau sauvage peut apaiser sa faim, non-seulement avec ce qui se trouve à l'extérieur, mais aussi avec ce qui s'y trouve intérieurement. La distinction est importante et elle procure une voix à la baie de l'aubépine. Maint jeune croyant est disposé à se demander : Que puis-je faire ? Quelle influence, un enfant tel que moi peut-il exercer sur ses alentours ? Eh ! bien, oui, laquelle, s'il

s'agissait de *vous*, cher lecteur? A quoi servirait la substance pierreuse de la senelle à l'oiseau affamé? Mais l'aubépine offre, non son noyau, mais un fruit — le même, en nature, que celui du chef de la famille à laquelle elle appartient. De même vous, mon jeune lecteur, si vous présentez CHRIST et non vous-même à l'œil et au cœur de tous ceux avec lesquels vous vous trouvez en contact, *lui* et non pas *vous* exercera une influence infiniment puissante sur ceux qui vous entourent. Ce n'est donc pas de l'effort d'être, de faire ou de paraître quelque chose — erreur trop souvent commise par quelques âmes qui désirent sincèrement glorifier Dieu — mais du caractère et de la puissance de la vie qui vous est donnée, de la MANIFESTATION DE CHRIST, votre vie, votre Seigneur, votre tout, de Lui seulement que vous devez attendre du fruit qui abonde à la gloire de Dieu. Il est *seul* entre dix mille, souverainement aimable. SON nom est comme un parfum répandu. Dieu met ses délices à l'honorer. Ce fut quand Jean Baptiste, « voyant Jésus venir à lui, » s'écria : « Voilà l'Agneau de Dieu, » que deux de ses disciples le quittèrent pour suivre Christ. Et les deux bientôt devinrent trois (Jean I, 35-42). Paul ne se prêchait pas lui-même, mais le Christ Jésus, le Seigneur, et c'était dans la puissance de ce nom que Dieu le « menait toujours en triomphe. » Sentant qu'il n'y avait rien en eux-mêmes, alors les saints faisaient leur tout de Celui qui pour eux était tout en tous, et *ainsi* ils étaient, par lui et pour l'amour de lui, honorés de Dieu le Père.

Comme donc la baie de l'aubépine présente à tous ce qui participe à la nature de sa tête, faites-en de même en toutes choses. Cherchez la grâce pour dire avec vérité, non-seulement de bouche : « Pour moi vivre, c'est Christ, » mais en pratique aussi, et la bénédiction en découlera aussi sûrement que l'effet suit la cause.

Outre le cynorrhodon et la senelle, la prunelle et la mûre, qui sont toutes des rosacées, les buissons des bois sont maintenant ornés de mainte autre baie. A demi cachée dans l'herbe et les feuilles flétries, une modeste grappe, semblable à un chapelet de grains de corail, apparaît au pied du taillis enchevêtré. C'est le fruit de l'*arum*, plus connu sous le nom de gouet ou de pied-de-veau ; il n'est guère possible de trouver une plus humble et une plus curieuse plante. A moins que vous ne l'ayez vue, aucune description ne pourrait vous donner une juste idée de son aspect mystérieux et charmant. En avril ou en mai, une large feuille ressemblant quelque peu à celle du muguet des vallées et appelée une *spathe*, enveloppe complètement le *spadice* qui, quant à sa forme vers le sommet, ressemble assez à un très petit jonc brillamment coloré. Autour de la base et à l'intérieur de la feuille sont les pistils et les vases à semences. Un peu plus haut sur la tige paraissent les étamines en cercle ; et plus haut encore une petite couronne. En automne, les parties supérieures du spadice tombent en poussière, les étamines disparaissent, la spathe ou feuille, qui les enveloppait toutes et les embrassait étroitement, se fane et les pistils ayant fait leur office deviennent les grappes de corail souriant maintenant au milieu des herbes mortes et sèches qui les entourent et offrant une abondante nourriture à ces humbles habitants de nos bois et de nos solitudes qui, n'ayant point d'ailes, ne peuvent atteindre la mûre noire et la senelle rosée qui les tentent. Quelle bonté, quelle sollicitude pour les besoins d'êtres, en quelque sorte, sans ressources. Assurément l'humble GOUET murmure à l'oreille attentive : « Ses compassions s'étendent sur TOUTES ses œuvres ! » (Ps. CXLV, 9.) Mais comme la plupart des petits quadrupèdes qui habitent des retraites touffues au fond des haies, dans un fossé à sec ou dans un fourré, sont de bons grimpeurs, vous seriez disposés à demander pour-

quoi ils ne feraient pas l'*ascension* du rosier sauvage ou du buisson épineux. Essayez ! essayez de passer la main depuis le bas de la tige jusqu'en haut vers la mûre noire ou la baie de l'églantier ; vous n'avancerez pas d'un pouce sans vous blesser. En descendant, depuis le fruit ou la fleur, cela irait assez aisément, mais la montée en est défendue par les épines aiguës qui protègent la tête. Si simple que puisse paraître ce fait, en en faisant l'expérience, il me rappelle frappamment une parole dans Exode XX, 26, qui, je crois, contient en figure une vérité de toute importance : « Et tu ne MONTERAS point à mon autel PAR DES DEGRÉS. »

Symbole de Celui qui fut à la fois le sacrifice et l'autel, la ROSE, qu'elle soit en fruit ou en fleur, interdit qu'on l'approche *en montant* ; cependant des milliers n'entendent jamais sa voix. Combien en est-il qui, pendant des années, se séduisent eux-mêmes par de vains efforts d'*aller à Christ par des degrés*. Le pauvre ivrogne s'abstient totalement de toute boisson espérant que, lorsqu'il sera sobre et meilleur, il lui sera plus facile d'aller à Celui qui mourut pour les pécheurs. Le moraliste cherche à devenir plus agréable à Dieu par des œuvres faites dans un but intéressé et qu'il appelle *bonnes* et ainsi, par des pas taillés dans l'or et l'argent, il pense monter à l'autel de Dieu ! L'homme religieux, au moyen de prières et de sermons, en observant « les jours et les mois, les saisons et les années, » et par un grand nombre d'autres choses revenant toutes à ce qu'on appelle « piété religieuse, » construit une échelle, dont il pense, hélas ! que le sommet atteindra jusqu'au ciel, « où le Christ est assis à la droite de Dieu. » Oh ! s'ils étaient sages, s'ils comprenaient une chose aussi simple que la VOIX des ramilles DU ROSIER SAUVAGE : « Tu ne monteras pas à mon autel par des degrés ! »

Le long des haies et entrelacé parmi les branches, vous pouvez voir une sorte de cordon flétri, qui res-

semble à un chapelet de cornaline. Essayez de le suivre dans ses détours; il n'a ni commencement ni fin, mais il court et vagabonde comme s'il n'avait jamais un objet et a l'air d'avoir été jeté là par les vents pour y périr bientôt. C'est la BRYONE BLANCHE (vulgairement; *vigne vierge*), la seule de nos plantes qui appartienne à la tribu des cucurbitacées. De nature vénéneuse, mais agréable à l'œil en été, alors que ses feuilles en forme de palmes étaient vertes et que ses fleurs blanches, veinées de vert, couvraient sa tige trainante, elle faisait son chemin en s'accrochant par ses vrilles aux petites branches et en s'aidant de tous les objets à sa portée. La tige vivante ou le tronc pourri servent également à l'ambitieuse bryone et à force de travail, tout en rampant et en grimpant toujours, elle est parvenue jusqu'au sommet de la haie, où elle occupe la plus haute place. Mais l'automne est venu et a mis fin à ses travaux, tout de suite après qu'elle avait produit son fruit. Sa racine a péri et sa tige s'est flétrie à la place même où elle était accrochée; et maintenant ses baies, qui gisent éparses ici et là, seront recueillies par celles des créatures qui peuvent s'en nourrir. Ne semble-t-elle pas nous parler des hommes de ce monde qui s'évertuent, s'agitent et se fatiguent pour s'enrichir ou pour parvenir aux dignités et qui, au moment même où ils semblent avoir atteint leur but, sont soudainement retranchés pour laisser à d'autres le fruit de tous leurs labeurs? La voix de la bryone blanche flétrie dans la haie semble dire: « Certainement, ce n'est que pure vanité de tout homme, QUOIQ'IL SOIT DEBOUT. Certainement, l'homme se promène parmi ce qui n'a que de l'apparence; certainement, on s'agite inutilement, on amasse des biens, et on ne sait point qui les recueillera. »

(A suivre.)





La voix des fleurs.

NEUVIÈME PARTIE.

Il ne reste que peu de cette profusion de fleurs champêtres qui, il n'y a pas plus de seize semaines, souriaient dans la prairie et dans le bois ou guignaient à travers la haie. Non, les plus vertes feuilles ont vieilli et se sont séchées, et les printanières gisent déjà dans la poussière, ou sont chassées par les bises de novembre ici et là, avançant en faisant du bruit et disant, d'un ton bien rauque, si vous voulez, mais assez distinct pour que chaque passant le comprenne parfaitement, que la *POUSSIÈRE* est la *fin de toutes les espérances terrestres*. Cependant, bien que les fleurs se soient

fanées et que les feuilles soient tombées rapidement, nos scènes rurales ne sont pas privées de toute couleur — le grenier de l'oiseau sauvage fleurit encore. Mêlé avec les senelles, les églantines et les chapelets de corail de la pauvre et morte bryone blanche, dont nous avons parlé le mois dernier, la prunelle noir de jais contraste fort avec ses voisins rosés. Peu de personnes, en la voyant, supposeraient que ce fruit de l'ÉPINE NOIRE est de la même famille que la senelle vermeille ; il en est ainsi cependant, et de bonne heure au printemps, quand fleurissent ses petites roses blanches, il n'y a pas à s'y méprendre. Elle n'a pas pourtant, même alors, le parfum de l'aubépine ; aussi est-elle moins appréciée ; mais en automne elle est décidément la préférée des deux, et la riche et belle fleur qui couvre souvent son fruit d'une teinte aussi bleue que le ciel qui sourit alors au-dessus d'elle, ajoute à son attrait. Quelques-uns des chers enfants de Dieu peuvent manquer de dons que d'autres possèdent, cependant en « ce jour-là » leurs *fruits* seront trouvés peut-être aussi abondants que ceux de leurs frères plus favorisés, ou même probablement davantage. En même temps à SES yeux, chacun d'eux est tout aussi précieux ; même les plus faibles sont *nécessaires* à son cœur d'amour et à la perfection du corps.

Mais l'ÉPINE NOIRE ou la prunelle est loin d'être une faible plante ; sa vigueur est telle qu'elle est pour nous, dans nos climats comparativement rudes, ce que l'AMANDIER était jadis aux Israélites dans leur chaud pays oriental. C'est L'ARBRE-HATIF (ou précoce*), emblème

* Jérémie I, 11. Je vois une branche d'amandier (en hé-

de la puissance de résurrection. Quand l'année sort de son tombeau d'hiver — quand, pour ainsi dire, le règne de la mort tire à sa fin et que toute la nature animée va briser ses chaînes de glace, l'ÉPINE NOIRE *anticipe* la résurrection des végétaux; bien plus, elle *anticipe sa propre* résurrection. Avant qu'une feuille se voie sur aucun arbre, et même avant que ses propres bourgeons aient brisé leurs linceuls d'hiver, ses fleurs d'un blanc pur apparaissent soudain couvrant toutes ses branches, comme si une chute de neige les avait tout à coup habillées de blanc. Son aspect à pareil moment est des plus singuliers, surtout lorsqu'entourée d'autres arbres et d'arbrisseaux étendant leurs branches sèches contre le ciel, alors qu'elles sont encore dépouillées de tout signe de vitalité. Alors elle est l'emblème même de la vie au sein de la mort et c'est si frappant qu'on peut bien supposer qu'il est peu de chrétiens, témoins de ce phénomène naturel, qui n'entendissent pas sortir de chaque pétale ouvert de la prunelle blanc de lait une VOIX faisant écho aux paroles de Celui qui jadis, assistant à une scène de mort, pleurait et disait : « JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE. » Peu sans doute de ceux qui connaissent le Seigneur pourraient considérer l'ÉPINE NOIRE « se hâtant » d'anticiper le PRINTEMPS, sans se souvenir de Celui qui est « les PRÉMICES de ceux qui dorment, » et sans entendre ces mots : « Christ, les prémices, puis ceux qui sont de Christ à sa venue. »

Quel croyant, au temps voulu, pourrait considérer ses roses blanches — blanches comme la neige chassée et paraissant d'autant plus blanches par le contraste

breu : arbre hâtif). Verset 12. « Je me hâte (*hébr.* : même verbe) d'exécuter ma parole. » Voyez aussi Nombres XVII, 8.

du sombre arrière-plan de ses branches effeuillées, et du morne aspect des objets environnants — et ne passe rappeler la pureté immaculée et la suprême grâce de l'homme de douleurs, isolé dans un monde gisant dans le mal ! Et qui peut dire ce qu'il éprouva, sur un *pareil* théâtre, Celui aux yeux duquel tous les cœurs étaient nus et à découvert ! qui peut concevoir les souffrances qu'il endura, ou s'étonner de ce qu'il « fût ainsi défait de visage plus que pas un autre, » alors même qu'il n'aurait point rencontré de persécution de la part des hommes et de Satan ! Et lequel, rappelant ces choses à sa mémoire, et sachant que son but était de glorifier son Père et de faire sa volonté, pourrait ne pas l'aimer et l'adorer ? Il est venu apporter la vie au sein même de la mort et *en dehors d'elle* ; il est venu pour sauver nos âmes et nous mettre en état de participer à toute sa gloire, dans laquelle, par anticipation sur nous, il est entré comme notre Précurseur, et c'est de là qu'il reviendra pour nous prendre avec lui et nous rendre à jamais heureux. Lequel donc, en esprit, regardant à Jésus tel qu'il a marché ici-bas, puis le contemplant en haut dans le ciel, ce même Jésus, « le même hier, aujourd'hui et éternellement, » pourrait refuser de ployer le genou ? Il est le MÊME en sympathie, quoiqu'il ne connaisse plus la souffrance ; en grâce quoique « exalté là où il était auparavant ; » en tendresse, comme lorsqu'il rendait au cœur brisé d'une mère veuve son fils unique (Luc VII, 11-15), comme quand il prévenait et calmait l'angoisse d'un père (Marc V, 35, 36), répondait *instantanément* et sans reproche au cri de repentir d'un larron mourant, ou était ému de compassion envers une multitude de pé-

cheurs, de crainte qu'une faim de quelques heures (qui dira combien de fois il l'avait endurée lui-même volontairement et en silence !) ne les fit « défaillir en chemin. » — Celui qui connaît cela et se nourrit ainsi d'un Jésus ressuscité ne peut manquer d'avoir ses affections plus attirées vers lui, et enracinées en lui, sa confiance en Lui mieux établie, ses voies mieux réglées, étant ainsi pratiquement et véritablement sanctifié par lui (Jean XVII, 19).

Quoi que d'autres puissent penser de l'ÉPINE NOIRE, avec ses feuilles d'un vert sombre, ses branches bien armées, son fruit « noir, mais gracieux, » qu'elle ait désormais une voix pour l'oreille du lecteur, et que sa vue lui rappelle toujours davantage, Celui qui est la RÉSURRECTION ET LA VIE; qui était le VIVANT parmi les morts; qui est devenu « les PRÉMICES de ceux qui dorment; qui a été, est et sera toujours la personnification et l'expression de l'AMOUR DE DIEU. »

En lui se réunissent la puissance souveraine, la grâce surabondante, une tendresse inexprimable, un amour infini. Sur la terre, il exprima tout cela, bien que « à l'étroit » jusqu'à ce que son baptême de souffrance fût accompli. Mais maintenant, siégeant à la droite de Dieu en puissance de résurrection, il n'y a ni entraves ni obstacle, car, par son précieux sang, il a ouvert un canal par lequel ce qu'il est et tout ce qu'il a peut découler jusqu'à nous. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. »

C'était pour mettre en évidence quelques-unes des nombreuses richesses qui résident en lui, quelques-

unes des beautés variées de son caractère et de ses voies, que les fleurs de nos champs et de nos bois ont trouvé une voix dans les pages de la BONNE NOUVELLE ; car assurément il n'est point d'aussi bonne nouvelle pour les jeunes ou pour les vieux, pour les petits ou pour les grands, que ce qui parle de lui. Quelques exemples seulement ont été choisis ; comme un petit bouquet, cueilli parmi les milliers de fleurs qui, durant tout le printemps et l'été, soupirent des paroles portées par les brises. On ne pouvait guère tenter qu'une introduction à un sujet presque sans limites, et si on l'a fait, c'est afin que le lecteur pût apprendre *habituellement* à obéir à l'injonction : « CONSIDÉREZ les lys des champs. » Ne pensez pas que pour cela il soit nécessaire d'un don ou d'un talent spécial : le Seigneur parlait à tous les croyants. Ne pensez pas que, parce que peu de fleurs seulement ont parlé dans ces pages, les autres soient silencieuses. Un nouveau « langage des fleurs » vous a été indiqué, ainsi que la manière de l'apprendre et de l'écouter. Accoutumez votre oreille à ce « langage » et s'il vous est donné de voir un autre été sur la terre, vous pourrez sortir « aux champs pour prier et méditer, » comme un patriarche d'autrefois (Gen. XXIV, 63) et entendre tout autour de vous des voix, auxquelles d'autres oreilles sont sourdes et recueillir des vérités là où d'autres yeux ne voient rien que des herbes colorées !

Si déjà vous avez rassemblé et séché quelques-unes des plantes naguère si nombreuses, vous pourrez, même dans les longues soirées d'hiver, étudier ce « langage » et cela d'une manière qui sera profitable à d'autres aussi bien qu'à vous-même. Ayant fixé avec

de la gomme sur une demi-feuille de papier la fleur que vous voulez sécher et ayant écrit au coin droit du haut de la page le nom de la plante, la famille à laquelle elle appartient, l'époque et l'endroit où vous l'avez cueillie, essayez de saisir ce qu'elle enseigne. Je suppose que vous êtes un croyant, accoutumé à lire les Écritures, et au moins en quelque mesure familier avec leur contenu. Dans ce cas, le caractère de la fleur, la nature de sa croissance, ses habitudes et sa couleur, les particularités de la famille à laquelle elle appartient, « considérées » soigneusement en parallèle avec la parole de Dieu, vous rendront capable de tirer l'instruction qu'elle donne. Puis ayant entendu sa « voix, » écrivez-la au-dessous de la plante avec les passages de l'Écriture qui vous paraissent propres à prouver ou à illustrer cette voix. Certaines fleurs ont beaucoup de voix. Supposez, par exemple, que vous preniez la violette au doux parfum et que d'abord, en rapport avec sa manière de croître, vous ayez écrit dessous : « Je suis doux et humble de cœur ; » puis par allusion à son habitude de se cacher sous ses propres feuilles ou derrière une pierre moussue, se trahissant cependant par son parfum : « Il ne pouvait être caché », et encore par allusion à la douceur de ce parfum : « Ton nom est un parfum répandu ; » ne fournirait-elle pas une page intéressante et instructive à tout œil sous lequel elle pourrait plus tard se présenter ? Vous avez de jeunes amis, auxquels vous aimez quelquefois à montrer vos petits trésors. Une collection de plantes ainsi préparées intéresserait la plupart des personnes. Attiré par la beauté des fleurs et par telle ou telle notion de botanique qui se trouverait au coin à droite de chaque page,

même un ami inconverti feuilléterait ce livre avec plaisir et qui dira ce qui pourrait résulter des « voix » qu'il contiendrait, surtout s'il était placé devant eux avec une prière mentale adressée à Celui dont il parlerait ? Et pour vous-même la préparation de cet « herbier » serait une occupation des plus profitables durant les heures de loisir ; et plus tard en étudiant pour ajouter aux « voix » des diverses fleurs rassemblées, afin que par là vous puissiez être plus utile aux autres, vous seriez nécessairement conduit à sonder les Ecritures, à prier et à méditer sur Celui qui, dans tout cela, serait votre objet, en qui vous découvririez ainsi des beautés qu'auparavant vous n'aviez jamais remarquées, et ainsi vous croîtriez dans la grâce et dans la connaissance de votre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Ce serait là vraiment une botanique *chrétienne* ; ce serait obéir au commandement : « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites TOUT au nom du Seigneur Jésus » (Col. III, 17). Par ce moyen votre herbier deviendrait pour vous-même et pour tous ceux qui l'examineraient, un recueil de passages sur Jésus, exhalant toujours le parfum de son saint nom, et un stimulant à l'étude continue et plus profonde des vérités qui le concernent. Puisse le Père approuver ce qui a été écrit ici concernant son bien-aimé Fils et le faire tourner à SA gloire, pour l'amour de SON nom. Amen.

(A suivre.)



**Le Mont Carmel,
ou la grande décision.**

Nous ne devons pas oublier le Thisbite, dont nous avons pris congé dans notre dernier numéro, alors qu'il posait à ses concitoyens cette question que nous avons aussi adressée à la conscience de nos lecteurs : Jusques à quand boitez-vous des deux côtés ? Il s'agissait de décider entre Jéhovah et Bahal, lequel était le vrai Dieu. Elie crie aux multitudes qui l'entouraient, et dont les esprits devaient se prononcer sur cette question vitale et fondamentale : « Jusques à quand clochez-vous des deux côtés ? Si l'Éternel est Dieu, suivez-le ; mais si Bahal est Dieu, suivez-le. Et le peuple ne lui répondit pas un seul mot. » Est-il étonnant qu'ils restassent silencieux et confondus, attendant les procédés ultérieurs de ce prophète étrange qui n'avait qu'à parler pour que les cieux devinssent comme d'airain durant trois ans et six mois ?

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Ce jour-là même devait être tranchée, à la conviction de tous, la question de savoir si Jéhovah ou Bahal pouvait prétendre justement à l'adoration des tribus d'Israël. Des scènes émouvantes allaient se passer ; et tous, avec la plus grande attention, attendent l'issue.

Considérons premièrement, la Préparation ; deuxièmement, la Décision ; troisièmement, les Résultats.

I. *La Préparation.* Il est vraiment merveilleux de voir comment Dieu peut fortifier un homme pour s'en servir. Voilà ce serviteur du Seigneur, seul et sans secours au moins de la part de l'homme ; et cependant le

roi, le peuple, les prophètes de Bahal et les prophètes des bocages font tout ce qu'il ordonne. On dut se procurer deux veaux; les quatre-cent cinquante prophètes de Bahal devaient en choisir un, le couper en pièces, le mettre sur du bois, mais n'y point mettre de feu. Elie devait préparer l'autre veau, le mettre sur du bois et n'y point mettre de feu. Puis ils devaient invoquer le nom de leurs dieux; et Elie invoquer le sien; et celui qui exaucerait par le feu serait reconnu pour Dieu. « Et tout le peuple répondit et dit : C'est bien dit. »

Voilà ensuite les prophètes de Bahal choisir leur veau, l'apprêter, puis ayant mis le bois crier à Bahal d'envoyer du feu. Cela se passait en présence de tout le peuple, au sommet du Carmel, de sorte qu'il ne pouvait y avoir aucune tromperie. Celui qui aurait apporté du feu secrètement aurait tout de suite été découvert. Bahal doit le faire descendre du ciel, sinon leur cause était perdue et très probablement leurs vies aussi. Ils crient depuis le matin jusqu'à midi : « Bahal, exauce-nous ! Mais il n'y avait ni voix, ni réponse. » Comment y en aurait-il eu ? Bahal n'était qu'une image, une invention de l'homme. Il avait des yeux, mais ne pouvait voir ; il avait des oreilles, mais ne pouvait entendre. Ses pauvres prêtres aveuglés savaient bien cela ; mais ils s'étaient enrichis en trompant le peuple et lui faisant croire que Bahal était un dieu ; et maintenant ils essaient de maintenir leur séduction en criant à lui depuis le matin jusqu'à midi, « et ils sautaient par-dessus l'autel qu'on avait fait. »

« Réponds au fou selon sa folie, » est une direction de la parole de Dieu, qui s'applique à un cas pareil à celui-ci. Il est d'autres cas d'un caractère différent,

auxquels se rapporte la direction opposée : « Ne réponds pas au fou selon sa folie. » Quand Jésus était devant Hérode qui n'avait sur lui aucune autorité légale (Luc. XXIII, 9), « il ne lui répondit rien, » quoiqu'il lui eût adressé plusieurs questions. Elie se moqua des prêtres de Bahal qui avaient crié si longtemps sans obtenir de réponse : « Criez à haute voix, » leur dit-il, « car il est dieu. » C'est-à-dire ils le disaient trompaient ainsi leurs sectateurs, et maintenant ils devaient prouver ou obtenir de lui qu'il prouvât qu'il était un dieu. « Mais il pense à quelque chose, ou il est après quelque affaire, ou il est en voyage ; peut-être qu'il dort, et il s'éveillera. » « Les paroles des sages sont comme des aiguillons » (Ecclés. XII, 11) et certainement ces railleries d'Elie poussèrent ces malheureux à de nouvelles extravagances. « Ils criaient donc à haute voix, et ils se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes, selon leur coutume ; en sorte que le sang coulait sur eux. »

Mais tout fut inutile. Jusqu'au temps qu'on offre l'oblation du soir « il n'y eut ni voix, ni réponse, ni apparence aucune qu'on eût égard à ce qu'ils faisaient. » Il fut donc démontré que Bahal n'était qu'un bloc de bois ou de pierre, sans mérite. Mais qu'en était-il de Jéhovah ? Le Thisbite obtiendra-t-il de lui ce que les prophètes des idoles avaient recherché en vain depuis le matin jusqu'au soir ? Nous allons voir.

A peu près au moment de l'oblation du soir, Elie dit à tout le peuple : « Approchez-vous de moi. » Ils s'approchèrent et le virent réparer l'autel de l'Eternel qui avait été démoli. Il prend douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants d'Israël avant la révolte

et le schisme. C'était au Dieu d'Israël que le prophète pensait. Avec ces douze pierres il bâtit un autel au nom de Jéhovah ; et pour éloigner tout soupçon de fraude, il creusa un fossé tout alentour. Il rangea le bois, coupa le veau en pièces, et le mit sur le bois et non-seulement il n'y mit point de feu, mais il ordonna qu'on emplît quatre cruches d'eau et qu'on les versât sur l'holocauste et sur le bois. Il le fit faire une seconde fois, puis une troisième, jusqu'à ce que les eaux allasent autour de l'autel et remplissent même le fossé. Tout étant prêt, le prophète invoque solennellement Jéhovah, mot hébreu que nous traduisons par l'Eternel : « O Eternel ! Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël ! fais qu'on connaisse aujourd'hui que tu es Dieu en Israël, et que je suis ton serviteur, et que j'ai fait toutes ces choses selon ta parole. Exauce-moi, ô Eternel ! exauce-moi ; et fais que ce peuple connaisse que tu es l'Eternel Dieu, et que c'est toi qui auras fait retourner leurs cœurs en arrière. » Quelle prière ! Pas beaucoup de paroles, pas d'excitation, point de demande pour lui-même, si ce n'est qu'on reconnût qu'il était simplement un serviteur, qu'il avait tout fait à la parole de l'Eternel ; c'est-à-dire, il demande que Jéhovah eût toute la gloire et surtout que le peuple comprit que l'Eternel était leur Dieu et qu'il tournât leurs cœurs en arrière. Oh ! que l'esprit qui animait cette prière se trouve dans tout cœur croyant !

2. *La Décision.* Ni le prophète, ni le peuple, n'eurent longtemps à l'attendre. La prière n'était pas plus tôt montée des lèvres du prophète qu'arriva la réponse. « Alors le feu de l'Eternel tomba, et consuma l'holocauste, le bois, les pierres, et la poudre, et huma

toute l'eau qui était au conduit. » La réponse fut *immédiate*. Quelquefois Dieu trouve bon d'éprouver la foi des siens en différant la réponse à leurs prières. Mais dans l'occasion qui nous occupe un retard eût été fatal. Le peuple aurait dit qu'Elie ne valait pas mieux que les prophètes de Bahal, et que Jéhovah n'entendait et n'exauçait pas davantage que Bahal lui-même. C'est ce que l'Eternel ne pourrait jamais permettre. Il ne consentirait pas à voir son nom déshonoré, et son serviteur exposé à la honte pour s'être confié en Lui. Aussi fut-ce sur-le-champ que le feu de l'Eternel tomba. La réponse fut *complète*, aussi bien qu'*immédiate*. Ce ne fut pas un simple éclair, une lueur passagère, qui pût laisser la plupart en doute et se demandant si réellement ils l'avaient vu ou non. Non-seulement le feu tomba, mais il consuma l'holocauste, le bois, les pierres mêmes et la poussière, et il lécha l'eau qui était dans le canal. Ainsi dans cette grande foule chacun eut le temps de bien voir cet imposant spectacle. Puis, finalement la réponse fut *décisive*. « Et tout le peuple, voyant cela, tomba sur son visage, et dit : C'est l'Eternel qui est Dieu ; c'est l'Eternel qui est Dieu. »

3. *Les Résultats.* Le premier et le plus grand est celui que je viens de citer. La grande question est non-seulement décidée, mais le peuple reconnaît qu'elle l'est. Frappés de crainte, ils tombèrent sur leurs visages et tous d'une voix, ils reconnurent Jéhovah comme le seul vrai Dieu. Qu'étaient donc ces prophètes de Bahal et des bocages ? Des séducteurs, des idolâtres, enseignant l'idolâtrie au peuple de Dieu. Selon la loi de Dieu, quel devait être leur sort ? « Mais on fera mourir ce prophète-là, ou ce songeur de songes ; parce qu'il a

parlé de révolte contre l'Eternel, votre Dieu » (Deut. XIII, 5). L'exécution de ce châtement fut le second résultat de la réponse à la prière d'Elie. Tandis que le peuple était encore sous l'impression de la crainte et avait encore sur les lèvres ces paroles : « C'est l'Eternel qui est Dieu, » « Elie leur dit : Saisissez les prophètes de Bahal, et qu'il n'en échappe pas un. Ils les saisirent donc ; et Elie les fit descendre au torrent de Kison, et les fit égorger là. » L'Eternel étant ainsi reconnu comme le vrai Dieu et le sacerdoce de Bahal retranché par un juste jugement, l'Eternel pouvait agir selon la liberté de sa grâce en envoyant la pluie sur le pays. S'il l'eût envoyée avant cette grande décision, quelques-uns auraient pu dire qu'elle venait de Jéhovah, et d'autres qu'elle était un don de Bahal. Maintenant il n'y avait plus lieu à de semblables doutes. Aussi « Elie dit à Achab : Monte, mange et bois, car il y a un son bruyant de pluie. Ainsi Achab monta pour manger et pour boire. » Pauvre esclave de ses penchants ; quoique habillé de vêtements royaux, il n'en a pas plus tôt reçu la permission de l'austère Thisbite qu'il va prendre ses aises, manger et boire ! Il n'en fut pas ainsi du prophète. Il avait donné sa parole au roi que la pluie allait tomber, quoiqu'il n'y eût encore aucun signe qui l'indiquât. C'était pour la foi seule qu'il y avait un son d'abondante pluie. Elie eut à passer par de nouveaux exercices, seul avec Dieu. « Et Elie monta au sommet de Carmel ; et, se penchant contre terre, il mit son visage entre ses genoux ; et il dit à son serviteur : Monte maintenant, et regarde vers la mer. » Quel moment pour Elie ! Le dernier des douze cent et soixante jours de sécheresse était arrivé ; il avait été signalé par les merveilles de

cette journée si remplie. Bahal était renversé, ses prophètes égorgés, Jéhovah reconnu comme le vrai Dieu, et le roi, se confiant en l'assurance donnée par le prophète qu'il y aurait de la pluie, était monté pour manger et boire, et là, au sommet du Carmel, la tête entre ses genoux, le Thisbite attend la pluie. Le serviteur monta donc, et regarda vers la mer; mais il revint en disant : « Il n'y a rien. » Il en fut de même sept fois de suite. Qui peut se figurer ce qui se passait chez Elie pendant les sept courses du serviteur? C'était « la parole de l'Eternel » qui avait été adressée à Elie, en disant : « Va, montre-toi à Achab, et je donnerai de la pluie sur la terre, » et ne serait-il pas fidèle à sa promesse? La foi ne pouvait que répondre « Oui » et attendre, tandis que le serviteur va et revient sept fois. « A la septième fois, il dit : Voilà une petite nuée comme la paume de la main d'un homme, laquelle monte de la mer. Alors Elie lui dit : Monte, et dis à Achab : Attelle ton chariot, et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. Et il arriva que les cieux s'obscurcirent de tous côtés de nuées, accompagnées de vent, et il y eut une grande pluie. Et Achab monta sur son chariot, et vint à Jizréhel. Et la main de l'Eternel fut sur Elie, qui, s'étant retroussé sur les reins, courut devant Achab jusqu'à l'entrée de Jizréhel. »

Ainsi se termina ce jour des jours dans l'histoire des dix tribus. Il se peut qu'il n'y eût pas une seule âme véritablement convertie à Dieu. La conversion des âmes, le salut éternel des hommes n'était pas le principal but de ces grands faits, c'était plus encore, le gouvernement public de Dieu sur son peuple d'Israël. Quant à ce dernier point le triomphe fut complet. L'Eternel

avait montré qu'il était le vrai Dieu, et que son serviteur avait fait ces choses à sa parole; et sous ce rapport il avait fait retourner leurs cœurs en arrière, de sorte que tous avaient crié: « C'est l'Éternel qui est Dieu, » et qu'ils avaient égorgé les prophètes de Bahal; et l'Éternel en réponse aux requêtes d'Elie et à son attente au sommet du Carmel, avait envoyé la pluie en abondance.

Cher lecteur, le grand point maintenant, *c'est* la conversion des âmes; et cet article ne doit pas se terminer, avant que cette question vous ait été présentée une fois encore: Avez-vous été amené à vous décider pour Christ? Etes-vous converti à Dieu? Sinon, tremblez qu'un autre Kison ne se prépare pour vous. Un châtement, plus terrible que celui des prophètes de Bahal, attend ceux qui négligent le grand salut de Christ. « Si quelqu'un avait méprisé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins. De combien plus grands tourments pensez-vous donc que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu,.... et qui aura outragé l'Esprit de grâce? » Le Seigneur vous donne d'y prendre garde avant qu'il soit à jamais trop tard!

QUESTIONS SUR « LE MONT CARMEL OU LA GRANDE DÉCISION. »

1. Comment le peuple accueillit-il la question d'Elie s'adressant aux indécis?
2. Quelle était la grande question qui, ce jour-là, devait être tranchée?
3. Qu'est-ce qu'Elie se fit donner?
4. Qui devait prendre l'un?
5. Qui devait disposer de l'autre?

6. Quand chacun aurait invoqué le nom de son Dieu, qu'est-ce qui devait décider la question ?
7. Le peuple acquiesça-t-il à cela ?
8. Dans le premier cas, combien de temps les prophètes de Bahal crièrent-ils à lui ?
9. Qu'arriva-t-il vers midi ?
10. Quel effet cela parut-il faire sur eux ?
11. Combien de temps cela dura-t-il ?
12. Furent-ils plus heureux que dans la matinée ?
15. Comment Elie commença-t-il son rôle, comme le soir approchait ?
14. Comment reconnut-il la pensée originelle de Dieu touchant Israël ?
15. Que fit-il après avoir placé le veau sur l'autel ?
16. Quelle fut la grande prière d'Elie à l'Eternel ?
17. Qu'est-ce qui suivit sa prière ?
18. Quels furent le premier, le second et le troisième caractère de la réponse ?
19. Quel fut le premier résultat ?
20. Quels furent les suivants ?
21. Que restait-il encore à faire à Elie, lorsque Achab fut allé manger et boire ?
22. Qu'arriva-t-il pendant qu'on préparait le chariot d'Achab ?
23. Comment le prophète fut-il fortifié pour devancer en courant le chariot du roi jusqu'à la porte de Jizréhel ?



Nora, l'orpheline.

Il y a quelque vingt ans qu'une terrible famine affligea les Irlandais, et, comme la plupart d'entre eux étaient très-pauvres, des milliers périrent, faute de pain. Les hommes, les femmes et même de petits en-

fants furent également enveloppés dans cette fatale calamité. Quelquefois une famille entière — père, mère, frères, sœurs, — tous étaient balayés, et, seule, la chaumière désolée restait pour raconter qu'ils avaient vécu ! Aussitôt que la nouvelle de cette cruelle famine atteignit l'Angleterre, de grandes sommes d'argent furent souscrites par des personnes bienfaites, dont plusieurs même allèrent les secourir. Mais pendant qu'on collectait l'argent, un grand nombre d'infortunés moururent, et une fièvre maligne, qui accompagne ordinairement la famine, vint s'ajouter au fléau.

Dans une misérable cabane à l'intérieur du pays vivaient un pauvre homme et sa femme, qui avaient une famille de huit enfants — quatre garçons et quatre filles. Sa récolte de pommes de terre (sur lesquelles les pauvres Irlandais comptent pour leur subsistance) avait manqué, ainsi que celles de ses voisins ; et comme il y avait peu ou point d'ouvrage, leur détresse devint bientôt très-grande. Les voisins, qui lui auraient aidé, s'ils avaient pu (car les Irlandais sont très-bienveillants entre eux), étaient aussi misérables que lui-même, de sorte qu'à la fin ils furent menacés de mourir de faim. Pensez à huit enfants pleurant tous pour avoir à manger, le père et la mère défaillant eux-mêmes, manque de nourriture, incapables de leur venir en aide en quoi que ce soit. Quelle calamité terrible ! Quelle leçon pour ceux qui *ont* « la nourriture et le vêtement, » et ceux qui ont en abondance de quoi *jouir* de ce que Dieu leur a donné, *comme il veut qu'ils le fassent*, tout en prenant garde de ne pas le dissiper en frivolités, ou ce qui est pire, de telle sorte que d'autres soient *affamés*, faute de nourriture.

Justement au moment où la famine atteignit cette pauvre famille, ils ouïrent dire que quelques bonnes gens donnaient de la nourriture au village voisin, et la fille aînée, qui avait nom Nora, fut envoyée pour en chercher. Avec quelle anxiété ses pauvres petits frères et sœurs n'attendirent-ils pas son retour ! et comme l'espoir gonfla une fois de plus les cœurs abattus et presque brisés de son père et de sa mère, lorsqu'ils la virent approcher avec un sourire de joie reconnaissante sur son pauvre visage pâle, et un lourd sac ou panier à son bras ! Plusieurs fois depuis, Nora fit ce même trajet et toujours avec succès ; et la nourriture ainsi obtenue suffisait au moins pour les préserver des terribles souffrances de la faim ; mais la fièvre sévissait avec fureur tout à l'entour et à la fin elle saisit aussi cette famille. On ne pouvait se procurer ni médicament ni conseil médical, et l'un après l'autre ils succombèrent jusqu'à ce que tous fussent descendus au tombeau et qu'elle fût laissée seule ! Pauvre Nora ! qui dira l'angoisse de son jeune cœur, lorsque, solitaire, la première nuit de son isolement dans la chaumière désolée, elle écoutait, dans le silence lugubre qui y régnait, les voix qui une fois réjouissaient son oreille ! Les langues babillardes de ses petits frères étaient silencieuses dans la mort. Là était le bâton du père, là était suspendu le manteau de la pauvre mère, mais leurs possesseurs ne s'en serviraient plus ; et le rire joyeux, avec lequel ses petites sœurs saluaient son retour du village, était maintenant un fardeau à sa mémoire et rendait le silence et la désolation de son chez-elle trop terrible à supporter.

Nora ne connaissait pas l'amour de Dieu. Elle n'a-



vait, pour ainsi dire, jamais entendu parler de celui « qui avait été un homme de douleur et qui avait su ce que c'est que la langueur. » On lui avait moins enseigné à penser au Seigneur Jésus qu'à sa mère, la Vierge Marie. Elle ne savait pas que « ceux qui se confient en lui ne seront pas confus. » Comment le seraient-ils, puisqu'ils ont pour eux l'amour, la sympathie, la présence de celui qui pleura au tombeau de Lazare, et qui maintenant est assis à la droite de Dieu et qui est tout-puissant pour les sauver ?

Mais elle n'avait pas pensé à cela ; autrement elle aurait cherché de la consolation dans le nom de Jésus et en aurait certainement trouvé. Non ; la pauvre Nora était littéralement *désolée* ; et quand l'aube pointa, incapable de rester plus longtemps dans ce terrible lieu, elle jeta sur ses épaules la mante de sa mère et, le

cœur saignant, tête et pieds nus, elle courut dans la direction de l'Union-house, à plusieurs milles de distance, afin d'y trouver, si possible, un abri. Elle devait traverser de sauvages marécages, rarement foulés, où n'étaient ni sentier, ni poteau indicateur pour la guider. A mesure que la matinée avançait, le soleil devenait plus brillant et plus chaud et le marécage n'offrait ni ombre ni abri à sa tête découverte. Lorsqu'elle eût parcouru cinq longs et pénibles milles, elle commença à craindre de s'être trompée de chemin. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on n'apercevait nulle apparence de la ville, dans laquelle elle avait compris qu'était située la maison de charité. D'un côté s'élevait une montagne et de l'autre s'étendait le marais désert. Affaiblie par une longue diète, affaissée par la souffrance mentale, oppressée par la chaleur, les pieds malades, la condition de la pauvre fille était pitoyable à l'extrême, et le désespoir allait saisir son pauvre cœur, lorsqu'en regardant dans toutes les directions, elle vit à quelque distance un vieillard aux cheveux gris assis sur une pierre.

Mon jeune lecteur s'est-il jamais égaré ? Et, au moment où un sentiment de désolation s'était emparé de votre cœur, la délivrance a-t-elle subitement apparu ?

S'il en est ainsi, la pauvre Nora expérimenta la transition de ces sentiments opposés, et la hâte joyeuse qu'elle mit pour s'avancer vers l'étranger se comprend aisément. Mais plus que cela, pensez à la MISÉRICORDE de Celui, sans la volonté duquel pas un passereau ne tombe à terre et sans lequel cette pauvre infortunée aurait succombé et serait morte dans l'angoisse sur cette terre stérile, aride, altérée et sans eau.

Le pauvre homme écouta le récit de ses souffrances et répondit : « Pauvre créature ! Tu me fais vraiment pitié. Mais tu n'as pas pris la bonne route et tu as encore un long chemin à faire. La ville est de l'autre côté de la montagne qui est là-bas. »

Nora regarda dans la direction que lui montrait le vieillard et, fondant en larmes, elle s'écria : « Oh ! comment irai-je jamais jusque-là ! Mes pieds commencent à saigner, et le soleil est si chaud sur ma tête que je me sens près de défaillir. Oh ! que ferai-je ? »

— Mon enfant, répondit le bon vieillard en se levant, je vais te dire ce que tu dois faire. Tu vas venir chez moi ; ce n'est pas loin, ma femme te donnera du pain et du lait, puis tu te reposeras, et demain nous parlerons de ton voyage.

La pauvre Nora pleura comme si son cœur allait se briser à cette délivrance inattendue, mais le bon vieillard la consola : « Là, là, viens avec moi ; n'aie pas peur ; moi et ma femme prendrons soin de toi ; » et à part, il se disait : « Pauvre enfant — tous morts — laissée seule dans le monde — n'a-t-elle pas l'air d'un squelette, pauvre créature ! » et en même temps il se dirigeait avec elle vers la maison.

Le bienveillant vieillard, qui s'était trouvé si providentiellement sur le chemin de Nora, était un petit fermier qui avait quelques moutons dans les bruyères, et qui était venu pour les surveiller, quand il rencontra l'enfant perdue, juste à temps pour la sauver d'une mort lente. Lui et sa compagne éplorée atteignirent bientôt la maison. La vieille fermière ne savait qui son mari amenait, et elle considéra, d'abord d'un air plutôt de travers, sa jeune visiteuse ; mais quand elle en-

tendit la triste histoire de ses souffrances, elle montra bien vite que son cœur était aussi bienveillant que celui de son mari. Une tasse de lait chaud et un bon gâteau d'orge furent pour la pauvre Nora un festin tel qu'elle n'en avait point eu depuis bien longtemps. On lui fit plusieurs questions affectueuses sur son histoire passée; et quand la nuit fut venue le souper fut servi, puis la vieille dame lui montra un bon lit qu'elle avait préparé pour son hôte dans une chambre de réserve. Pauvre Nora, qui avait été accoutumée à dormir sur le plancher de bois de la cabane de son père, n'ayant rien de mieux qu'une bûche pour oreiller, elle trouvait sa nouvelle chambre à coucher somptueuse, et elle s'impatientait de se coucher, en oubliant un moment ses chagrins, et de délasser ses membres fatigués.

« Vous irez bientôt vous coucher, mon enfant, » dit la bonne dame, « mais le maître a encore quelque chose à faire qu'il ne néglige jamais; » ceci était dit d'un ton très-sérieux; Nora se demandait ce que ce pouvait être que le maître de la maison ne négligeait jamais, et sa curiosité augmenta quand elle le vit s'approcher de l'armoire et y prendre un gros livre bien usé, qu'il posa sur la table avec vénération, tandis que sa respectable femme prenait place à l'opposé et, en arrangeant son tablier, se préparait à écouter. Alors le vieux fermier mit ses lunettes, et, ouvrant le mystérieux livre, il commença à lire à haute voix: « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau est léger »

(Matth. XI, 28-30). Quand il eut fini de lire, le fermier s'agenouilla pour prier, et comme il priait, Nora fut étonnée de l'entendre faire mention d'elle, et prier pour elle — afin qu'elle fût secourue dans sa détresse, que toutes ses afflictions devinssent une bénédiction pour elle, qu'elle pût être amenée à connaître et à aimer le Seigneur Jésus-Christ, et à avoir sujet de dire, avec un cœur reconnaissant: « Il m'est bon d'avoir été affligée. » (à suivre.)



Réponse d'une petite fille.

Une mère prudente et bonne

Disait à ses enfants qui l'écoutaient bien tous :

« Si j'allais vous donner une belle couronne,
De grand prix, d'un or pur qui brille et qui rayonne,
Mes chers enfants, qu'en feriez-vous ? »

Un tout jeune, d'un ton sincère,

Dit : « Si l'on me faisait un si riche présent,
Sans hésiter beaucoup, je saurais bien qu'en faire :
Gardez-la-moi, dirais-je aussitôt à mon père,
Pour m'en parer, adolescent. »

Un garçon vif, gai comme un page,

Tout content de pouvoir s'exprimer à son tour,
Dit : « Comme les messieurs, j'aurais un équipage,
Des cochers, des laquais, qui feraient grand tapage,
En me promenant tout le jour. »

La petite fille pieuse

Dit fort modestement : « Si j'avais ce bonheur,
Je jetterais soudain la chose précieuse
Aux pieds de mon Sauveur, lui disant, tout heureuse :
C'est pour Toi, pour toi seul, Seigneur ! »



Le prophète sous le genêt.

Est-ce bien là le Thisbite, l'homme dont les prières avaient fermé et ouvert les cieux, fait descendre le feu pour consumer le sacrifice, et accompli sur le Carmel de tels miracles à la vue de tous? Oui, c'est le même. Et la dernière fois que nous avons parlé de lui, n'était-il pas sous la puissante main de l'Éternel, courant, les reins ceints, devant le chariot d'Achab à l'entrée de Jizréhel? C'est ainsi que nous le vîmes il y a un mois. Et comment se fait-il qu'au chapitre suivant nous le voyions le lendemain, après une journée de chemin dans le désert, assis sous un genêt; seul, car il avait laissé son serviteur en chemin, pensif, abattu et demandant à Dieu de retirer son âme? Oui, comment? C'est ce que nous devons examiner. Ah! cher lecteur, ces deux chapitres (1 Rois XVIII et XIX) nous présen-

tent deux scènes bien différentes. Dans l'un, nous voyons un homme de Dieu dans toute l'énergie de la foi, soutenu par le Seigneur et employé par lui, comme un vase de sa puissance, pour amener le triomphe de sa cause et de son nom. Dans l'autre, nous voyons le pauvre vase de terre lui-même, las et épuisé malgré la grande victoire du jour précédent; et parce que la victoire n'est pas aussi complète qu'il l'avait supposé, parce que Jézabel survit et envoie au prophète une vaine et frivole menace, le prophète semble oublier la puissance qui avait opéré tant de prodiges, et il s'enfuit au désert de devant la rage insensée d'une femme. Ici, Dieu et l'homme sont évidemment en contraste. « Certainement ce n'est que pure vanité de tout homme, quoiqu'il soit debout. » « Dieu a une fois parlé, et j'ai ouï cela deux fois, savoir que la force est à Dieu. »

La plupart de mes lecteurs savent qu'Elie était destiné à être un de ces deux personnages, dont il nous est raconté dans l'Ancien Testament qu'ils furent enlevés au ciel, transmués, sans passer par la mort. D'après ce qu'il dit quand il était sous le genêt, il paraît qu'il savait déjà quelque chose de sa haute destination; « il demanda que Dieu retirât son âme, et dit : C'est assez, ô Eternel ! prends maintenant mon âme ; car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Comme s'il eût voulu dire : Pourquoi me réserverais-tu pour cet enlèvement au ciel sans mourir ? Je ne suis pas meilleur que les autres : laisse-moi mourir cette fois, et que j'échappe à ce monde de déceptions, de misères et de ténèbres ! Quoi qu'il en soit, si la requête qu'il fit sous le genêt eût été exaucée, il aurait, là, partagé le commun lot de l'homme déchu, au lieu d'être un de

ces deux hommes, dont le lot exceptionnel fut d'être enlevés vivants au ciel.

Et quelle fut la réponse de l'Éternel aux plaintes de son serviteur ? Exauça-t-il sa requête en le retirant de ce monde ? Non, mais avec une condescendance et une tendresse sans pareilles, il envoie un ange au prophète. Harassé de fatigue, il avait fini par s'endormir, et comme il reposait sous le genêt, l'ange le toucha, et lui dit : « Lève-toi et mange. » Et à son chevet il trouva tout prêts un gâteau cuit et une fiole d'eau. Il mangea donc et but, et se recoucha. Et l'ange revint pour la seconde fois l'inviter à manger et à boire, parce que le chemin était trop long pour lui. Quelle grâce que celle-là ? Ce chemin, il se l'était lui-même imposé, il l'avait entrepris de son propre chef ; et maintenant, à l'égard des fatigues qui en résultent, le Seigneur montre autant de sympathie que si Elie se fût mis en route par le commandement de l'Éternel.

Complètement restauré et rafraîchi, le prophète marche, avec la force que lui donna ce repas envoyé du ciel, quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu. Là, une caverne lui sert de gîte, et là la parole de l'Éternel lui est adressée sous la forme d'une question des plus solennelles : « Quelle affaire as-tu ici, Elie ? » Était-ce là le mont Carmel, ou Samarie, ou Jizréhel, ou les villes de leur ressort, lieux où il devait rendre le témoignage qui lui avait été confié, et porter le message pour lequel il avait été envoyé ? Comment s'était-il retiré dans cet endroit éloigné ? Sa réponse montre que, tout en étant vraiment zélé pour Dieu, et lui demeurant fidèle au milieu de ceux qui, presque tous, avaient abandonné l'Éternel,

il avait commencé à penser à lui-même, à ses services et à ses souffrances, comme s'il était le seul fidèle en Israël. De là son désappointement. S'il eût pensé au Seigneur seulement (mais, hélas ! qui le fait ?) il aurait été fortifié et encouragé par les victoires du jour précédent, et il se serait peu inquiété de la rage de Jésabel ou de tout autre obstacle qui se fût présenté. Lui qui avait tant travaillé le jour avant, qu'est-ce qui pouvait être un obstacle pour lui ?

Elie ne reçoit pas une réponse immédiate à ses murmures. La question : Quelle affaire as-tu ici ? lui est faite deux fois, et chaque fois il y répond exactement dans les mêmes termes. Quand il a ainsi vidé son cœur, le Seigneur lui montre en symbole qu'il avait trop compté sur son ministère. Ce ministère avait été comme le vent qui brisait les rochers, mais l'Éternel n'était point dans ce vent. Le tremblement de terre et le feu étaient comme les miracles, dont Elie avait été l'instrument, et dont le but était de préparer le peuple pour Dieu : mais ce qui fait que les âmes se tournent réellement vers le Seigneur, c'est la secrète efficace de la grâce de Dieu. Elie le savait pour lui-même ; aussi quand il entendit le son doux et subtil, signe et symbole de la présence de Dieu en grâce, « il enveloppa son visage de son manteau » — marque du plus profond respect — « et se tint à l'entrée de la caverne, » pour écouter ce que l'Éternel Dieu avait à lui dire.

C'est cette voix douce et subtile qui calme l'âme agitée et lui procure le repos et la paix ; et, tout en nous calmant, elle nous humilie. Qui est-ce qui peut s'élever lui-même en présence de l'Éternel, du Dieu Saint, qui, bien que capable d'écraser et de détruire les plus.

puissants, trouve pourtant son bonheur à donner la paix, la joie, et la force aux plus humbles, aux plus faibles et aux plus indignes ?

Quel exemple de cette grâce dans la manière dont Il traite le pauvre Elie découragé. Au lieu de le prendre au mot en le faisant mourir comme les autres, Il lui réserve toujours l'honneur d'être enlevé au ciel par un tourbillon. Il ne le relève pas même du service dont il s'était lassé ; au contraire, il le renvoie avec une nouvelle mission ; chacun des trois messages qu'il lui donne à faire lui disant à sa manière que, si Elie était arrivé au bout de ses propres ressources, les ressources de l'Éternel n'étaient pas encore épuisées. Il avait un Jéhu pour tirer vengeance de Jésabel et du reste de la maison d'Achab, et achever la réforme extérieure qu'Elie avait commencée. Il avait un Hazaël pour châtier Israël, parce que cette réforme n'était qu'extérieure ; et il avait un Elisée pour succéder à Elie et être prophète en son lieu et place. Dans le ministère d'Elisée, il devait y avoir plus de ce « son doux et subtil » que dans celui de son prédécesseur, et bien des âmes allaient en recueillir les avantages, malgré la décadence générale. Mais ces ressources divines, auxquelles le Thisbite n'avait pas songé, n'étaient pas ainsi révélées dans le but d'indiquer qu'il avait été mis de côté. C'est lui-même qui devait oindre Jéhu, Hazaël et Elisée ; mais comme il allait se mettre en route, une autre parole vint résonner à son oreille. Elle lui était adressée, et avait pour but de lui apprendre que, quoiqu'il se fût imaginé qu'il était demeuré seul en Israël comme témoin de Dieu, Dieu s'était cependant réservé sept mille hommes qui n'avaient point fléchi leurs genoux devant Dahal, et dont la bouche ne l'avait point baisé.

Quelle humiliante et pourtant quelle miséricordieuse découverte que celle-là. Combien il dut être réjoui de savoir que ceux qui étaient demeurés fidèles à l'Éternel étaient bien plus nombreux qu'il ne l'avait supposé, et maintenant qu'il était humiliant pour lui de penser qu'il s'était cru le seul. — Nous voyons qu'il avait profité de cette leçon par sa réponse à Elisée : « Que l'ai-je fait etc. ? » qui vaut mieux que « le moi, et rien que moi seul. »

Puissions-nous tous recevoir instruction de cette leçon si importante, en apprenant à nous défier de nous-mêmes et à nous confier entièrement en Dieu.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE SOUS LE GENÊT. »

1. Qu'était Elie la dernière fois que nous avons parlé de lui ?
2. Ensuite que nous est-il dit à son sujet dans l'Écriture ?
3. Qui sont ceux que nous voyons en contraste dans ce récit ?
4. A quoi Elie était-il destiné selon les desseins de Dieu ?
5. Que demanda-t-il à la place ?
6. Que lui serait-il arrivé si sa requête eût été exaucée ?
7. Au lieu de cela, comment est-il traité ?
8. Quelle marche extraordinaire fit-il avec la force que lui donna le repas qu'il prit ?
9. Quelle solennelle question lui fut adressée là où il s'arrêta ?
10. Que révèle sa réponse ?
11. S'il n'eût pensé qu'au Seigneur, qu'en serait-il résulté ?
12. Quels étaient les trois symboles de son ministère, qui furent offerts à Eli e ?
13. Par quoi les hommes sont-ils réellement convertis ?
14. Quel est le symbole qui figure cette grâce dans les scènes d'Horeb ?

15. Quelle impression cela fit-il sur Elie ?
16. Que lui montrent les trois nouveaux messages confiés à Elie ?
17. Que lui est-il dit au moment où il allait se mettre en route ?
18. Comment manifesta-t-il qu'il avait profité de son humiliante leçon ?



Nora, l'orpheline.

(Suite et fin de la page 264).

Quand Nora fut couchée dans son confortable lit, toute fatiguée qu'elle fût, elle ne put s'endormir durant bien des heures, en pensant à tout ce qu'elle avait vu et entendu. Qui était celui qui était débonnaire et humble de cœur et qui offrait du repos aux fatigués ? Qui pouvait-il être ? Était-ce la vierge Marie, que Nora avait été enseignée à considérer comme plus empressée à écouter celui qui « est chargé, » que le Seigneur Jésus ? Non. Le fermier n'avait pas prié la vierge Marie, il avait prié quelqu'un d'autre, et semblait supposer admis par tous, que celui qu'il priait avait pitié des affligés, et voulait les secourir, et cela, aussi, sans l'intercession d'aucun de ces saints auxquels son père et sa mère avaient accoutumé de recourir dans la peine. Et alors elle se demandait encore ce que le fermier pouvait être. Était-il un de ceux que les prêtres appelaient hérétiques, qui, ayant tourné le dos à « l'ancienne Église, » étaient regardés avec horreur par tous les catholiques ? En fût-il un, elle ne pouvait s'empêcher de trouver que, si tous étaient

comme lui et sa femme, ils avaient été fort mal dépeints. Et la vraie sympathie chrétienne, que le bon vieux fermier et sa femme avaient témoignée à la pauvre fille orpheline, fit plus, en quelques heures, pour renverser les préjugés profondément enracinés depuis son jeune âge que tous les raisonnements qu'on aurait pu employer. Le fermier et sa femme avaient appris à aimer cette parole : « Faisons du bien à tous, mais principalement à ceux de la maison de la foi » (Gal. VI, 10), et alors même que Nora n'eût été que comme un pauvre païen, l'esprit de Christ qui était en eux les eût poussés à se préoccuper de son ignorance et de sa désolation ; puis la parole de Dieu leur avait appris à « ne point oublier l'hospitalité. » Oh ! si les croyants, jeunes et vieux, obéissaient plus littéralement à la « parole de Dieu ! » On dit souvent : « Il y a un grand pouvoir dans la bienfaisance, » combien plus encore il y en a dans cette bienfaisance *chrétienne* qui découle d'un principe chrétien.

Nora se leva le matin, non-seulement rafraîchie de corps, mais préparée à écouter la lecture et la prière du brave fermier irlandais, avec de meilleurs motifs que ceux de pure curiosité et d'étonnement. Elle sentait qu'ils avaient été vraiment bons pour elle, étrangère ; et il y avait l'ardeur d'une chaude gratitude dans son cœur envers le couple âgé. Mais ils allaient lui témoigner une plus grande bonté encore. Après qu'elle était allée se coucher, ils avaient discuté la question ensemble. Ils pensaient que la maison de travail devait, par ce temps de détresse générale, être encombrée outre mesure, et cela par toute espèce de gens ; c'était, par conséquent, un mauvais lieu pour Nora,

et qui ne valait guère mieux qu'une prison, au point de vue moral. Et puis, le Seigneur leur avait épargné des souffrances, dont ils voyaient des milliers de cas tout autour d'eux; et si leurs petites récoltes et leurs quelques moutons leur avaient été conservés par sa main protectrice, ils sentaient qu'il fallait employer à sa gloire ce qu'il leur avait ainsi donné. Peut-être le Seigneur avait-il prévu qu'ils agiraient de cette manière, et, pour cette raison, avait-il épargné leur petit domaine au temps de la famine. Qui dira la *perte*, même dans les choses temporelles, que font les chrétiens, qui « sèment chichement, » ou point du tout? L'aveugle incrédulité est sûre de s'égarer en cela, aussi bien que dans les autres choses; et la désobéissance doit entraîner le châtement tôt ou tard. Dans tous les cas, le sentier de l'obéissance est toujours la place de la bénédiction, et le fermier et sa femme avaient déjà trouvé « qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Et plus que cela, ils savaient que, faire ce qui est agréable aux yeux de Celui qui a tant fait pour nous, est déjà une inexprimable récompense pour le cœur d'un croyant, et cette joie était la leur quand ils rencontrèrent au matin le reconnaissant sourire de la pauvre orpheline, et qu'ils virent ses yeux brillants de joie en écoutant la lecture de cette parole, à laquelle, après tout, elle devait toutes les bontés dont elle était entourée. Ils savaient qu'ils servaient le Seigneur, et ils avaient résolu de le servir davantage; aussi quand le déjeuner fut achevé, et que la pauvre Nora s'appêtait à partir pour aller tristement quêter un refuge dans la maison de travail, la vieille dame lui demanda affectueusement si elle aimerait à

rester avec eux, et à l'aider dans la maison et le jardin. Pauvre Nora, son cœur bondit à cette proposition. C'était peu que ce qu'elle pouvait faire, leur dit-elle, et elle disait vrai, car, excepté de bouillir des pommes de terre, la nourriture ordinaire du paysan irlandais, et de balayer à l'occasion un plancher boueux, elle était fort peu au courant des devoirs domestiques. Mais ce n'était pas pour leur propre intérêt que les vénérables fermiers voulaient la garder, mais pour le sien propre et celui du Seigneur ; pour cette raison, son ignorance et son incapacité n'étaient pas un obstacle à ce qu'elle restât. Une fois mise à l'aise sur ce point, elle ôta le manteau qu'elle avait repris pour sa fatigante journée, et s'assit en exprimant avec larmes sa profonde reconnaissance. Un cœur reconnaissant est un diligent écolier, et Nora surmonta bientôt la maladresse qu'elle avait en commençant, et elle devint rapidement, pour ses bons vieux maîtres, une servante utile. Et, mieux encore, la lecture journalière de la parole, les préceptes fortifiés par l'exemple du couple chrétien, les prières adressées matin et soir, en sa faveur, eurent enfin sa conversion pour résultat, et la jeune fille, autrefois perdue, trouva un Sauveur, l'orpheline un Père céleste, et la solitaire « un Ami qui est plus attaché qu'un frère » (Prov. XVIII, 24).



Correspondance.

Un jeune ami demande à l'éditeur : « Serait-il indiscret de ma part de vous demander de répondre à des questions que je voudrais vous faire de temps en temps. Quelquefois en lisant les Ecritures je ren-

contre des passages que je ne comprends pas très-bien, et ici je n'ai point d'ami chrétien que je puisse consulter. »

Réponse. — Cela nous fera bien plaisir de recevoir les questions de nos amis, et de chacun de nos lecteurs. Nous ne pouvons entreprendre de répondre à tous, ni d'y répondre tout de suite. Nous devons être entièrement libres de juger de celles auxquelles il faut répondre, et quand il faut publier la réponse; mais ces points compris, nous serons bien aises d'apprendre de quelques-uns de nos lecteurs les sujets sur lesquels, dans leur lecture des Écritures, ils désirent explication ou secours.

La question de notre jeune ami est celle-ci : « Dans le XIV de Jean, vers. 27, Jésus, en parlant à ses disciples, dit : « Je vous laisse la paix, je vous donne *ma* paix. » Je ne comprends pas bien ce que veulent dire ces derniers mots : « *ma* paix. » Cela ne peut signifier la paix qu'un pécheur reçoit, lorsqu'il est réconcilié avec Dieu; car Jésus fut toujours réconcilié avec Dieu. »

Réponse. — Sans doute, Jésus, comme homme, marchait dans une paix inaltérable avec Dieu son Père; et c'est cette paix (merveilleux amour!) qu'il nous donna ou nous légua en nous quittant, la paix qu'il fit pour nous en répandant son sang. Il nous a si complètement réconciliés avec Dieu — nous qui, par grâce, croyons en lui — qu'en quittant ce monde il put nous léguer la paix qu'il nous avait faite; mais outre cela il nous donne sa propre paix, la paix avec laquelle il gouvernera ce monde. Était-il rien qui pût affecter cette paix, troubler son esprit, quelque pénible et orageux que fût son séjour ici-bas? Non; et c'est cette même paix qu'il nous donne qui nous rend capables de marcher sur ses traces. Il peut bien dire : « Je ne vous donne pas comme le monde donne. »





La voix des fleurs.

DIXIÈME PARTIE. — CONCLUSION.

Voici le dernier mois de l'année. Les fleurs sont flétries et disparues.

« De feuilles mortes détachées
Les routes des bois sont jonchées,
On ne voit plus de belles fleurs ;
La gelée a noirci les tiges,
L'hiver a détruit les prestiges

Que les champs présentaient à nos yeux, à nos cœurs. »

La VOIX DES FLEURS qui, pendant ces derniers mois, a trouvé un écho dans ces pages, doit se taire maintenant. Mon intention était de clore le sujet avec le nu-

méro de novembre ; mais puisqu'il ne reste plus qu'un mois pour finir l'année, je désire ajouter une *dernière* voix à ce dernier mois. UNE DERNIÈRE VOIX ! N'y a-t-il pas quelque chose de bien sérieux dans ces paroles ? Avec quelle force cette déchirante lamentation se présente à la pensée : « Si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix ; mais maintenant elles sont cachées de devant tes yeux ! » La dernière voix ! Cher lecteur, n'est-il pas aussi bien possible que ce puisse être la dernière voix pour vous ? Quelle est votre condition devant Dieu ? Toutes les « voix » qui, jusqu'à présent, ont fait retentir à vos oreilles le nom de Jésus, ont-elles été vaines pour vous amener à Lui ? Le dernier mois s'en ira-t-il et l'année se fermera-t-elle ainsi sur vous ? Il se peut que vous ayez pris quelque intérêt, chaque mois, à l'enseignement que vous présentaient les « lys des champs » ; votre conscience peut même avoir été touchée, sur le moment, par quelque trait béni du caractère et de la marche du Seigneur Jésus, qui attirait votre attention — car je suis convaincu qu'un *tel* caractère, une *telle* marche, une *telle* beauté morale, doivent *quelquefois* toucher le cœur le plus dur, bien qu'on ne les aperçoive qu'un instant peut-être, comme l'éclair qui sillonne le firmament. Qu'il est sérieux, et même terrible, de penser que cela ne fait qu'ajouter à votre condamnation ! Vous avez peut-être pensé tout autrement. J'ai connu autrefois quelqu'un qui, lorsque ses sentiments étaient remués par une prédication, ou que, par une lecture sur quelque sujet concernant le Bien-Aimé, il était ému jusqu'aux larmes, pensait que c'était pour lui une manifestation d'un

bon état d'âme, une preuve d'un « cœur bon », d'une condition d'heureux augure, un signe, en un mot, qu'il n'était « pas loin du royaume de Dieu, » et qu'en abandonnant un peu ici, en ajoutant un peu là, il suffirait de quelques pas pour le « faire monter sur l'autel ». Une telle idée a-t-elle aussi flotté dans votre esprit ? Dans ce cas, regardez-la non comme un signe de bien en vous, mais plutôt de mal ; comme une preuve que vous êtes encore dans les filets de celui qui cherche votre éternelle ruine, et dont les ruses sont nombreuses comme le sable du bord de la mer. Car n'est-il pas évident que vous avez ou bien « reçu Christ Jésus, le Seigneur, » ou bien qu'ayant été touché, mais en vain, par quelque rayon passager de son amour, vous l'avez finalement rejeté ? Vous avez fait l'un ou l'autre, nécessairement. Je vous le demande sérieusement dans ce dernier mois de l'année, et c'est peut-être pour la dernière fois : laquelle avez-vous fait de ces deux choses ? Bientôt les cloches sonneront le départ de l'année qui ne reviendra plus ; elle se sera engloutie à tout jamais dans l'abîme du temps, mais les occasions perdues, comme la semence d'une mauvaise herbe semée au bord du chemin, reparaitront en jugement.

« Le duvet du chardon s'envole à la légère,
 Il flotte dans les airs légèrement aussi :
 De même en notre cœur est semé le souci
 Et nous ne le remarquons guère. »

Ces occasions perdues sont, en effet, une « semence d'inquiétude ; » bien plus, d'angoisse éternelle ! Ne les semez pas en permettant à l'année, déjà si avancée, de s'achever, au dernier mois de se clore, à la dernière voix qui vient de retentir, en vous laissant tels que vous êtes !

Comme tout est désolé à cette saison, les allées n'ont plus d'ombrage, les prairies ont jauni, les forêts sont dépouillées, les vallées sont solitaires, et là où, jadis, on rencontrait la digitale, la surelle, le muguet et le lys, et la pâle rose sauvage, on ne voit plus que des monceaux de feuilles sèches, dans lesquels on enfonce jusqu'aux chevilles ! On ne voit plus de fleurs, si ce n'est dans les serres chaudes, où la main de l'homme les préserve de l'inclémence de l'hiver.

Nous avons l'hiver

Et le froid de l'air

Augmente.

Les prés sans-couleur

Ont perdu leur fleur

Riante.

Parfois vous trouverez dans quelque vieux cimetière de village, à l'abri d'un mur couvert de lierre, une jolie plante qui, verte tout l'été, ne commence à fleurir que lorsque les autres plantes oublient de le faire ; et quand l'inexorable hiver a détruit les brillantes fleurs d'été, elle épanouit ses boutons blancs sous un ciel brumeux, bravant les froides pluies et même la neige. C'est la ROSE DE NOËL.

• Pendant l'année elle est constamment verte,

L'hiver arrive, elle brille à souhait.

Au printemps quand de fleurs la terre est recouverte,

Elle s'enfuit, rougit et disparaît. »

Bel emblème d'un amour qui est toujours vif, toujours vrai, toujours constant, qui déploie son énergie tout particulièrement au jour sombre et mauvais de l'affliction. Telle est la *Rose de Noël*, quand elle sourit au milieu de la tristesse d'un jour d'hiver. Pour se ga-

rantir de la violente bise elle se tient tout près de terre, et elle étend sur le gazon humide et glacé ses rameaux touffus, comme pour parler d'une affection qui s'attache plus fermement à son objet, lorsque les choses sont au pire. Par une froide nuit, quand la lune éclaire les tombes couvertes de neige, combien sa pâle fleur ne nous parle-t-elle pas, malgré le bruit du vent aigre, de cette douce sympathie qui peut suffire à elle *seule*, qui *vit* dans sa réalité et sa beauté, quand toutes les autres sympathies ont disparu !

Et où trouverez-vous un *tel* amour, de *telles* sympathies — amour que rien, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir ne peut altérer ; sympathie si précieuse, si durable, si tendre et si vraie — où, si ce n'est dans le cœur de Jésus ?

De son amour, que rien n'altère,
Rien non plus ne nous privera.
Rien dans le ciel ni sur la terre,
De lui ne nous séparera.

Amour qui souffrit dans le silence, étant affligé non pas pour lui-même mais pour ceux qui le haïssaient ; amour mis à l'épreuve par la froide indifférence, par l'amère moquerie, par la malice, par la cruauté, par la torture, par le sang et par la mort ! Amour qui a triomphé de tout, et qui vit maintenant pour bénir éternellement tous ceux qui veulent l'accepter et s'y confier ! Oh ! que la VOIX de la ROSE DE NOËL parle à votre cœur de cet AMOUR qui survit à tout, qui retient ferme son objet à travers toutes les tempêtes de ce monde, qui vous étreint plus tendrement dans les plus sombres jours de l'affliction, qui console avec d'autant plus de douceur, quand son objet est dans la désola-

tion, et qui durera à jamais — de l'AMOUR DE CHRIST ! Lecteur, la grâce divine a-t-elle fait de vous « une NOUVELLE CRÉATURE en Christ ; » ou êtes-vous encore dans votre état naturel, qui est un état de MORT ?

Encore une fois je vous conjure, dans cette DERNIÈRE VOIX, de vous demander sérieusement, lorsque vous entendrez les cloches de la fin de l'année et que vous regarderez la Rose de Noël, *ce qu'il en est de vous.*

Et si, par la glorieuse grâce de Dieu, vous avez été amené à connaître Celui qui a répandu son sang pour votre salut éternel, la Rose de Noël a encore une parole à vous dire. Dans l'origine, elle fut apportée dans nos contrées d'un pays lointain, elle est par conséquent une étrangère ici. Souvenez-vous donc, en la voyant, qu'elle vous dit enfin :

Je suis GUERSÇOM — ETRANGER ICI.



Le quêteur d'âmes.

Le nom de « quêteur d'âmes » vous semble-t-il étrange ? Il nous vient d'une mère se tenant au chevet de son enfant et attendant de voir son esprit s'envoler. De longues semaines de maladie avaient amené la petite fille bien bas, lorsqu'un ami arriva à la maison pour attendre le train du soir : « Allez le voir, maman, dit l'enfant ; et quand sa mère revint, elle lui dit : « Avez-vous pu découvrir s'il connaît le Seigneur Jésus ? » « Non » — « Oh ! alors, il faut que j'essaie de le voir avant qu'il ne parte. » Une crise survint, et, sans être demandé, l'étranger s'élança avec d'autres personnes dans la chambre où l'enfant était en agonie, afin d'offrir son

aide. Lorsque le souffle revint à la petite malade, elle fut laissée seule avec son ami.

« Parlez-vous de Jésus ce soir à ceux qui seront dans le train ? » demanda l'enfant avec douceur. — « Je crains que non. » — « Oh ! alors, vous n'êtes pas encore venu à Jésus, car celui qui a Jésus essaye d'amener d'autres âmes à Lui. » Un nouvel accès de la maladie ramena tout le monde dans la chambre. L'étranger craignit que ce ne fût la dernière fois qu'il voyait ces lèvres se mouvoir ; mais comme l'enfant reposait sa tête sur son bras et qu'il se penchait sur elle avec une tendre affection, en disant : « Qu'est-ce qui trouble ma petite chérie ? est-ce la douleur ? le sourire revint à l'enfant qui répondit : « Rien ne me trouble que l'état de votre âme, parce que vous n'avez pas Jésus. Confiez-vous en Lui maintenant et vous serez si heureux. Je ne dors pas ; quelqu'un est obligé de me veiller ; restez, vous, oh ! restez, et peut-être trouverez-vous Jésus avant le matin. »

Bien avant dans la matinée, tandis que le train emmenait le voyageur à des centaines de milles de distance, les pâles lèvres de l'enfant malade murmurèrent : « Non, je ne puis pas dormir, mais je prie pour lui, je m'étonne s'il a trouvé Jésus dans le train et s'il enseigne aux autres à le trouver ; il a une si douce figure, mais s'il avait Jésus, vous verriez combien elle serait plus douce encore. »

La nuit suivante elle n'avait presque plus ni pouls, ni douleur ; toutefois la petite malade pouvait murmurer mot par mot : « Ecrivez pour moi ceci : « Je m'étonne s'il a trouvé Jésus... »

Le Seigneur dit : « Mère, veux-tu me donner l'en-

fant ? » Le cœur de la mère reste muet. L'ennemi la retient et la fait murmurer. Il dit : « Donne-la, mais tes lèvres ne prononceront plus jamais son nom à cause de l'angoisse que tu éprouveras. » Tentatenr, retire-toi. Je n'ai pas besoin de l'appeler de nouveau par son nom ; je puis l'appeler « quêteur d'âmes » Oui, Seigneur, bien que je ne puisse pas sacrifier *mon enfant*, Toi, prends-la, prends ton petit quêteur d'âmes.



« Aller à la maison. »

« Viens avec moi, ma chère Juliette,
 Dans ces beaux prés nous cueillerons des fleurs. »
 — Alors la douce et gentille fillette
 A l'étranger répond : « Je vais ailleurs ;
 Je ne puis pas m'écarter de ma route :
 Elle est étroite, on y voit maint buisson,
 Elle est parfois raboteuse, sans doute,
 Mais elle mène à la maison. »

Lors l'étranger répétant sa demande :
 « Viens, lui dit-il, le soleil est bien chaud,
 De belles fleurs viens faire une guirlande,
 Dans ce bosquet que nous voyons là-haut ;
 De là la vue est vraiment magnifique,
 On en jouit, assis sur le gazon. »
 — A cette voix la chère enfant réplique :
 « Non, non, je vais à la maison »

— « Vois donc là-bas, dans les vertes campagnes
 Et sous l'abri des grands arbres ombreux,
 Vois ces enfants, vois tes jeunes compagnes
 Joyeusement se livrer à des jeux ;

Tandis que toi, sur ce sentier pénible,
 Meurtris tes pieds et souffres sans raison ! »
 — « Oui, quelquefois, répond l'enfant paisible,
 Oui, mais je vais à la maison. »

« Placée ici par mon excellent père,
 Je ne dois pas quitter ce dur sentier ;
 L'autre est aisé, large, fort populaire,
 Mais il conduit bien loin de mon foyer.
 Il a des champs, verdoyants, agréables,
 Arbres touffus y croissent à foison ;
 Mais il en est de beaucoup plus aimables
 Autour de ma chère maison. »

« Je ne puis pas m'attarder de la sorte ;
 Un long chemin me reste à parcourir.
 Et je voudrais arriver à la porte
 Avant de voir le jour s'évanouir.
 Mais, venez, vous, faites-moi cette grâce,
 Si vous saviez comme mon père est bon ;
 Pour vous, pour tous, il a plus d'une place
 Dans sa vaste et belle maison. »

Et l'étranger, ému par l'insistance
 De cette enfant, prend la petite main ;
 Ensemble ils vont, dès lors plus on avance,
 Toujours plus beau, plus clair est le chemin.
 Bientôt au loin paraissent à leur vue
 De hautes tours pointant à l'horizon ;
 Toute fatigue alors est disparue,
 Ils approchent de la maison.

A cet aspect, la petite, joyeuse,
 Soudain le laisse, elle court en avant ;
 Tournant sur lui sa face radieuse,
 Elle l'invite à la suivre à l'instant.
 Elle est entrée heureuse et satisfaite,
 Puis on entend le mélodieux son
 D'un chœur nombreux de voix qui lui souhaite
 La bienvenue à la maison.



TABLE DES MATIÈRES.

	pages
La bonne Nouvelle	10
S'il vous plaît faites-moi chrétien.	16
Trésors célestes	16
La meilleure chose à apprendre	17
L'enfant qui prie pour les soldats logés chez son père.	22
L'armoire oubliée	25
Veinsmann	35
La Bible de ma grand'mère	36
Enfants et poires	41
L'erreur de calcul	46
La sauvegarde	47
Impressions de jeunesse	48
Jeannette ; la petite fille sourde et muette	49
La voix des fleurs. 61 73 108 121 145 180 193	276
	255 241 276
Il est plus heureux de donner que de recevoir . 79	113
	130 165 189 212 251
Un anniversaire	84
La table dressée	107
Une importante question.	168
L'artison	178
Réponse d'un empereur	203
Nora l'orpheline.	257 271
Correspondance	274
Le quêteur d'âmes	282

Articles bibliques.

	pages
Le choix de Salomon	1
La reine du Midi.	25
Vieux ou jeune? Un mauvais choix de conseillers . .	65
Le prophète de Béthel	86
La brillante exception	97
Le Thisbite	154
La foi appelée à choisir de deux choses l'une et la délivrance de Dieu	156
L'enfant mort ramené à la vie.	169
Jusques à quand boiterez-vous des deux côtés? . .	204
Boitez-vous encore?	217
Le mont Carmel, ou la grande décision	249
Le prophète sous le genêt	265

Poésies.

Cantique	24
La nacelle dans la tempête.	155
Réponse d'une petite fille	264
Aller à la maison	285
